

INTERVENTION EN ÉCONOMIE POLITIQUE

Gilles Dostaler

Valeur et Prix

Histoire d'un débat



PRESSES UNIVERSITAIRES DE GRENOBLE

FRANÇOIS MASPERO

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

Valeur et Prix

Histoire d'un débat

INTERVENTION EN ÉCONOMIE POLITIQUE

Gilles Dostaler

Valeur et Prix

Histoire d'un débat

1978

FRANÇOIS MASPERO

PRESSES UNIVERSITAIRES DE GRENOBLE

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

C.P. 250, Succursale N, Montréal, Canada, H2X 3M4

ISBN 0-7770-0221-3
*Tous droits de reproduction, de
traduction
et d'adaptation réservés* ©1978
Les Presses de l'Université du Québec

Dépôt légal — 1^{er} trimestre 1978
Bibliothèque nationale du Québec

INTRODUCTION

Paul Samuelson, prix Nobel de sciences économiques, déclarait en 1961, à l'occasion de son discours d'investiture à la présidence de l'Association américaine d'économie : « ... du point de vue de la théorie économique pure, Karl Marx peut être considéré comme un post-ricardien mineur ». Ce jugement expéditif ne l'a pas empêché de consacrer, depuis 1970, au moins une demi-douzaine d'articles au problème de la transformation des « valeurs marxistes » en « prix compétitifs », et d'enrichir la neuvième édition de son célèbre manuel de quelques explications élémentaires sur les « théories économiques » de Marx¹. Ces théories ont donc acquis droit de cité dans la science économique officielle. Dans un savant ouvrage consacré à la « théorie duale de la valeur et de la croissance » que constitue « l'économie de Marx », Michio Morishima² écrit qu'on doit classer Marx « à un niveau aussi élevé que Walras dans l'histoire de l'économie mathématique ». En étudiant les problèmes « duaux » de la reproduction et de la transformation, Marx aurait été un précurseur de Leontief et du mathématicien Joseph von Neumann, qui ont mis en lumière la nature duale du problème économique de la détermination des prix et des quantités des biens produits dans un modèle d'équilibre général. Wassily Leontief a lui-même rédigé la préface de la traduction anglaise d'un livre dans lequel l'économiste hongrois Andras Bródy³ propose un « nouvel exposé mathématique de la Théorie de la Valeur-Travail ». De cet ouvrage, un autre éminent économiste, Edmond Malinvaud, écrit, dans sa propre préface à l'une des plus récentes « traductions modernes » du *Capital*⁴ : « ... mais il démontre de façon persuasive que l'on peut formaliser sans la dénaturer la pensée économique de Marx et que l'on est alors conduit à utiliser les outils de l'économie mathématique moderne. C'est aussi la démonstration que font, chacun à leur manière, M. Morishima et G. Maarek ».

Alors que Marx est pris très au sérieux par l'économie néo-classique, cette école est maintenant fortement contestée par les théoriciens rattachés à ce qu'on appelle l'« école de Cambridge » ou « école néo-ricardienne ». Piero Sraffa, éditeur des œuvres complètes de Ricardo, a publié, en 1960,

un bref ouvrage, *Production de marchandises par des marchandises*⁵, qui sert de fondement à une critique décisive de la théorie marginaliste de la valeur et de la répartition, cette même théorie qu'on avait opposée, à la fin du siècle dernier, à celle de Marx. Cette publication a déclenché, entre les économistes, une controverse qui n'est pas sans rappeler celle qui opposait, entre 1820 et 1830, partisans et adversaires de Ricardo. L'analogie est d'autant plus frappante que Sraffa résout un problème qui a tourmenté Ricardo jusqu'à la fin de sa vie, et qui l'a empêché de donner, à sa théorie de la valeur, une formulation qui le satisfasse pleinement. Cet échec de Ricardo a facilité l'émergence et le triomphe de ce que Marx appelait « l'économie vulgaire », dont l'économie marginaliste est la forme contemporaine. Il s'agirait donc de la revanche, tardive, de l'économie politique classique sur l'économie vulgaire. Sraffa oppose en effet à la théorie marginaliste de la valeur et de la répartition, dont il met à jour les failles logiques, une élaboration rigoureuse du système des prix de production, sur les bases de la théorie ricardienne de la valeur et de la répartition.

La récupération néo-classique du *Capital*, d'une part, et la rigueur de l'analyse néo-ricardienne, d'autre part, amènent ainsi plusieurs auteurs à voir, dans la construction théorique de Sraffa, une alternative à la théorie de la valeur et de la plus-value qui rend compte, fondamentalement, de la même réalité que celle que Marx cherchait à décrire, avec les moyens à sa disposition au dix-neuvième siècle : l'exploitation des ouvriers par les capitalistes.

Nous rejetons totalement cette interprétation qui découle d'une incompréhension des fondements de l'analyse marxiste. De même, nous ne pouvons accepter les « traductions mathématiques » néo-classiques du *Capital*, qui s'appuient sur une interprétation erronée de la théorie de la valeur de Marx, et sur une falsification de sa méthode d'analyse. Par ailleurs, la réponse des auteurs marxistes à ces critiques et à ces lectures est généralement inadéquate, particulièrement lorsqu'elle cherche à démontrer l'exactitude de la solution que Marx a apportée au problème de la transformation des valeurs en prix, dont elle fait dépendre la validité de la théorie marxiste de la valeur. Cette démarche reprend en fait la même erreur que l'analyse néo-ricardienne ou néo-classique : l'identification de la théorie marxiste et de la théorie ricardienne de la valeur, identification qui a de lourdes conséquences, et qui découle d'une méconnaissance de la méthode d'analyse de Marx.

Mais cette opinion est loin d'être partagée par tous ceux qui s'inspirent de Marx. On est en présence, au contraire, d'une division profonde concernant l'interprétation des fondements de l'analyse marxiste et, en particulier, de la théorie de la valeur. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de ces débats apparemment fort ésotériques. Les explications apportées aux problèmes du mouvement des prix, de l'inflation, du commerce international, dépendent étroitement de la réponse apportée à ces problèmes, réponse qui a d'autre part des incidences évidentes sur des questions telles

que la baisse tendancielle du taux de profit, la théorie de la rente, la théorie du travail productif, pour ne mentionner que les plus importantes. Plus profondément, il s'agit du rapport entre l'analyse marxiste et l'économie politique.

On est donc en présence d'une étonnante discussion, entre trois « écoles », marxiste, ricardienne et néo-classique, à l'intérieur desquelles l'entente est loin d'être parfaite. Dans l'abondante littérature qu'elle suscite, il n'est pas rare, par exemple, de voir un disciple de Marx remettre en question le concept de « valeur de la force de travail » tandis qu'un économiste néo-classique s'affaire à rendre « opératoire » le concept « marxiste » de la valeur. Cette controverse triangulaire n'est pas l'objet immédiat de cet ouvrage. Nous l'aborderons, plutôt, en faisant un long détour. Ce détour nous ramènera à l'époque où, pour la première fois, *le Capital* dérangeait et passionnait les esprits, tandis que se construisaient les mouvements politiques de la classe ouvrière. C'était l'époque de l'émergence du marxisme et du marginalisme, celle du déclin apparent de l'école de Ricardo. C'est ainsi qu'entre la publication du livre premier du *Capital*, en 1867, et la « correction » du troisième livre que propose, en 1907, l'économiste et statisticien Ladislaus von Bortkiewicz, se déroule le premier acte, méconnu, d'une vive controverse, provoquée par l'œuvre de Marx, sur la valeur, les prix, le taux de profit, sur les instruments de base pour rendre compte de la réalité économique, sur le fait de savoir si on peut en rendre compte au moyen d'une science autonome de l'économie. À la lumière de cette controverse, une bonne partie de la production actuelle dans ce domaine se révèle superfétatoire. Des questions qu'on croit nouvelles ont déjà été posées et résolues, parfois d'autant plus clairement qu'elles ne sont pas masquées par un appareil mathématique sophistiqué. Un retour en arrière s'imposait donc pour mettre de l'ordre dans les interventions actuelles, éviter des redites inutiles.

C'est donc une histoire que décriront les chapitres qui suivent, histoire de l'émergence du marxisme, puis de sa scission, histoire de la transformation de la critique de l'économie politique en « économie politique marxiste ». Cette histoire s'achève avec le travail de Bortkiewicz. Elle commence avec la publication, quasi simultanée, du livre premier du *Capital* et des travaux des fondateurs de la théorie marginaliste. Elle est rythmée par la publication des deux livres posthumes du *Capital*, passant par l'étonnant débat auquel donne lieu le défi qu'Engels lance aux économistes dans sa préface au livre deuxième du *Capital*. Elle se poursuit après la publication du livre troisième, marquée cette fois par la scission du mouvement marxiste, l'apparition du révisionnisme, le triomphe apparent du marginalisme, mais aussi, dans l'ombre, l'émergence du courant néo-ricardien. Bortkiewicz clôt ce débat en défendant Ricardo contre ses critiques marginalistes, alors que les marginalistes avaient attaqué Marx en l'identifiant à Ricardo. On retrouve ainsi, dans la période qui va de 1867 à 1907, le cheminement qui

amène aujourd'hui certains auteurs à voir dans l'analyse néo-ricardienne une version modernisée de l'analyse marxiste.

Cette histoire est liée à des combats réels, à la constitution des partis ouvriers, aux ripostes de la bourgeoisie, à la naissance du révisionnisme. *Le Capital* s'est bien révélé, en ce sens, « le plus redoutable missile qui ait encore jamais été lancé à la tête des bourgeois⁶ ». Il a éclaté en plusieurs temps, et dans plusieurs directions, les retombées n'étant pas toujours nécessairement celles qu'avait prévues Marx.

Il ne s'agit pas de querelles sémantiques ou de débats d'idées pures. L'histoire de la « pensée économique », dont nous examinerons maintenant une étape cruciale, ne se déroule pas selon les lois d'une autarcie théorique. C'est ce que Marx avait découvert avant même de commencer sa critique de l'économie politique, critique qui devait provoquer une rupture dans cette histoire de la « pensée économique » puisque le matérialisme historique est la négation de l'éclatement des « sciences sociales ». Ainsi, la lutte sur la signification de la « valeur », entre Ricardo et Malthus, se déroulait dans un contexte social et historique précis, dans lequel s'opposaient violemment, en Angleterre, la bourgeoisie montante dont Ricardo était le « représentant scientifique » et l'aristocratie foncière dont Malthus était le « sycophante attiré ». De même, Böhm-Bawerk, en s'opposant à la théorie de la valeur de Marx, ne s'opposait pas par là à ce qu'il appelait une pure incohérence théorique. Il s'opposait, du point de vue de la bourgeoisie, à une théorie qui constituait un instrument d'analyse et de transformation révolutionnaire de la société bourgeoise. C'est du même point de vue que se place, aujourd'hui, Samuelson, lorsqu'il déclare que « malgré la lutte des classes, deux plus deux font quatre », avant d'entreprendre son analyse de la « notion marxiste d'exploitation » et de la transformation des « valeurs marxistes » en « prix compétitifs⁷ ».

* * *

Notre ouvrage s'appuie sur une interprétation de la théorie marxiste de la valeur, de la méthode marxiste, et du rapport entre Marx et Ricardo, dont nous devons brièvement esquisser les caractéristiques⁸. La « valeur » est le lieu d'un malentendu séculaire, désignant deux concepts contradictoires, dont l'un est propre à Ricardo et à la science économique, l'autre à Marx et à la critique de l'économie politique. Cette critique se fonde sur une interprétation nouvelle de la réalité sociale, et sur une épistémologie rompant aussi bien avec l'empirisme qu'avec l'idéalisme traditionnel. De là découle une méthode d'analyse totalement étrangère à celle de l'économie politique classique, qui s'inscrit dans une tradition de pensée que Marx a rejetée avant d'entreprendre sa critique de l'économie politique. L'économie politique ignore le mouvement et l'histoire, dont Marx veut rendre compte. Elle est caractérisée par le positivisme et l'empirisme. Marx a exposé briève-

ment, dans l'Introduction *générale à la critique de l'économie politique* (1857), la méthode à la lumière de laquelle il faut interpréter sa théorie de la valeur, pierre angulaire de sa critique.

La théorie de la valeur de Marx est la première élaboration de la théorie de la valeur-travail, c'est-à-dire d'une théorie qui fonde la substance de la valeur des marchandises sur le travail abstrait. Ces trois concepts, valeur, marchandise, travail abstrait, sont construits simultanément par Marx dans le premier paragraphe du *Capital*, paragraphe au demeurant fort elliptique. Il faut faire appel à des œuvres posthumes de Marx, l'Introduction de 1857, les *Notes sur Wagner* (1883), pour mettre cela en lumière. Il ne faut pas chercher, au début du *Capital*, de théorie des rapports d'échange. Le travail n'est pas pour Marx ce qu'il est pour Ricardo : un étalon de mesure. Il fonde la valeur, il constitue, en tant que travail abstrait, travail social, le champ d'homogénéisation des produits du travail humain, constitués dès lors en marchandises. Il s'agit, pour Marx, d'expliquer ce qui fait des produits du travail des marchandises dans le mode de production capitaliste. Pour les économistes, classiques ou néoclassiques, il s'agit de savoir ce qui détermine les rapports d'échange entre des objets, des biens, des valeurs d'usage.

Marx construit, au début du *Capital*, un espace, ses éléments et la relation qui les unit. L'élément de l'espace, la marchandise, n'est pas un objet concret déjà donné. Il est construit simultanément à l'espace, celui du travail social, travail général, activité de la force de travail de la société tout entière. La valeur est un rapport entre les « échantillons du même travail indistinct » et l'espace dont ils font partie. La théorie de la valeur exposée au début du *Capital* concerne donc, non pas les « objets échangés », mais les rapports sociaux dont l'analyse sera entreprise dans la suite du texte. L'instrument fondamental de cette analyse, le concept de plus-value, est incompréhensible hors du cadre de cette théorie. C'est ce qui marque la distance entre la théorie de Marx et celle de l'économie politique classique.

Cette distance, Marx lui-même ne la mesurait pas ; il attribuait à Ricardo le mérite d'avoir découvert la mesure de la grandeur de la valeur. D'une opposition de méthode, entre lui et Ricardo, qu'il a maintes fois soulignée, Marx n'a pas tiré toutes les conséquences. En réalité Ricardo, pas plus qu'il n'élabore une théorie de la valeur-travail, ne met en lumière la mesure de la grandeur de la valeur. Dans sa théorie de la valeur — qui est une théorie de la valeur d'échange — Ricardo passe directement des valeurs d'usage aux prix, exactement comme les néo-classiques passent des biens aux prix. Il ne parvient pas à constituer préalablement un espace de mesure, dans lequel la valeur des marchandises est bien « relative », mais relative au travail social, sa substance. En fait, Ricardo n'est tout simplement pas parvenu à poser le problème de la « substance » de la valeur ; il ne pouvait même pas se poser cette question, étant donné sa problématique. Parce que Ricardo ignore l'histoire, il voit le mode de production capitaliste comme le

mode éternel de la production humaine, et donc, pour lui, le produit a tout naturellement la forme de la marchandise.

De même qu'il ne mesure pas la distance qui sépare sa théorie de la valeur de celle de Ricardo, Marx, au cours du long cheminement qui l'a mené à sa théorie de la marchandise, cherche souvent à résoudre des problèmes posés dans une problématique ricardienne. Il en est ainsi, par exemple, de la contradiction entre la rente absolue et la « théorie de la valeur » dont Marx élabore une solution en 1862. C'est le modèle de « transformation des valeurs en prix de production » que Marx reprend dans le manuscrit du livre troisième, en lui donnant, cette fois, une place beaucoup plus importante. Or, cette transformation est en fait une déviation des prix par rapport à des valeurs considérées elles-mêmes comme des rapports d'échange, des prix dont Marx dit qu'ils auraient eu cours à l'origine du développement du capitalisme.

L'étude de la détermination des prix suppose l'analyse d'une série de facteurs — concurrence, offre et demande — qui ne figurent pas — et pour cause — dans le plan des trois livres du *Capital*. Si un passage de la théorie de la valeur à l'explication des prix est possible, il ne sera pas « linéaire ». C'est par une suite d'analyses très complexes qu'on passera des principes généraux abstraits aux phénomènes concrets qui se manifestent à la surface de la société capitaliste. Au lieu de cette analyse, Marx reprend, dans le livre troisième du *Capital*, la théorie ricardienne des prix de production. Il n'y a pas, dans ce livre, de théorie des prix qui soit conciliable avec la théorie marxiste de la valeur, et plus généralement avec l'ensemble de la construction théorique de Marx. Mais il y a bien une tentative d'explication des prix, qui est inspirée de la méthode ricardienne. En somme, Marx est beaucoup plus près de Ricardo lorsqu'il traite des prix que lorsqu'il s'agit de la valeur. Cette situation est à l'origine de plusieurs malentendus dont nous rendons compte dans les chapitres qui suivent, malentendus aujourd'hui accentués par les perfectionnements de l'analyse ricardienne.

Cela ne nous conduit pas à rejeter les analyses du livre troisième du *Capital*, la critique de l'économie politique s'y trouvant en plusieurs endroits confondue avec des élaborations relevant de la problématique de cette économie politique. Ce livre est consacré à l'étude des métamorphoses de la plus-value, jusqu'à ce qu'elle atteigne ces formes fétichisées qui sont le point de départ de l'économie vulgaire. Il y a donc bien une « transformation », qui constitue le sujet de tout le livre troisième, et dont l'analyse doit obéir aux règles exposées par Marx dans son *Introduction générale*. Mais cette transformation, dont seule l'esquisse globale a été tracée, n'a rien à voir avec ces « déviations » des prix par rapport aux valeurs, palliatif technique mis de l'avant pour expliquer la péréquation des taux de profit, péréquation qui ne constitue d'ailleurs pas une règle fondamentale du mode de production capitaliste. Rien de cela ne remet en cause l'analyse

du mécanisme de l'exploitation capitaliste, l'étude de son « anatomie ». Cela indique simplement que la recherche entreprise par Marx doit être poursuivie, dans le cadre de la méthode d'analyse qu'il a élaborée. Ce n'est pas là une tâche facile, comme en témoignent les pages qui suivent.

NOTES DU L'INTRODUCTION

1. Cf. en particulier : « Understanding the Marxian Notion of Exploitation : A Summary of the So-Called Transformation Problem Between Marxian Values and Competitive Prices », *Journal of Economic Literature*, IX, 2 (juin 1971), p. 399-431.
2. Michio Morishima, *Marx's Economics : A dual Theory of Value and Growth*, Cambridge, Cambridge University Press, 1973.
3. Andras Bródy, *Proportions, Prices and Planning*, Amsterdam, North-Holland Publishing Co., 1970.
4. Gérard Maarek, *Introduction au « Capital » de Karl Marx*, Paris, Calmann-Levy, 1975.
5. Piero Sraffa, *Production of Commodities by Means of Commodities*, Cambridge, Cambridge University Press, 1960.
6. Lettre de Marx à Becker, 17 avril 1867.
7. Il existe entre notre ouvrage et d'autres titres de cette collection, un lien de complémentarité, fondé sur un projet similaire : la critique de l'économisme qu'implique la réduction de Marx à Ricardo. Jean Cartelier (*Surproduit et reproduction*, Paris, Grenoble, François Maspero, Presses Universitaires de Grenoble, « Intervention en économie politique », 1976) a démontré comment s'est constituée, avant Marx, l'économie politique classique, faisant apparaître clairement l'absence, chez Ricardo comme chez Boisguillebert, d'une véritable théorie de la valeur-travail. Dans un autre ouvrage (*Économie classique, économie vulgaire*, Paris, Grenoble, François Maspero, Presses Universitaires de Grenoble, « Intervention en économie politique », 1975), Carlo Benetti, Claude Berthomieu et Jean Cartelier ont présenté une critique de la version moderne de l'économie politique classique, et de la réduction économiste du marxisme. Nous montrons l'origine de cette réduction.
8. Cf. à ce sujet notre ouvrage, *Marx, la valeur et l'économie politique*, Paris, Anthropos, 1978. Nous nous contenterons d'exposer ici, de manière condensée, les principales conclusions de ce travail.

CHAPITRE PREMIER

LA « RÉVOLUTION MARGINALISTE » ET *LE CAPITAL*

Pour une solide critique — qu'elle émane d'amis ou d'adversaires — il faut attendre quelque temps : une œuvre d'une telle ampleur, et partiellement d'une telle difficulté, requiert du temps pour être lue et digérée. Mais le succès immédiat n'est pas conditionné par une critique solide, mais, pour le dire tout à trac, par du battage, par les coups de grosse caisse, qui obligent les ennemis aussi à se prononcer. Pour l'heure, ce qui est important, ce n'est pas tant *ce qu'on* dit, que l'on en dise *quelque chose*.

Lettre de Marx à Kugelmann,
11 octobre 1867.

L'auteur du *Manifeste du parti communiste* est déjà bien connu en 1867. Au moment où le livre premier du *Capital* est publié par la maison d'édition Meissner, de Hambourg, en septembre 1867, Karl Marx est un dirigeant important de la seconde Internationale, qu'il a contribué à mettre sur pied en 1864. *Le Capital* n'est d'ailleurs pas le premier texte dans lequel Marx expose les fondements de sa critique de l'économie politique. En 1859, il avait rendu publique, dans la *Contribution à la critique de l'économie politique*, sa théorie de la marchandise et de la monnaie.

Toutefois, avant 1867, les travaux théoriques de Marx n'avaient guère attiré l'attention des économistes. On connaît les efforts que Marx et Engels ont déployés pour que l'on « parle » de la *Contribution*. Mais *le Capital* contient, outre la théorie de la valeur déjà présentée dans la *Contribution*, la théorie de la plus-value, élaborée entre 1850 et 1860. Karl Marx apparaît alors comme un dangereux continuateur de ces « socialistes ricardiens » qui, attribuant théoriquement la valeur au travail, réclament pratiquement pour les travailleurs la totalité de la production nationale. Il devient donc important de nier l'exploitation de la classe ouvrière par le capital,

en détruisant à sa base la construction théorique qui permet d'en expliquer les mécanismes.

Cette tâche est d'autant plus urgente que le marxisme, comme mouvement politique, se constituait au même moment. Il allait prendre, à partir de 1870, un essor très rapide pour devenir, moins de dix ans après la mort de Marx, survenue en 1883, la doctrine officielle de la plupart des mouvements socialistes européens. Ce contexte politique suffit à expliquer la multiplication des critiques de ce qu'on croit être la « théorie économique » de Marx, fondateur du socialisme scientifique. Ces critiques sont d'ailleurs d'autant plus nombreuses que le mouvement socialiste a, dans les pays concernés, plus de puissance. Cela n'a pas changé depuis un siècle, comme, du reste, le contenu de ces critiques.

La tâche des critiques est grandement facilitée par la publication, quelques années à peine après le livre premier du *Capital*, des travaux de Jevons, Menger et Walras¹, point de départ de la « révolution marginaliste ». On sait que cet événement n'a de révolutionnaire que le nom. Dès la fin du dix-huitième siècle, l'abbé de Condillac² écrivait que la valeur des objets est fondée sur leur utilité, sur le besoin que les hommes ressentent pour eux. Ces idées furent reprises par plusieurs auteurs avant d'être formalisées mathématiquement par les révolutionnaires susnommés.

Marx ignorait Jevons, Menger et Walras, et Engels a sous-estimé l'importance de cette nouvelle variante de l'économie vulgaire. Mais aussi, les pères du marginalisme ont ignoré Marx. On ne peut d'ailleurs maintenir que leurs travaux ont été conçus comme une réfutation du marxisme. La date de publication de leurs ouvrages suffit à infirmer cette hypothèse. Ce sera la tâche de la « seconde génération » de marginalistes d'attaquer Marx. Ils se partagent en trois écoles : celle de Lausanne, fondée par Walras ; celle d'Angleterre, inspirée par Jevons ; enfin, celle d'Autriche, établie par Menger. Ce sont les disciples qui ont véritablement « fondé » ces écoles. Paradoxalement, c'est de l'école de Lausanne, dont l'inspirateur est sans doute le plus grand théoricien du marginalisme, qu'est venue la critique la moins articulée de la théorie de Marx. C'est peut-être ce qui permet à certains, aujourd'hui, de tenter la fusion entre les théories de Marx et de Walras ! Nous commencerons donc notre survol par ce qu'on pourrait appeler la critique « française » de Marx.

A — De Paris à Lausanne

C'est en France que les luttes de classes ont pris, au dix-neuvième siècle, les formes les plus violentes. L'un des plus grands événements révolutionnaires de ce siècle se produisit à Paris, en 1871. Le premier livre du *Capital* avait été publié quatre ans plus tôt, et les idées des fondateurs du matérialisme historique avaient de plus en plus d'adeptes en France. Cela

suffit à expliquer la virulence d'une première forme de critique contre les thèses de Marx, forme la plus vulgaire, et modèle de ce qui est, depuis lors, destiné aux publics les plus larges. Avant d'aborder la critique de Lausanne, qui n'est d'un ton guère plus relevé, il est instructif d'exhumer les textes des « théoriciens » du « Groupe de Paris ».

Le « Groupe de Paris » rassemblait des économistes ultra-libéraux³, qui avaient la haute main sur l'enseignement et la publication, contrôlant le *Journal des économistes*, la seule revue économique française jusqu'en 1887, date à laquelle fut fondée, en réaction contre le groupe de Paris, la *Revue d'économie politique*⁴. Pour les anti-étatistes du groupe de Paris, la principale tâche des économistes semblait être de réfuter les doctrines socialistes et de combattre tout plan de réforme sociale ou d'intervention étatique, de quelque nature qu'il soit. Parmi eux, c'est à Maurice Block que revient l'honneur de croiser le fer avec Marx, dans le premier de deux articles sur les « théoriciens du socialisme en Allemagne⁵ ». Dans la postface à la deuxième édition allemande du *Capital*, Marx souligne que, dans cet article, Maurice Block le classe « parmi les esprits analytiques les plus éminents⁶ ». Mais il omet la suite de la phrase de Block : « ... et nous n'avons qu'un regret, c'est qu'il ait suivi une fausse direction⁷ ». Après avoir présenté un résumé minutieux des thèses de Marx, dont la traduction française n'était pas encore disponible⁸, Block passe à l'« examen de la doctrine de M. Marx », qui a le tort de rester « dans les régions de la pensée » : « M. Marx, qui possède un don éminent d'analyse, se meut à son aise dans cette région, qu'il peuple à son gré des suppositions et des abstractions utiles à son système. Mais ce ne sont là que fantômes, la réalité est ailleurs⁹. »

En examinant les propositions de M. Marx, « dès la première, nous hésitons » ; Marx, en effet, se borne à affirmer « la théorie de l'influence absolue du travail ». Block nous surprend ensuite en écrivant que cette théorie est partiellement exacte en ce qui concerne le prix, dont la fixation requiert « le concours du producteur ou propriétaire », mais non pas pour la valeur, qui ne peut être appréciée que par le consommateur, en fonction de l'utilité. Quant à la mesure de la valeur par l'heure de travail, « c'est une pure abstraction, et une abstraction à une puissance élevée ». Block soulève alors l'objection de l'existence de travaux de qualité différente. Après avoir cité les remarques de Marx sur la réduction du travail complexe au travail simple, il en conclut que pour lui « le talent ou le génie n'existe pas... Tout en reconnaissant qu'il y a du plus et du moins, des hauts et des bas, il raisonne comme si rien ne dépassait sa moyenne abstraite ». En bref, le plus grand défaut de Marx, « c'est d'attribuer implicitement au producteur une plus grande influence qu'au consommateur, tandis que ce serait plutôt le contraire qui serait vrai ». En ce qui concerne la théorie de la plus-value, tirée de ces prémisses, théorie suivant laquelle « le commerce n'a droit à aucun bénéfice », Marx la commence « par des formules algébriques », pour l'achever « par des tours de passe-passe dialectique ». Ce système, Marx l'a érigé sur

une base fragile, « une supposition ». La proposition « que l'ouvrier n'a besoin que d'une partie de sa journée de travail pour produire sa subsistance et que l'autre partie (quelle qu'elle soit), lui a été enlevée de force par le patron, qui ne le paye pas, est une assertion qui ne s'appuie sur rien, si ce n'est sur la haine que M. Marx a vouée au *bourgeois* ». M. Block, pour sa part, nous apprend qu'« il est faux que le capital ne contribue pas à la production de la valeur... — il faut bien constater que le travail ne peut pas plus se passer du capitaliste que le capitaliste du travail¹⁰ »

Block reprend sa critique de Marx dans sa monumentale histoire de la pensée économique, parue en 1890¹¹. Il peut désormais s'appuyer sur la « révolution » dirigée conjointement par Walras, Jevons et Menger. Il y a, apprenons-nous, « un abîme entre la pensée d'A. Smith et celle de K. Marx. Le premier ne cherchait au fond qu'une mesure infaillible et permanente de la valeur, meilleure que les métaux précieux, et, à cet effet, il ne propose que le travail et le blé ; tandis que K. Marx ne cherchait qu'une arme contre la bourgeoisie¹² ». Révisant « les doctrines économiques », Block soutient que Smith et Ricardo ne voyaient pas dans le travail l'unique cause de la valeur :

Pendant longtemps la cause de la valeur était attribuée aux frais de production. La théorie du « travail, unique cause de la valeur », qui n'est qu'une variante de la précédente, n'est acceptée que par les socialistes, et par quelques économistes, qui n'ont lu qu'une partie des textes qu'ils auraient dû étudier. K. Marx, le théoricien du socialisme dont les doctrines semblent maintenant les plus répandues, a également mal lu, mais chez lui c'est la passion qui a influencé la vue, car il n'avait certes pas le droit de soutenir que la théorie du *travail, unique cause de la valeur*, remonte jusqu'à Adam Smith et Ricardo. C'est le contraire qui est vrai¹³.

Cette « affirmation gratuite », présentée dans le premier chapitre du *Capital*, est « presque comique dans sa solennité ». Marx, dans chaque phase de son raisonnement, « nous force à admettre des hypothèses, des conventions et des abstractions fondées sur rien ; il nous fera visiter Mars et Jupiter sans nous faire rencontrer la vérité en route ». En ce qui concerne l'abstraction du travail normal moyen, et l'absence d'échelle de réduction du travail complexe, « on peut s'arrêter court devant cette lacune, qui est un abîme en profondeur. Ses successeurs n'ont pas même essayé de le combler ». S'appuyant sur cette base chancelante, Marx remplace le vrai capital par une caricature : « il lui faut cent pages pour exposer cette doctrine. Il croit la faire passer en la diluant¹⁴ ». M. Block revient sur la réduction du travail complexe au travail simple dans un chapitre sur « l'individualisme et le socialisme », écrivant : « le célèbre agitateur s'était tiré d'affaire en disant que cela s'arrangerait tout seul¹⁵ ». En fait, les socialistes, qui veulent payer selon le travail effectif, aggraverait les inégalités sociales. Marx, en effet, « n'accorde à chacun que ce qu'il peut produire avec une habileté moyenne¹⁶ »

La théorie de Marx est soumise à un même traitement, qui ne recule pas devant la falsification, par Paul Leroy-Beaulieu, Jean Bourdeau, Alfred Espinas et J mile de Laveleye¹⁷, parmi d'autres. Du dernier, Marx a écrit : « Il faut l'avoir lu pour se faire une idée de l'imbécillité de nos « penseurs » bourgeois¹⁸ » Dans tous les cas, c'est d'abord à la théorie de la valeur de Marx que l'on s'attaque (ou que l'on croit s'attaquer) : « Cette théorie, qui représente le capital comme du travail non payé, volé à l'ouvrier sur son salaire, implique que le travail est la source et la mesure de la valeur, vieille théorie de Ricardo transformée en machine de guerre¹⁹ »

Certains n'hésitent pas à écrire que Marx a emprunté à Proudhon cette idée maîtresse ! La *Revue d'économie politique*, fondée par les adversaires du « groupe de Paris », publiera un article pour démontrer la fausseté de cette assertion²⁰. Mais, pour les uns et les autres, la théorie de la valeur de Marx, empruntée à Ricardo, est dépassée ; la valeur, dans la société actuelle, est « un rapport d'opinion, elle est fille de la Liberté, enfant de bohème qui n'a jamais connu de loi²¹ ».

Ce « rapport d'opinion », les théoriciens marginalistes ont néanmoins tenté d'en formuler les lois. Bourguin, comme Gide ou Block, qui n'étaient pas des théoriciens originaux, devaient implicitement appuyer leurs critiques sur cette « nouvelle » théorie de la valeur élaborée, en particulier, par leur compatriote Léon Walras. Il faut donc maintenant nous tourner vers la critique des nouveaux constructeurs, et voir si elle dépasse le niveau des discours que nous venons d'examiner. De Paris, nous devons passer à Lausanne, avant de nous rendre en Italie, où la réfutation des thèses de Marx devenait aussi une tâche politique urgente.

Léon Walras était français, mais c'est à Lausanne, en Suisse, qu'il a enseigné. Son œuvre a d'ailleurs eu peu de retentissement en France, du moins jusqu'à sa mort, survenue en 1910. Même à Lausanne, Walras a travaillé dans l'ombre. Si l'on peut parler d'une « école de Lausanne », elle doit surtout son existence et sa renommée à Vilfredo Pareto, économiste et sociologue italien, successeur de Walras à sa chaire de Lausanne. Contrairement à son prédécesseur, petit-bourgeois qui professait des idées socialistes « modérées », l'aristocrate Pareto était partisan d'une doctrine politique élitiste qui n'était pas sans affinité avec celle des théoriciens du fascisme, dont il allait se rapprocher à la fin de sa carrière. Alors que Walras ne semble pas s'être intéressé à Marx, Pareto lui consacre quelques articles, un cours, et, d'abord, une longue introduction à des extraits du *Capital* publiés, fait curieux, par Paul Lafargue, en 1893. Quoique plus subtile que celle de Maurice Block, la critique parétienne est néanmoins très inférieure à ce qu'on pouvait attendre de l'auteur du *Manuel d'économie politique*. C'est sur la question de la valeur, dont il a lui-même perfectionné la version walrasienne, que Pareto centre sa critique : « La critique du livre de K. Marx n'est plus à faire. Elle existe non seulement dans les monographies spéciales qui ont été publiées

sur ce sujet, mais encore et surtout dans les perfectionnements apportés en Économie politique à la théorie de la valeur²². »

Pareto distingue la polémique qui « ne se donne aucun souci de séparer la vérité de l'erreur », et Marx, en particulier, ne se gênait pas d'y recourir, de la critique scientifique, qu'il a l'intention, quant à lui, d'utiliser. C'est exactement le contraire qu'il fera dans le reste de son texte. Dès le départ, Pareto indique que toute querelle sur le sens des mots (valeur, capital, etc.) lui semble oiseuse. Il distinguera le capital « simple », consistant en « biens économiques » destinés à fabriquer d'autres biens, du capital « approprié », capital qui « fonctionne dans les mains des capitalistes ». Le livre de Marx est dirigé « contre cette dernière catégorie de capitaux, ou, en d'autres termes, contre les capitalistes²³ ».

Pour Pareto, une théorie de la valeur est une théorie des « taux d'échange » ; étant donnée la multitude des taux d'échange dans la réalité, la construction d'une théorie complète de la valeur est chose impossible. C'est néanmoins, selon notre auteur, ce que Marx tente de construire dans le premier livre du *Capital*, bien que le sens que Marx donne au mot valeur ne soit pas tout à fait clair. Pareto écrit, après avoir cité quelques passages dans lesquels Marx indique qu'il y a, dans la réalité, un écart entre prix et valeur : « Pourquoi poser ainsi des énigmes et ne pas définir de suite ce que c'est que cette *valeur* ? On en parle dans tout le livre du *Capital* sans dire ce que c'est exactement²⁴. »

La théorie de la valeur de Marx, c'est la théorie des coûts de production de Ricardo, à cette différence près que Ricardo tient compte aussi bien du travail passé que du travail présent dans son évaluation de la valeur alors que Marx « n'a en vue que le travail présent ». Ce passage peut donner au lecteur l'impression que Pareto a effectué une lecture *fort* rapide du livre qu'il est chargé d'introduire. Mais ceci est sans importance, puisque les nouvelles doctrines ont montré que la valeur d'échange dépend du degré final d'utilité. Marx, en réalité, s'est rendu coupable d'un sophisme fort simple. Il consiste à faire abstraction de tous les facteurs, sauf un, pour rendre compte d'un phénomène donné, la valeur. On peut facilement retourner ce sophisme à l'envers, en faisant par exemple abstraction, non pas du capital « simple », mais du travail, et en conclure que « le travail usurpe une partie de la plus-value créée par le capitale²⁵ ».

Marx fait donc une pétition de principe à l'appui de sa théorie de la valeur ; cela l'entraîne d'ailleurs dans un cercle vicieux lorsqu'il doit tenir compte du travail qualifié. En réalité, la société produit un surplus de valeurs d'usage, partagé entre tous les facteurs qui ont contribué à sa production, y compris le capital. La question de savoir si ce partage s'opère justement ne relève pas de l'économie politique, dont la tâche est « de déterminer comment on peut obtenir un maximum hédonistique pour l'individu et un maximum hédonistique pour l'espèce²⁶ ». On connaît les développements

que Pareto consacrera à cette question, et qui en font l'un des fondateurs de l'« Économique du bien-être ». Pareto conclut sa critique de Marx par le récit d'une petite aventure australienne à trois personnages, un laboureur, un tisserand et un chercheur d'or, qui nous permet de voir comment la nature humaine, à la recherche du « maximum hédonistique », peut transformer un membre du trio en capitaliste sans que, pour autant, on assiste à une appropriation ou à une production de plus-value.

L'école de Lausanne a d'abord influencé, à travers l'œuvre de Pareto, les économistes italiens. L'un d'eux se propose, en 1894, de concilier les vues de l'école « hédoniste » et celles de l'école « ricardo-marxiste²⁷ ». Ricca-Salerno commence par la critique de l'école dite « ricardo-marxiste », en se demandant « quelle est la cause qui détermine la répartition des forces productives [...] entre les différentes branches de la production²⁸ ? » Pour les marxistes, le travail socialement nécessaire détermine la production, mais ils ne nous éclairent pas sur la manière dont se fait la distribution des unités de travail entre les différentes branches : « les marchandises sont offertes et échangées dans certaines conditions, parce qu'elles sont produites et demandées en raison d'une utilité relative correspondante²⁹ ». La théorie hédoniste, de son côté, tourne dans un cercle vicieux, parce qu'elle détermine les proportions de l'échange utilitaire de marchandises qui n'ont été produites qu'en sous-entendant le calcul hédoniste de leur utilité différente³⁰. Il propose de résoudre ces problèmes et de parvenir à la conciliation dont nous avons parlé par une nouvelle théorie « dynamique » de la valeur. Cette théorie doit rendre compte du lien nécessaire entre la pauvreté du grand nombre et la richesse d'une minorité. Cela découle, explique-t-il, du fait qu'au terme d'un processus historique, la valeur de la richesse s'est abaissée pour la minorité privilégiée et élevée pour les ouvriers, de sorte que ces derniers sont disposés à céder une partie de leur travail sans compensation. Alors que la plupart des auteurs critiquent la théorie marxiste de la valeur dans le but de détruire à sa base la théorie de l'exploitation, Ricca-Salerno propose en fait de rendre compte de l'exploitation en dehors de la théorie marxiste de la valeur. C'est une des premières parmi des tentatives qui se renouvelleront jusqu'à nos jours.

Un autre écrivain italien fort éclectique, d'ailleurs élève de Ricca-Salerno, Achille Loria, consacre plusieurs pages à Marx, dont un article publié à l'occasion de sa mort. Dans ce texte, Loria, qui doit une partie de sa réputation aux violentes critiques qu'il s'est attiré de la part d'Engels³¹, soulève le problème de la contradiction entre la théorie de la valeur-travail et l'égalité des taux de profit :

Si vraiment le capital qui n'est pas utilisé en salaires est du *capital constant*, c'est-à-dire qui ne donne pas de profit, alors les industries qui, pour des raisons techniques, utilisent une plus grande proportion de capital constant doivent recevoir un profit moindre que les autres. Cela est absurde, puisque cela entre en contradiction avec une éco-

nomie fondée sur la libre concurrence, et entraîne la non-viabilité économique des industries dans lesquelles prédomine le capital fixe. Toutefois, Marx est conscient de cette contradiction (chapitre XI) ; il reconnaît qu'en réalité le taux de profit est égal entre les diverses industries et que ce fait contredit *apparemment* les déductions de sa théorie. Mais comment résout-il la contradiction ? Il renvoie le lecteur à un second volume, qui doit suivre, dans lequel sera traitée la théorie de la concurrence. -- Je ne me suis pas trompé quand j'affirmais que ce second volume, dont Marx menaçait sans cesse ses adversaires, sans le faire paraître jamais, ce second volume pourrait très bien avoir été un expédient ingénieux dont Marx se servait chaque fois que les arguments scientifiques lui faisaient défaut³².

Nous verrons que la publication des livres deuxième et troisième du *Capital* n'ébranlera pas l'assurance d'Achille Loria. Il en sera de même, du reste, de Pareto ou de Maurice Block. Tout est dit dans leurs critiques du livre premier du *Capital*. Et ce « tout » constitue la base et le fonds où viendront désormais puiser, consciemment ou non, la plupart des critiques ultérieurs des thèses de Marx. Le moins étonnant n'est d'ailleurs pas de trouver des formules analogues à celles de Block ou de Pareto sous la plume d'auteurs récents qui prétendent, d'autre part, opérer la fusion entre la théorie exposée dans *le Capital* et la théorie walrasienne de l'équilibre général, ou, à tout le moins, traduire la première dans le langage de la seconde³³. Or, la coupure entre l'analyse marxiste de la valeur et l'analyse marginaliste est totale, dès son fondement, au niveau de la méthode et de la nature du processus d'abstraction par lequel est fondé le concept de valeur. Cela sera mis en partie en lumière par un disciple de Jevons.

B — La « critique jevonienne » de Marx

Marx a écrit *le Capital* en Angleterre, où il a vécu la majeure partie de sa vie. Paradoxalement, son œuvre est passée à peu près inaperçue dans son pays d'adoption. Il ne peut s'agir d'un simple boycottage délibéré. Cette situation découle, en particulier, du contexte politique de l'Angleterre. Dans ce pays, que Marx voyait comme le « lieu classique » de la production capitaliste, les luttes de classes n'ont jamais pris des formes aussi directes et violentes que sur le continent européen. D'autre part, le marxisme a eu assez peu d'influence sur le mouvement ouvrier anglais, et en particulier dans les « sociétés fabiennes », dont allait naître le parti travailliste. C'est ainsi que Marx fut à peu près totalement ignoré de la « science économique » anglo-saxonne et cela au moins jusqu'à la publication de l'essai de Joan Robinson, en 1942³⁴.

Pour les théoriciens anglais du marginalisme, « l'homme à abattre », c'est Ricardo, et non Marx. Dans la préface de la seconde édition de sa *Théorie de l'économie politique*, Jevons écrivait qu'on se rendrait compte, lorsqu'un véritable système de science économique serait établi, du fait que

« cet homme compétent, mais aux idées fausses, David Ricardo, a dévié la locomotive de la science économique sur une mauvaise voie³⁵ ».

Comme pour Walras et l'école de Lausanne, ce n'est pas Jevons, mais Alfred Marshall, qui est le fondateur de ce qu'on peut appeler l'école anglaise d'économie, connue sous le nom d'école « néo-classique ». Marshall, en effet, prétendait concilier les thèses marginalistes et celles de l'économie politique classique. Dans les sept cents pages de ses *Principes d'économie* qui jouèrent, à partir de 1890, le même rôle que le manuel de John Stuart Mill au milieu du dix-neuvième siècle Marx n'est mentionné qu'à trois reprises. Marshall nous explique que Marx a mal interprété la théorie de la valeur de Ricardo. Ricardo, en effet, était fort conscient du rôle de la demande, aussi bien que de celui de la quantité de capital ou de la durée de l'investissement, dans la détermination de la valeur³⁶.

Si, écrit Marshall, nous admettons que le capital n'est que le produit du travail, et non du travail et de l'attente, alors nous sommes amenés « par une logique inexorable à admettre qu'il n'y a pas de justification pour l'Intérêt, la rétribution de l'attente³⁷ ». Marshall consacre d'ailleurs un appendice de son célèbre manuel à l'appui de sa thèse, selon laquelle Ricardo n'adhérait pas vraiment à la théorie de la valeur-travail, et présentait confusément la « vraie » théorie de la valeur.

C'est un économiste suédois qui propose la seule critique substantielle du premier livre du *Capital* parue en Angleterre. Philip H. Wicksteed, qui se disait socialiste, mais disciple de Jevons, publie son article dans la revue socialiste *Today*. Ce texte provoquera une réponse de Bernard Shaw, à laquelle Wicksteed répondra à nouveau³⁸. Il s'agit d'une première et très intéressante passe d'armes dans un dialogue de sourds qui se poursuivra longtemps. Plusieurs aspects importants de la critique traditionnelle du *Capital* sont soulevés au cours de cette controverse, pour la première fois. Ainsi, Wicksteed, comme aujourd'hui la plupart des critiques et même des partisans de Marx suppose qu'une hypothèse de base de son système est l'existence d'un salaire réel donné. Il prétend ne s'intéresser qu'à la cohérence logique de la construction que Marx élève sur cette base. On retrouve chez Shaw — qui rejette à la fois le marginalisme et le « dogmatisme marxiste » — un style de critique qui est repris par Joan Robinson. Bernard Shaw prévoit que le problème de la valeur divisera les socialistes, ce qui s'est vérifié et se vérifie toujours.

C'est avec les armes de la théorie jevonienne de l'utilité marginale que Wicksteed s'efforce de démontrer que Marx s'est trompé en faisant du temps de travail la source de la valeur. Après avoir résumé la thèse de Marx sur l'origine de la plus-value, Wicksteed écrit qu'elle dépend de trois éléments : 1. la valeur d'échange d'une marchandise est déterminée par le temps de travail nécessaire pour la produire ; 2. il y a une correspondance entre valeur et prix moyen de vente, de telle sorte qu'il est supposé, pour des

raisons théoriques, que les marchandises sont achetées et vendues à leur valeur ; 3. la force de travail est une marchandise soumise à la loi de la valeur ainsi définie. Wicksteed écrit que sa critique ne portera que sur le premier et le troisième de ces points, le deuxième étant une conséquence logique du premier. En ce sens, Wicksteed ne met pas en question l'hypothèse méthodologique du Livre I, et ne pose pas le problème de la contradiction entre la théorie de la valeur-travail et l'égalité des taux de profit.

Selon Wicksteed, c'est par suite d'une erreur formelle que Marx, partant de l'analyse de l'échange, aboutit à la théorie de la valeur-travail. Il introduit en cours de route un élément qui vicie toute son analyse : le fait que le travail ne compte que s'il est utile. Dès lors, les marchandises demeurent « utiles dans l'abstrait », et ce qui constitue, dans l'échange, l'« homogénéité », le « quelque chose de commun », que Marx croit trouver dans le travail « abstrait », c'est en fait l'« utilité abstraite », mesurée par le degré de satisfaction que procure un objet. Toutefois, dans le cas des marchandises reproductibles à volonté, cette utilité abstraite coïncide avec le temps de travail contenu dans la marchandise :

C'est la solution complète et définitive de ce problème qui immortalisera le nom de Stanley Jevons, et ce que j'essaie de faire dans cet article est d'utiliser, pour résoudre les problèmes dont nous discutons, le puissant instrument de recherche qu'il a mis dans nos mains. Sous sa direction, nous serons en mesure de rendre compte de la *coïncidence*, dans le cas des articles manufacturés ordinaires, entre la « valeur d'échange » et la « quantité de travail contenue », tout en percevant clairement le fait que la valeur d'échange elle-même dépend toujours immédiatement, non pas de la « quantité de travail », mais de l'utilité abstraite³⁹.

Wicksteed entreprend alors un petit exercice qu'on retrouve encore aujourd'hui dans les manuels de micro-économie. Cette théorie a l'avantage sur celle de Marx, souligne-t-il, qu'elle s'applique aussi bien aux objets rares, produits de monopoles artificiels ou naturels, qu'aux objets manufacturés reproductibles à volonté ; bref, à tout ce qui peut être échangé, et à quoi on ne peut refuser d'attribuer de la « valeur ».

En ce qui concerne la plus-value, il faut se demander si, dans le cas de la force de travail, la coïncidence entre la valeur, définie par l'utilité abstraite, et le temps de travail, se produit. Ce serait le cas, écrit Wicksteed, dans une société esclavagiste, où l'on pourrait diriger le temps de travail disponible aussi bien vers la production de force de travail que vers celle de chapeaux. En conséquence, la théorie de la plus-value, dans les conditions de la société capitaliste moderne, n'a pas de sens :

Il m'apparaît donc que Marx a échoué à mettre en lumière une loi immanente de la production capitaliste suivant laquelle un homme qui achète la force de travail à sa valeur extrait de la plus-value de sa consommation. Nous sommes simplement ramenés au fait qu'un

homme peut acheter (et non produire) autant de force de travail qu'il le désire au prix de la simple subsistance. Mais là est le problème que nous devons étudier, et non pas la solution du problème⁴⁰.

Précisément, Wicksteed avait commencé son article en expliquant que plusieurs économistes, pour des raisons diverses, considéraient que le salaire des ouvriers tendait à un minimum de subsistance, et que Marx admettait cette thèse, ajoutant qu'il la justifiait par deux raisons différentes, et sans lien l'une avec l'autre. La seconde de ces raisons a fait l'objet de la critique contenue dans l'article. La première raison est liée aux cycles industriels : c'est le mécanisme de l'armée industrielle de réserve. Wicksteed juge que c'est une hypothèse intéressante, mais il ne la considérera pas dans son article. Il écrit d'ailleurs qu'il ne s'intéressera pas, dans son texte, à la validité de telle ou telle « hypothèse » de Marx, mais plutôt à la cohérence de son système. À ce sujet, il conclut que les dernières parties du livre de Marx contiennent des développements fort intéressants, mais sans connection logique avec le début du livre.

Dans sa brève réplique, Bernard Shaw critique le point de vue auquel se place Wicksteed, particulièrement la « nouvelle conception » de la valeur. Toutefois, il dit ne pas avoir l'intention de défendre, contre Wicksteed, le « Marx des marxistes », dont les thèses, et particulièrement la théorie de la valeur, sont transformées en dogmes.

Les socialistes dogmatisent souvent de manière intolérable au sujet de ce que Marx a enseigné, ou de ce qu'ils supposent qu'il a enseigné, sur la valeur ; et M. Wicksteed, en tant qu'ennemi juré du dogmatisme, a selon moi agi sagement et écrit habilement en menant l'assaut qui devait être fait, tôt ou tard, contre la citadelle économique du Collectivisme. Une conséquence singulière de cet assaut est constituée par l'apparition de Marx dans les rangs des économistes orthodoxes, pour la première fois depuis qu'il a défendu Ricardo contre Proudhon, il y a près de quarante ans. Par rapport à Cournot, Jevons, Walras, le professeur Marshall et M. F.Y. Edgeworth, Marx est sans aucun doute du côté de l'école anglaise orthodoxe d'Adam Smith, Ricardo, Mill et Cairnes⁴¹.

Pour Shaw il est clair que, dès l'époque de la rédaction de *Misère de la philosophie*, Marx ne tient pas pour négligeable le rôle de l'offre et de la demande ; Jevons lui-même, écrit-il, trouvera peut-être en Marx un précurseur lorsque auront été publiés tous ses manuscrits ! Bernard Shaw n'en rejette pas moins la réponse de Wicksteed, et plus généralement la théorie de l'utilité marginale, qu'il s'emploie à réfuter dans le reste de son article, au moyen de quelques exemples. Il admet que l'utilité est une condition de la valeur, mais il ajoute qu'il est évident qu'elle ne peut déterminer la valeur.

Toutefois, c'est en s'appuyant sur des arguments analogues à ceux qu'utilise Bernard Shaw que l'on essaie, encore aujourd'hui, d'opérer la

synthèse entre l'analyse marxiste et le marginalisme. Bernard Shaw est d'ailleurs beaucoup plus près de Wicksteed qu'il ne le croit, et ce dernier aura beau jeu de répondre qu'il n'a pas l'intention de s'engager dans un « badinage littéraire », faisant ainsi allusion à la méfiance que Shaw a manifestée concernant l'utilisation des mathématiques.

La critique de Wicksteed porte, en définitive, sur le processus d'abstraction par lequel Marx constitue sa théorie de la valeur. À l'homogénéisation des marchandises dans l'espace du travail abstrait, Wicksteed oppose leur homogénéisation dans l'espace de l'« utilité » qu'il qualifie d'ailleurs d'« abstraite ». Ce faisant, Wicksteed met le doigt sur le noeud de l'opposition entre le marxisme et le marginalisme, tout en essayant de le minimiser. Sa critique est, de ce fait, beaucoup plus profonde et pertinente que celle de Pareto, ou comme nous le verrons, celle de Böhm-Bawerk. On ne peut y répondre, en effet, qu'en démontrant que l'homogénéisation des marchandises dans l'espace de l'« utilité abstraite » ne peut mener qu'à une impasse théorique⁴². Cette tentative s'appuie fondamentalement sur une épistémologie empiriste.

C'est de cet empirisme que relève, d'autre part, la caractérisation par Wicksteed de l'analyse marxiste comme d'un « modèle à salaire réel donné », tel qu'il est caractérisé par les auteurs marginalistes contemporains. En effet, il s'agit là, pour Samuelson comme pour Wicksteed, de « l'hypothèse empirique » de départ, qu'il faut vérifier alors que Marx la prendrait pour acquise. Or Marx s'affirme d'emblée en tant qu'adversaire résolu de la « loi d'airain des salaires », et l'hypothèse d'un salaire réel donné rend inutile la théorie de la plus-value, qui seule peut rendre compte de l'exploitation capitaliste.

C — La critique autrichienne

Il était naturel que viennent d'Allemagne les critiques les plus nombreuses du livre de Marx. Elles ne furent pas, toutefois, les plus articulées, ne s'appuyant pas sur la « révolution marginaliste ». Faute de théoriciens solides de cette tendance, et, paradoxalement, sous l'influence de Marx et de Rodbertus, Ricardo est demeuré, en Allemagne, jusqu'à la fin du siècle, la principale référence théorique. Heinrich Dietzel, Karl Diehl ou Wilhelm Lexis, qui se sont intéressés aux travaux de Marx, étaient sur le plan théorique des ricardiens. Lexis eut une grande influence sur Bortkiewicz, qui fut le premier « néo-ricardien », précurseur de Sraffa.

Parmi ces critiques, certaines ont inspiré à Marx des commentaires fort précieux sur sa théorie de la valeur et sa propre « lecture » du *Capital*, commentaires qu'il ne destinait pas à la publication. Marx s'expliquait par la malhonnêteté, ou l'imbécillité, la nature de ces critiques, qui ne méritaient pas de réponses publiques. On peut noter, dans ce contexte, les critiques de Karl Knies et Albert Schdffe, représentants de la vieille école historique allemande, celles d'Eugen Dthring et d'Adolf Wagner, qu'on peut classer

parmi les « socialistes de la chaire », et, enfin, celles de Julius Faucher et de C.A. Schramm⁴³. Tous ces auteurs font porter l'essentiel de leurs critiques sur la théorie de la valeur de Marx. Pour Wagner, dont les remarques ont inspirés les précieuses « notes marginales » de Marx, la « théorie socialiste de la valeur... est le développement logique de la théorie de la valeur de Ricardo⁴⁴ ». Cette théorie se concentre trop exclusivement sur un élément de la valeur, le coût, négligeant l'utilité et le besoin : « La critique que fait Marx du capital privé, d'après sa formation et son développement, est une conséquence logique de sa théorie unilatérale de la valeur ou plus exactement du coût de la production et de sa conception étroite et tendancieuse du travail, qu'il considère comme l'unique facteur du coût⁴⁵. »

Karl Knies, dans son ouvrage sur l'argent, consacre un chapitre entier à réfuter la théorie de la valeur de Marx. Il est le premier à soulever quelques objections classiques qui seront reprises, entre autres, par Bohm-Bawerk, par exemple le problème posé par la réduction du travail complexe au travail simple. Selon lui, lorsqu'il cherche la « substance » de la valeur, Marx réduit des éléments de plaisir — des valeurs d'usage — à leur contraire, à des éléments d'effort, de sacrifice — au travail. Pour interpréter le rapport d'échange, il faut, en réalité, ramener les valeurs d'usage différentes à leur qualité commune de valeur d'usage, à leur « utilité abstraite », dirait Wicksteed :

Celui qui, comme le fait Marx, a reconnu expressément qu'il ne peut exister une valeur d'échange sans « valeur d'usage », que, pour produire des valeurs d'échange, il faut produire des valeurs d'usage pour d'autres, des valeurs d'usage sociales, doit bien formuler naturellement la *différence* entre la valeur d'usage et la valeur d'échange — mais il se contredit lui-même en prétendant « que la substance de la valeur d'échange est indépendante de l'existence des marchandises comme valeurs d'usage ». Celui qui, comme Marx, reconnaît que la valeur d'usage du bois sauvage, de l'herbe dans les prairies naturelles, du sol vierge, existe *sans* la collaboration du travail humain, n'a plus la liberté de prétendre que le travail humain est la base décisive et exclusive de la valeur d'échange. Dans le cadre de la démonstration de Marx, on ne saurait trouver une raison pour laquelle, — aussi bien que l'équation : 1 quarteron de froment = a quintaux de bois plantés dans la forêt, — on ne pourrait pas poser cette équation : 1 quarteron de froment = a quintaux de bois poussant naturellement dans la forêt = b arpents de terre vierge = c arpents de prairies naturelles⁴⁶.

Dans ce passage, Knies illustre d'une manière à la fois claire et naïve le fondement épistémologique de la théorie non pas uniquement marginaliste ou « vulgaire », mais plus généralement « empiriste », de la valeur. Ce fondement est commun à Ricardo et Walras. En stigmatisant brièvement la « grande perspicacité des socialistes de la chaire⁴⁷ », Marx, en réalité, exprimait l'erreur fondamentale qui se trouve à la base des théories « économiques », et qui les empêche de voir la spécificité de la méthode marxiste et de sa théorie de la valeur. Il ne s'agit pas, en effet, d'« abstraire » des objets

concrets, des biens, des valeurs d'usage, leur valeur d'échange, pour constituer une théorie de la valeur. Il faut, simultanément, construire les concepts de marchandise, valeur et travail abstrait. Voilà ce que ne peuvent comprendre aussi bien les critiques sophistiqués que vulgaires de l'analyse marxiste. Voilà ce qui vicie à son point de départ toute théorie économique.

C'est vers l'école autrichienne, ou « école de Vienne », qu'il faut se tourner pour chercher une critique articulée de la théorie marxiste de la valeur. Alors qu'en Allemagne même, il n'existait pas, à côté du marxisme, d'école théorique importante, Carl Menger et ses élèves, Eugen von Bôhm-Bawerk et Friedrich von Wieser, fondaient à Vienne une école de pensée qui allait connaître un grand succès en Europe.

La théorie de l'école de Vienne était sans doute, des trois courants du marginalisme, celle qui s'opposait le plus complètement, et sur tous les points, au marxisme. Il n'était donc pas étonnant que vienne de là la critique la plus systématique de la construction théorique de Marx. C'est celui que Schumpeter appelle le « Marx bourgeois », Eugen von Bôhm-Bawerk, qui se chargea de répondre au « défi marxiste ». Il le fit d'abord dans le premier volume de son ouvrage monumental, *Kapital und Kapitalzins : Geschichte und Kritik der Kapitalzins-Theorien*. Paru en 1884, ce livre constitue une longue polémique de Bôhm-Bawerk avec tous ses prédécesseurs.

Bôhm-Bawerk consacre un des plus longs chapitres de ce volume aux « théories de l'exploitation⁴⁸ ». Il choisit d'étudier les deux plus illustres représentants de ce courant, Rodbertus et Marx. Du premier, Bôhm-Bawerk écrit qu'il est le véritable père du socialisme scientifique. La critique de la théorie de Rodbertus, telle qu'elle est présentée par Bôhm-Bawerk, peut être appliquée à celle de Marx. En particulier, c'est en critiquant Rodbertus que Bôhm-Bawerk soulève la question de la « contradiction » entre la loi de la valeur-travail et la tendance à l'égalité du taux de profit.

Bôhm-Bawerk résume les caractéristiques générales des théories de l'exploitation dans les termes suivants. Après avoir écrit que les socialistes croient que « tous les biens ayant une valeur sont le produit du travail humain et, au point de vue économique, ils sont le produit *exclusif* de ce travail », il montre comment ils en concluent que (d'intérêt du capital consiste donc en une partie du produit du travail d'autrui, acquise en abusant de la situation précaire des ouvriers ». C'est là, selon Bôhm-Bawerk, le noyau des théories aussi bien de Marx et Rodbertus que de William Thompson, Sismondi, Proudhon, ou Lassalle. On la trouve en germe chez Locke, James Steuart, Sonnenfels et Busch. Et même, ajoute-t-il, plusieurs économistes Amon socialistes » l'ont acceptée en tout ou en partie, tels Guth, Dühring, John Stuart Mills, Schäffle, et les « socialistes de la chaire ». Cette thèse découle directement du caractère particulier qu'a pris la théorie de la valeur de Smith et Ricardo, qui se trouvent à être les « parrains involontaires de la théorie de l'exploitation⁴⁹ ».

En effet, aussitôt qu'on admet que seul le travail est la source de la valeur, la question se pose de savoir pourquoi le travailleur ne reçoit pas le produit entier de son travail. On en conclut naturellement qu'un groupe de la société s'approprie une partie de la valeur créée par un autre groupe.

C'est ainsi, selon Bôhm-Bawerk, que procède Rodbertus pour développer sa théorie de l'intérêt, qu'il appelle « rente » dans ses écrits, et que Marx de son côté appellera « plus-value ». Il part du principe que les produits s'échangent en proportion de leurs coûts en travail, tout en sachant qu'il n'en est rien dans la réalité :

En d'autres termes, il admet que tous les produits s'échangent les uns contre les autres d'après la quantité de travail qu'ils ont coûté. Il est à remarquer que Rodbertus en acceptant cette loi sait bien qu'elle ne répond pas exactement à la réalité. Mais il croit que les écarts pratiques proviennent simplement de ce que « la véritable valeur d'échange oscille dans un sens ou dans l'autre » autour d'un point qui serait la valeur d'échange à la fois naturelle et exacte⁵⁰.

Il va de soi que cette remarque s'applique à Marx. Bôhm-Bawerk écrit que la théorie de l'intérêt découlant de cette thèse est complètement fausse, mais que Rodbertus, ce « charmant socialiste », n'en tire pas la conclusion qu'il faille abolir la propriété privée du capital et le revenu qui en découle. Il entreprend ensuite d'exposer, en cinq étapes, les déficiences de la théorie de la valeur-travail, et des conclusions qu'en tire Rodbertus comme Marx.

1. La première critique concerne le fondement même de la théorie de la valeur, selon laquelle les produits s'échangent en fonction du temps de travail nécessaire pour les fabriquer. Bôhm-Bawerk affirme qu'il est impossible de soutenir que seul le travail est cause de la valeur, en se servant de contre-exemples, dont celui, fort célèbre, de la production du vin :

L'économie s'occupe-t-elle des biens qui ont coûté du travail dans la mesure seulement où le travail a complété l'œuvre de la nature ? Si tel était le cas, les hommes devraient considérer comme absolument équivalents au point de vue économique une bouteille du meilleur vin du Rhin et une bouteille de vin du pays fait avec soin, mais de qualité ordinaire, car pour l'un comme pour l'autre, il a fallu à peu près la même quantité de travail humain. Cependant le vin du Rhin est souvent estimé dix fois plus que l'autre, et c'est là une contradiction flagrante opposée par la vie au théorème de Rodbertus⁵¹.

Bôhm-Bawerk admet toutefois, selon des principes qu'il développera dans le second volume de son ouvrage que, si les forces de la nature sont gratuites, le capital peut être ramené à du travail dépensé dans le passé. Il est donc possible de poursuivre la critique en admettant la première hypothèse de Rodbertus.

Böhm-Bawerk écrit alors que tous les socialistes, dont Robertus, confondent valeur présente et valeur future, et qu'ils exigent en fait que les travailleurs reçoivent maintenant la valeur future de leur produit. Selon un principe humain, naturel, éternel et évident, dont Böhm-Bawerk se réserve de développer tous les tenants et aboutissants dans la partie « positive » de son ouvrage, les biens présents sont surévalués par rapport aux biens futurs. Les socialistes veulent donc, en réalité, « que les travailleurs grâce au contrat de travail, reçoivent plus qu'ils n'ont produit, plus qu'ils ne recevraient s'ils travaillaient à leur compte, et plus qu'ils ne fournissent à l'entrepreneur avec lequel ils ont conclu le contrat de travail⁵² », Böhm-Bawerk illustre cette thèse en supposant qu'un produit est terminé dans un délai de cinq ans. Si les travailleurs veulent se donner comme salaire, au terme de la première année, la valeur totale de la fraction produite durant la première année, ils ne peuvent recevoir que la valeur présente du cinquième du produit final, et donc moins qu'un cinquième de la valeur future du produit.

3. Böhm-Bawerk nous fait remonter ensuite à la théorie de la valeur-travail telle que Ricardo l'a développée. Ce dernier, on le sait, a parlé d'une « exception » à sa théorie. Cette exception découle du fait que le temps préalable à la mise en marché d'un produit est un facteur qui doit entrer dans la détermination de la valeur d'échange de ce produit. Or il s'avère que ce phénomène est beaucoup plus important que ne l'imaginaient Ricardo et ses disciples. Il constitue, en fait, l'origine de cet « intérêt » requis par les produits dont la fabrication demande une avance de capital : « Ainsi, cette exception à la loi de la valeur due au travail a une telle importance qu'elle s'identifie avec le cas principal de l'intérêt originaire du capital. Celui qui veut expliquer ce dernier doit d'abord expliquer cette exception. Sans cela, aucune explication de l'intérêt n'est possible⁵³. »

4. L'« exception » à la loi de la valeur de Ricardo, on le sait, est la forme que prenait, dans son œuvre, la contradiction entre la loi de la valeur et l'égalité du profit. C'est à ce problème que s'attaque maintenant Böhm-Bawerk. Le rapport entre le nombre de travailleurs et la grandeur du capital utilisé variant d'une entreprise à l'autre, « le taux de l'intérêt du capital devrait différer d'une industrie à l'autre entre des limites très larges⁵⁴ ». Böhm-Bawerk expose alors la manière dont Rodbertus cherche à résoudre ce problème, c'est-à-dire à rendre compte de la formation d'un taux de profit moyen. Ce processus consiste en changements de prix, et donc, pour Böhm-Bawerk, de valeurs d'échange. Pour expliquer la formation d'un taux moyen de profit, il faut donc rejeter la théorie de la valeur-travail :

Ou bien les produits finissent vraiment, avec le temps, par s'échanger dans le rapport des quantités de travail correspondantes, et la grandeur de la rente obtenue dans un mode de production se mesure réellement par la quantité de travail fournie. Mais alors le nivellement du profit du capital est impossible. Ou bien ce nivellement a lieu et il est alors impossible : d'abord, que les produits s'échangent d'une

façon continue en proportion du travail qu'ils contiennent ; ensuite, que la quantité de travail fournie détermine exclusivement la grandeur de la rente obtainable⁵⁵.

5. Böhm-Bawerk en appelle en dernier lieu à l'expérience, « juge suprême » de toute théorie. Nous apprenons que si la théorie de Rodbertus peut rendre compte de l'intérêt perçu sur les salaires payés, elle ne peut rendre compte de l'intérêt sur les avances en matières premières et moyens de production. Ce fait est de nouveau illustré par le processus de vieillissement du vin, ainsi que par la fabrication de colliers de perle, deux produits dont la valeur ne peut en aucun cas être expliquée par la théorie de Rodbertus.

Marx et Rodbertus ont présenté, pour Böhm-Bawerk, deux formulations de la même théorie. Comme Rodbertus, Marx part du fait que la valeur est exclusivement déterminée par le temps de travail, et érige sur cette base « sa célèbre théorie de la plus-value ». La critique précédente s'applique donc tout aussi bien à Marx. Ce dernier, toutefois, n'identifie pas valeur et valeur d'échange. Cette dernière est une « distillation » de la première. Mais la principale innovation de Marx, par rapport à Rodbertus, et à tous ses prédécesseurs, consiste dans la tentative de prouver la théorie selon laquelle la valeur se réduit au travail. Avant lui, en effet, on se contentait d'en appeler à l'autorité de Smith et Ricardo, qui auraient prouvé indubitablement que le travail est la seule source de la valeur. Or, souligne Bohm-Bawerk, ces deux auteurs n'ont jamais affirmé catégoriquement cette vérité, la contredisant continuellement (Smith), ou lui apportant sans cesse des exceptions (Ricardo) ; qui plus est, ils n'ont jamais fourni aucune preuve à l'appui de cette loi. Elle a néanmoins été acceptée généralement, les lecteurs étant « pris par surprise » en vertu du caractère à la fois affirmatif et confus des passages dans lesquels Smith et Ricardo présentent cette thèse : « Je crois pouvoir ainsi résumer les considérations précédentes. Smith et Ricardo ont énoncé comme un axiome et sans aucune démonstration que le travail est le principe de la valeur des biens. Or, ce n'est pas un axiome. Par conséquent, pour défendre cette thèse il ne faut point prendre à témoin Smith et Ricardo mais chercher à démontrer autrement le principe en question⁵⁶ »

Marx étant le seul à avoir essayé de prouver ce « théorème », Böhm-Bawerk entreprend l'analyse et la réfutation des motifs qu'il invoque en sa faveur. Il explique au préalable que deux voies semblent s'offrir à qui veut prouver une thèse quelconque : la méthode empirique ou la méthode psychologique. Marx, en fait n'adopte aucune de ces deux méthodes, sachant sans doute à l'avance qu'elles mèneraient à des résultats contraires à ceux qu'il cherche à établir. C'est une preuve purement logique qui nous est proposée, une déduction dialectique à partir de la nature essentielle de l'échange. Marx en appelle d'abord à Aristote pour affirmer que l'échange implique l'égalité, la présence de « quelque chose de commun » entre deux objets. Ce premier pas est déjà une pétition de principe. On peut dire au

contraire, selon Bohm-Bawerk, qu'il faut un déséquilibre quelconque pour pousser à l'échange. L'économie moderne a d'ailleurs depuis longtemps rejeté cette vieille thèse des scolastiques et des théologiens, selon laquelle l'échange implique « l'équivalence⁵⁷ ».

Mais Bbhm-Bawerk est beau joueur, et admet cette première étape du raisonnement de Marx, afin d'examiner les suivantes, qui se révèlent être une succession d'erreurs et de syllogismes. Dès la première phrase du *Capital*, cette succession d'erreurs commence avec l'introduction du terme « marchandise ». Marx part donc des marchandises, et non des biens, alors que les biens non produits (terre, eau, produits des mines, etc.) peuvent aussi avoir une valeur d'échange. Pour démontrer que la valeur d'échange est déterminée par le travail, il prend comme exemple, précisément, les biens produits par le travail. Mais il entretient, tout au long de son texte, une confusion verbale en utilisant indifféremment les termes de biens, marchandises, articles, etc. Bbhm-Bawerk, d'ailleurs, doit exprimer sa « pleine admiration pour l'habileté avec laquelle Marx a su rendre admissible un mode aussi fautif de démonstration⁵⁸ ». C'est ensuite par une série de syllogismes qu'il exclut la valeur d'usage pour en arriver au « résidu » du travail. On pourrait, explique notre auteur, intervertir les termes des paragraphes analysés, et faire dire à Marx que le travail, étant de nature variée, ne peut servir de critère d'échange, et qu'il faut chercher ce critère dans la valeur d'usage, commune à toutes les marchandises.

Ces multiples erreurs, apprenons-nous, ont une source. Marx était « une intelligence de premier ordre ». Il ne pouvait donc appuyer sa conviction sur cette preuve philosophico-déductive boiteuse, sachant d'autre part qu'il ne pouvait prouver cette thèse autrement (par l'expérience ou l'induction psychologique). Il avait, en fait, une opinion préconçue. Il était sincèrement convaincu de la validité de la théorie de la valeur-travail :

Je ne doute point que Marx ne fût vraiment et honnêtement convaincu de la vérité de sa thèse. Mais les motifs de sa conviction n'étaient point ceux exposés dans son système. Il croyait à sa thèse comme un fanatique croit à un dogme. Il y avait été amené, sans nul doute, par les mêmes impressions vagues, peu nettement contrôlées par la raison, qui avaient conduit avant lui Adam Smith et Ricardo à exprimer des idées semblables. Influencé par ces autorités considérables, il n'avait jamais douté de l'exactitude de ses impressions. Son théorème était pour lui, en réalité, une sorte d'axiome. Mais il devait le démontrer à ses lecteurs. Or, il eut été impossible de l'établir empiriquement ou psychologiquement. Marx eut donc recours à des spéculations logico-dialectiques, d'ailleurs conformes à sa tournure d'esprit, et travailla sur des notions fondamentales et des prémisses complaisantes avec une habileté merveilleuse en son genre, jusqu'au moment où il atteignit sous une forme censément déductive les résultats qu'il avait présupposés et voulus⁵⁹.

L'analyse des facteurs psychologiques aurait conduit à des résultats tout à fait différents de la théorie de la valeur-travail. De même, l'expérience montre que les cas où le rapport d'échange entre deux biens coïncide avec le rapport du temps de travail nécessaire à leur production constituent non pas la règle, mais l'exception. Ainsi, tous les produits rares sont exclus, cette catégorie englobant aussi bien les peintures, vieux vins, etc. que les terres ou les marchandises produites sous licence. En deuxième lieu, la théorie de la valeur-travail ne peut s'appliquer aux produits fabriqués par des travailleurs qualifiés, qui constituent peut-être la majorité des travailleurs. La « réduction du travail complexe au travail simple » de Marx est un pur artifice pour masquer une exception à sa théorie.

Il reste donc un seul domaine dans lequel pourrait s'appliquer cette théorie : celui des biens reproductibles à volonté, produits par du travail simple. Même dans ce cas, toutefois, les « fluctuations de l'offre et de la demande » créent un facteur supplémentaire de déviation par rapport à la loi. Et à cette déviation s'en ajoute une, plus fondamentale, et déjà reconnue par Ricardo : la différence dans le temps de production de deux biens produits par la même quantité de travail.

Böhm-Bawerk conclut donc de son analyse que dans la majeure partie des cas, la loi de la valeur-travail ne tient pas, bien que le travail soit un « facteur intermédiaire spécifique » important du point de vue de la valeur d'échange. C'est donc sur des fondations chancelantes que les socialistes ont construit la théorie suivant laquelle la valeur d'échange empochée par le capitaliste constitue de la plus-value, à partir de laquelle ils réclament l'abolition du capitalisme :

Cependant, les socialistes partisans de la théorie de l'exploitation ne font pas de cette proposition en l'air un élément secondaire et inoffensif de leur doctrine ; ils la placent à la tête de leurs revendications pratiques les plus importantes. Ils affirment que la valeur de toutes les marchandises dépend du temps de travail qu'elles contiennent. Ils en concluent immédiatement que toutes les valeurs en contradiction avec cette loi — par exemple la différence de valeur revenant aux capitalistes sous forme de plus-value — sont « illicites », « injustes », « contraires à la nature », et qu'elles doivent être supprimées. Pour arriver à proclamer générale cette loi de la valeur, ils doivent d'abord négliger les exceptions. Cependant, cette généralité une fois obtenue par captation, ils reviennent aux exceptions et les déclarent contraires à la loi⁶⁰.

Dans ce dernier passage, Böhm-Bawerk se laisse aller à un type d'argumentation qui caractérisait les critiques les plus vulgaires de la théorie de Marx, par exemple celle de Block, ou de Pareto. Ce ton contraste avec celui qu'il utilise dans ses développements sur la théorie de la valeur. Mais il éclaire, du même coup, la motivation de sa critique de la théorie de la valeur. Ce qui importe, pour les adversaires du marxisme, c'est la théorie de la plus-value, l'analyse marxiste de l'exploitation capitaliste. Pour démontrer la fausseté

de cette analyse, il faut critiquer la théorie de la valeur qui en est le support. Parmi les critiques de la théorie marxiste de la valeur, celle de Bohm-Bawerk continue d'inspirer, jusqu'à ce jour, tous ceux qui s'attaquent à la théorie de la valeur de Marx⁶¹.

Mais s'agit-il vraiment de la théorie de la valeur de Marx ? Dans toutes les critiques que nous avons examinées, cette théorie de la valeur est perçue comme une théorie des prix. Toute théorie de la valeur, écrit Pareto, est une théorie des « taux d'échange ». Non seulement la théorie de la valeur doit rendre compte des prix, mais le concept même de valeur devient superflu. Or, il est évident qu'il ne peut en être ainsi pour Marx, qui consacre la première partie du *Capital* à analyser la valeur, et souligne à quelques reprises que valeur et prix sont des concepts différents. Aucun des critiques n'a approfondi cette question, ce qui aurait amené à s'interroger sur le rôle critique de la théorie de la valeur dans l'œuvre de Marx. Sans doute le présentaient-ils, sans quoi ils auraient pu remplacer leurs dissertations fastidieuses par une simple phrase niant l'utilité du concept de valeur. C'est ainsi que procède, par exemple, Joan Robinson.

Aucun critique ne s'interroge sur le sens des concepts de marchandise, de travail, de valeur. Il faut, écrit Pareto, s'en tenir au sens qu'ont ces mots dans la théorie économique courante. C'est refuser, au départ, de chercher à comprendre le *Capital*, critique de l'économie politique, c'est refuser de sortir de la problématique implicite de l'économie politique. Bohm-Bawerk, est, là-dessus, le plus explicite lorsqu'il écrit que seulement deux méthodes sont valables pour « prouver » une proposition économique : la méthode empirique ou la méthode psychologique. En effet, une méthodologie empiriste et une anthropologie naïve sont à la base de tout discours économique, aussi bien d'ailleurs celui de Ricardo que celui de Marshall, Bohm-Bawerk ou Walras. C'est ce qui rend compte, au départ, du dialogue de sourds dont nous avons examiné les premiers moments, et qui se poursuit depuis. C'est ce qui explique que la critique de la « théorie de la valeur-travail » répète inlassablement les thèmes que nous venons d'examiner.

C'est ce qui explique, aussi, que l'ossature de l'argumentation marginaliste ne sera pas modifiée, et ne pourra l'être, par l'« élément nouveau » que constituera la publication du livre troisième du *Capital*. Nous examinerons, dans un chapitre ultérieur, cette deuxième phase du dialogue désormais séculaire dont nous venons de raconter la naissance. Cet « élément nouveau » apporte avec lui, toutefois, des failles sérieuses que les économistes marginalistes ne seront pas en mesure de mettre en lumière, tandis que s'instaurera, simultanément, un débat chez les partisans de Marx. C'est de ce débat que naîtra, en particulier, la lecture néo-ricardienne de Marx qui justifie, *a posteriori*, la critique marginaliste : la réduction de la théorie marxiste à la théorie ricardienne de la valeur. Nous en examinerons, maintenant, la première étape, avant de retrouver Böhm-Bawerk et Pareto.

NOTES DU CHAPITRE PREMIER

1. S. Jevons, *The Theory of Political Economy*, 1871 ; K. Menger, *Grundsätze der Volkswirtschaftlehre*, 1871 ; L. Walras, *Éléments d'économie politique pure*, 1874.
2. *Le Commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776.
3. Paul Leroy-Beaulieu, Jean Courcelle-Seneuil, Pierre-Emile Levasseur, Gustave de Molinari, Yves Guyot, Maurice Block, Léon Say.
4. Notons, parmi les adversaires « hétérodoxes » du groupe de Paris, P. L. Cauwès, Charles Gide, Charles Rist, Adolphe Landry et Albert Aftalion.
5. Maurice Block, dans le *Journal des économistes* (à l'avenir : J.E.) 3^e sér. XXVII, 79 (juil. 1872), p. 5-38.
6. *Le Capital*, livre premier, Paris, Éditions sociales, 1971, tome I, p. 27.
7. M. Block, *op. cit.*, p. 7.
8. C'est entre 1872 et 1875 que l'éditeur Maurice Lachâtre publie, par tranches successives, la traduction française du livre premier du *Capital*, due à Joseph Roy, mais entièrement révisée par Marx.
9. M. Block, *op. cit.*, p. 25.
10. *Ibid.*, p. 26-38.
11. M. Block, *les Progrès de la science économique depuis Adam Smith. Révision des doctrines économiques*, Paris, Guillaumin, 1890, 2 volumes.
12. *Ibid.*, 2^e éd., 1897, t. I, p. 173.
13. *Ibid.*, p. 165-166.
14. *Ibid.*, p. 176-178.
15. *Ibid.*, p. 232.
16. *Ibid.*, p. 264.
17. P. Leroy-Beaulieu, *le Collectivisme, examen critique du nouveau socialisme*, Paris, Guillaumin, 1884. — J. Bourdeau, « le Parti de la démocratie sociale en Allemagne », *Revue des deux Mondes* (à l'avenir : R.D.M.), 3^e sér. LXI (1^{er} mars/15 avril 1891), p. 168-202 et 907-944 ; et *le Socialisme allemand et le nihilisme russe*, Paris, F. Alcan, 1892. — A. Espinas, *Histoire des doctrines économiques*, Paris, A. Colin, 1891. -- E. de Laveleye, « le Socialisme contemporain en Allemagne » ; I. Les Théoriciens », R.D.M., 3^e sér. XLVI (sept. 1876), p. 121-149 ; et *le Socialisme contemporain*, Bruxelles, G. Mucquardt, 1881.
18. Lettre à Lavrov, 7 oct. 1876, cité par M. Rubel, dans Marx, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1968, t. I, p. clxi.
19. J. Bourdeau, « le Parti... », *op. cit.*, p. 912.
20. M. Bourguin, « Des rapports entre Proudhon et Karl Marx », *Revue d'économie politique* (à l'avenir : R. E. P.) VII, 3 (mars 1893), p. 177-207.
21. *Ibid.*, p. 186. Cf. aussi Charles Gide, « la Notion de valeur dans Bastiat au point de vue de la justice distributive », *R.E.P.* 1, 3 (mai-juin 1887), p. 247-271. Fondateur de la *Revue d'économie politique*, Gide manifeste une certaine tolérance pour la « théorie du travail », qui est « la théorie de ce qui doit être [...] l'expression d'une loi morale » (*ibid.*, p. 268).
22. « Introduction à Marx », dans V. Pareto, *Œuvres complètes*, t. 9 : *Marxisme et économie pure*, Genève, Droz, 1966, p. 33.
23. *Ibid.*, p. 35.
24. *Ibid.*, p. 41.
25. *Ibid.*, p. 47.
26. *Ibid.*, p. 49.
27. G. Ricca-Salerno, *la Teoria del valore nella storia delle dottrine e dei fatti economici*, Rome, Accademia dei Lincei, 1894.
28. *Ibid.*, p. 14, cité par Arturo Labriola, « la Conception hédoniste de l'économie politique », *Devenir social* (à l'avenir : D.S.) 1, 9 (déc. 1895), p. 858.
29. *Ibid.*

30. G. Ricca-Salerno, *op. cit.*, p. 23, résumé par A. Labriola, *op. cit.*, p. 864.
31. Dans sa préface au troisième livre du *Capital*, Engels attribue à Loria les qualités suivantes : « ... effronterie sans limite alliée à une souplesse d'anguille pour se faufiler à travers des situations impossibles, mépris héroïque des coups de pieds reçus, rapidité à s'approprier les travaux d'autrui, battage publicitaire sans discrétion, organisation de la gloire grâce à la confrérie des camarades ». (Dans Marx, *le Capital*, livre troisième, Paris, Éditions sociales, 1957, t. 1, p. 23.)
32. A. Loria, « Karl Marx », *Nuova antologia di scienze, lettere ed arti* (à l'avenir : N.A.) 2^e sér. XXXVIII, 8 (avril 1883), p. 532.
33. Voici, par exemple, ce qu'on peut lire dans un ouvrage récent consacré à « formaliser » le *Capital* : « Il [Marx] ne soupçonnait pas qu'à l'heure même où paraissait le *Capital*, l'économie politique amorçait sa révolution copernicienne : le travail allait ne plus être mis au centre de l'univers économique. Les Écoles anglaise, autrichienne et française, ceux qu'on qualifia plus tard de marginalistes ou encore de *néo-classiques*, allaient cesser de considérer la Loi [de la valeur-travail] comme une vérité intangible. » (G. Maarek, *Introduction au « Capital » de Karl Marx*, Paris, Calmann-Lévy, 1975, p. 32). L'auteur ajoute plus loin dans un style digne du « groupe de Paris » : « Il y a donc lieu de penser que son adhésion à la Loi est aussi chez Marx une adhésion du cœur. En effet, la Loi s'harmonise parfaitement avec ses sentiments socialistes, dans la mesure où elle fait dériver tous les revenus du seul facteur travail. Marx ne pouvait qu'accepter de l'héritage classique une arme qui allait lui être si précieuse dans sa lutte contre les capitalistes industriels et les propriétaires fonciers. Son antipathie naturelle pour ces classes de la société trouvait ainsi dans la Loi une justification apparemment objective. » (*Ibid.*, p. 35).
34. J. Robinson, *An Essay on Marxian Economics*, Londres, Macmillan, 1942. Remarquons toutefois que, parlant des conséquences de la publication du livre qu'il est sur le point de terminer, Keynes écrit à Bernard Shaw, le 1^{er} janvier 1935 : « Mais il y aura un grand changement, et, en particulier, les fondements ricardiens du marxisme seront détruits. »
35. S. Jevons, *The Theory of Political Economy*, Harmondsworth, Middlesex, Grande-Bretagne, Penguin Books, 1970, p. 72. C'est en 1862, donc avant la publication du livre premier du *Capital*, que Jevons a rendu public, dans une conférence, l'essentiel de sa théorie. De ce fait, il a la « priorité historique » par rapport à Menger et Walras.
36. A. Marshall, *Principles of Economics*, Londres, Macmillan, 1966, p. 417.
37. *Ibid.*, p. 487.
38. Philip H. Wicksteed, « *Das Capital*. A Criticisms, *Today*, II (oct. 1884), p. 388-409 ; et « The Jevonian Criticism of Marx : A Rejoinders, *Today*, III (avril 1885), p. 177-179. — B. Shaw, « The Jevonian Criticism of Marx », *Today*, III (janv. 1885), p. 22-26. Les trois textes sont repris dans P.H. Wicksteed, *The Common Sense of Political Economy*, New York, A.M. Kelley, 1950, p. 705-733.
39. *Ibid.*, p. 715.
40. *Ibid.*, p. 723.
41. *Ibid.*, p. 724-725.
42. Cette démonstration a été effectuée dans le travail de Jacques Fradin, *les Fondements logiques de la théorie néo-classique de l'échange*, Paris, Grenoble, François Maspero, Les Presses universitaires de Grenoble, « Intervention en économie politique », 1976, qui indique l'identité profonde, de ce point de vue, entre l'« erreur » de Jevons et le « postulat du numéraire » implicite de la construction walrasienne.
43. E. Dühring, « Marx, *Das Kapital*, Kritik der politischen Ökonomie, I Band », *E. K. G.* III, 3 (1868), p. 182-186 (cf. lettres de Marx à Engels, 8 janv. 1868 ; à Kugelmann, 6 mars 1868). -- J. Faucher, « *Das Kapital*, [...], von Karl Marx », *Vierteljahrsschrift für Volkswirtschaft und Kulturgeschichte* (à l'avenir : *V. V.K.*) V, 4 (1867), p. 206-219 (cf. lettres de Marx à Engels, 11 juif. 1868 ; à Kugelmann, 11 juil. 1868). -- K. Knies, *Das Geld*, Berlin, Weidmann, 1873 (cf. lettre de Marx à Engels, 25 juil. 1877). — A.E.F. Schaeffle, *Kapitalismus und Socialismus*, Tübingen, H. Laupp, 1870 ; et *Die Quintessenz des Socialismus*, Gotha, F.A. Perthes, 1877. — C.A.

- Schramm, *Grundzüge der Nationalökonomie*, Leipzig, 1876 (cf. lettre de Marx à D. Nieuwenhuis, 27 juin 1880) ; et Rodbertus, *Marx, Lassalle*, Munich, Viereck, 1889. — A. Wagner, *Die Abschaffung des privaten Grundeigentums*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1870 ; et *Grundlegung der Volkswirtschaftslehre*, Leipzig, C.F. Winter, 1876.
44. A. Wagner, *les Fondements de l'économie politique*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1904-1914, t. I, p. 475.
 45. *Ibid.*, t. V, p. 11.
 46. *Das Geld*, 2^e éd. augm., 1885, p. 156-157. Parmi les autres critiques, que Marx n'a pas lues, mentionnons : G. Adler, *Die Marxsche Wertlehre und ihre Konsequenzen für die Kritik der Kapitalistischen Produktionsweise*, Tübingen, H. Laupp, 1886 ; et *Die Grundlagen der Karl Marx'schen Kritik des bestehenden Volkswirtschaft*, Tübingen, H. Laupp, 1887. — O. Gerlach, *Über die Bedingungen wirtschaftlicher Thätigkeit*, Jena, Fischer, 1890. — G. Gross, *Karl Marx*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1885. — J. Lehr, « K. Marx, *Das Kapital* », *V. V.K.* XXIII, 2 (1886), p. 1-38, 97-123 ; XXIII, 3 (1886), p. 34-60 ; et *Grundbegriffe und Grundlagen der Volkswirtschaft*, Leipzig, C.L. Hirschfeld, 1893. — R. Meyer, *Der Emancipationskampf des vierten Standes*, Berlin. H. Bahr, 1882. — A.O. von Schubert-Soldern, « Nochmals zu Marx' Werttheorie », *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft (à l'avenir : Z.C.S.)* L, 3 (1894), p. 510-520. — K. Strasburger, « Zur Kritik der Lehre Marx' vom Kapital », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik (à l'avenir : I.N.S.)* XVI, 2 (1871), p. 93-103. — H. von Sybel, *Die Lehre des heutigen Socialismus und Communismus*, Bonn, M. Cohen, 1872.
 47. Cf. lettre de Marx à Engels, 25 juil. 1877, dans Marx-Engels, *Lettres sur « le Capital »*, Paris, Éditions sociales, 1964, p. 285.
 48. Eugen von Böhm-Bawerk, *Histoire critique des théories de l'intérêt du capital*, trad. de Joseph Bernard, Paris, V. Giard et E. Brière, 1903, t. 2, p. 1-136.
 49. *Ibid.*, p. 2-3.
 50. *Ibid.*, p. 24.
 51. *Ibid.*, p. 30.
 52. *Ibid.*, p. 45.
 53. *Ibid.*, p. 56-57.
 54. *Ibid.*, p. 60.
 55. *Ibid.*, p. 64-65.
 56. *Ibid.*, p. 85-86.
 57. Ces développements de Böhm-Bawerk sont très importants, car ils illustrent le fondement même de l'opposition entre le marxisme et l'école autrichienne. C'est en effet par la *méthode* que Marx se distingue d'abord, non seulement de cette dernière école, mais de *toute* l'économie politique, classique ou vulgaire. Ce que Böhm-Bawerk appelle la « vieille thèse des scolastiques », c'est la *condition* théorique de la possibilité de la mesure, ignorée par Böhm-Bawerk et tous les autres économistes, en vertu précisément de leur épistémologie empiriste.
 58. E. Von Böhm-Bawerk, *op. cit.*, p. 93. Ce type de critique a fait long feu, comme en témoigne ce passage de Maarek, *op. cit.*, p. 33 : « Sa démonstration tient dans ce simple sophisme : [...] Et voila pourquoi votre fille est muette ! La physique d'Aristote et la physiologie de Descartes sont fondées sur de semblables jongleries verbales. »
 59. *Ibid.*, p. 98.
 60. *Ibid.*, p. 105.
 61. Après avoir exposé, comme défauts de la théorie de la valeur-travail, le fait que cette théorie néglige la rente et ne tient pas compte des différences de capacité et de qualification entre les travailleurs, Samuelson conclut ainsi, dans un article récent sur la théorie de la valeur de Marx : « Un exercice de démolition de la théorie de la valeur-travail n'a guère d'intérêt aujourd'hui. Mais, évidemment, l'objection la plus courante vient de la considération du temps [...] Dans le monde réel de 1776, 1817 ou 1970, le temps était de l'argent et les taux d'intérêt (ou de profit, ils coïncident quand l'incertitude est négligeable) ne sont pas nuls. » (« Understanding the Marxian Notion of Exploitation », *Journal of Economic Literature*, IX, 2 (juin 1971), p. 405.)

CHAPITRE II

LE DÉFI D'ENGELS

Je sais par un mot qu'Engels dit à ma femme, à Eastbourne, quelques semaines avant sa mort, que cette question le préoccupait pendant les derniers mois de sa vie et qu'il comptait compléter son supplément. Quoiqu'affaibli par la maladie, il élaborait une exposition de la théorie, qui par sa simplicité, disait-il, entraînerait l'adhésion de tous les esprits. Malheureusement, il ne put écrire ce travail. Il reste donc aux marxistes la tâche de rechercher et d'interpréter les phénomènes économiques qui confirment la théorie de la valeur, la seule théorie qui rende intelligible l'évolution de la production humaine, depuis qu'elle a revêtu la forme marchande.

PAUL LAFARGUE, 1897.

Tous les critiques de Marx, comme du reste la plupart de ses disciples, identifient théorie marxiste et théorie ricardienne de la valeur, baptisées toutes deux « théorie de la valeur-travail ». Marx lui-même, à l'occasion de ses remarques sur Ricardo, était loin d'être clair à ce sujet, et Engels porte une lourde responsabilité dans la formation de cette confusion, entretenue jusqu'à ce jour. « L'énigme du taux moyen de profit », première version du « problème de la transformation » est le lieu de naissance de cette confusion.

Cette énigme est elle-même la deuxième version d'un débat qui avait opposé, un demi-siècle avant la publication du livre premier du *Capital*, partisans et adversaires de Ricardo. Ainsi, peu de temps après la parution des *Principes d'économie politique*, Torrens avait écrit que la théorie ricardienne de la valeur est mise en échec par le fait que des capitaux égaux mettent généralement en mouvement des quantités inégales de travail². Il était en effet admis, par tous les économistes, au moins depuis Adam Smith, qu'une des lois fondamentales de l'économie capitaliste est la tendance à l'unifor-

mité des taux de profit, calculés d'après la grandeur totale des capitaux investis. Au problème que pose cette contradiction entre l'égalité des taux de profit et la théorie ricardienne de la valeur, les disciples de Ricardo ne surent apporter de réponse satisfaisante. C'est là, selon Marx, l'un des facteurs qui contribua à l'abandon graduel de la théorie de la valeur formulée par Ricardo.

Il n'était donc pas surprenant que l'on oppose, à la théorie de la valeur que l'on croyait lire dans *le Capital*, l'objection classique de Torrens contre Ricardo. C'est ce que firent, entre autres, Bohm-Bawerk, Loria, G. Adler et Lehr². Bien avant l'élaboration du livre premier du *Capital*, Marx avait réfléchi à ce problème. Au terme d'une longue recherche sur la théorie du profit et de la rente chez Ricardo, il expose, dans une lettre à Engels, le 2 août 1862, une solution à la contradiction entre l'échange des produits à leur « valeur » et la péréquation des taux de profit entre les différentes branches industrielles, solution qu'il considère comme une grande découverte. Cette solution est présentée dans le livre troisième du *Capital*, dont Marx a rédigé le manuscrit en 1864 et 1865, mais qui ne sera publié que trente ans plus tard. Lisant les épreuves du livre premier du *Capital*, Engels s'était déclaré surpris de ne pas trouver la réponse à l'objection qu'on allait immanquablement lui servir, concernant la contradiction entre la théorie de la valeur-travail et la péréquation des taux de profit. Marx lui avait écrit que la réponse à « l'objection inévitable du philistin et de l'économiste vulgaire... revient, en termes scientifiques, à la question suivante : *comment la valeur de la marchandise se transforme-t-elle en son prix de production*³ », ajoutant que la résolution de cette question ne pourra être exposée qu'au troisième livre, après l'exposé du procès de circulation du capital, qui fait l'objet du livre deuxième.

Dans la préface au livre deuxième du *Capital*, publié deux ans après la mort de son auteur, en 1885, Engels avertit les lecteurs de la présence de cette solution dans les manuscrits de Marx, mettant au défi les économistes de résoudre la contradiction qui aurait fait sombrer l'école de Ricardo.

On assiste alors, entre la parution du livre deuxième du *Capital*, en 1885, et celle du livre troisième, en 1894, à un événement assez paradoxal. Alors que la « révolution marginaliste » bat son plein, plusieurs économistes de toutes tendances se penchent sur un problème apparemment dépassé, puisqu'il concerne la théorie ricardienne de la valeur. Des solutions sont proposées, dont certaines, nous le verrons, sont très proches de celle de Marx, ce qui n'est pas étonnant. Il s'agit en effet d'un problème posé dans une problématique ricardienne, dont la solution est facilitée si l'on identifie la théorie marxiste et la théorie ricardienne de la valeur.

Marx n'a pas lui-même dissipé explicitement ce malentendu, dont témoigne la nature du débat sur la théorie marxiste de la valeur et le problème de la transformation. Dans le livre troisième, il écrit que les produits s'échan-

gent, non pas à leurs « valeurs », mais à des « prix de production » différents de ces valeurs. Quel est alors le statut de ces valeurs ? Elles sont nécessaires pour dériver les prix, dont elles constituent, répond Marx, le fondement caché. Et il ajoute, dans quelques passages elliptiques, que les valeurs précèdent théoriquement et historiquement les prix de production, écrivant aussi, sans plus de précision, que la concurrence transforme concrètement les valeurs en prix. Engels décide de donner les précisions qui s'imposent, en réponse à certaines critiques pertinentes de Sombart et Schmidt, concernant le statut de la théorie de la valeur. Il ne développera que les aspects les plus discutables de l'élaboration de Marx, dans un « complément » au livre troisième du *Capital*, qui, devant clore le débat sur ce problème, contribuera plutôt à le relancer. Nous examinerons cette contribution d'Engels, précédée d'un important débat avec Conrad Schmidt, à la fin de ce chapitre. Mais nous devons d'abord présenter le modèle de « transformation des valeurs en prix de production » tel qu'on le trouve dans le livre troisième du *Capital*, en mettant de côté le problème, qu'il soulève, du statut de la valeur dans la théorie marxiste. Cette formalisation est en outre nécessaire pour évaluer les réponses au défi d'Engels, que nous examinerons en deuxième lieu.

A — La « solution » de Marx

Dans sa lettre à Engels du 2 août 1862, après avoir expliqué la contradiction entre la détermination de la plus-value et la péréquation du profit, Marx présente ainsi sa solution :

Et les capitalistes sont frères. La concurrence (transfert de capital ou retrait de capital d'une branche pour le placer dans une autre) réalise ceci, que des capitaux de *même grandeur* dans des branches d'industrie *différentes*, obtiennent le *même taux moyen de profit*, en dépit de leur composition organique différente. En d'autres termes, le profit moyen qu'un capital de £ 100 rapporte par exemple dans une certaine branche, il ne le rapporte pas au titre du capital particulier qu'il est, ni non plus en proportion de la plus-value qu'il produit lui-même, mais en tant que *partie aliquote* de l'ensemble du capital de la classe capitaliste. C'est une action dont le dividende, proportionnel à sa grandeur, est prélevé sur la somme totale de plus-value (ou travail non payé) que produit l'ensemble du capital variable (investi en salaires) de la classe. [...] Le prix, fixé de la sorte = les débours de capital + le profit moyen, par exemple de 10 %, c'est ce que Smith appelle le *natural price*, *costprice*, etc. C'est ça le *prix moyen* auquel la concurrence entre les différentes branches d'industrie ramène les prix, par transfert ou retrait de capital. La concurrence *ne* ramène donc *pas* les marchandises à leur *valeur*, mais à des *prix de revient* qui sont supérieurs, inférieurs ou = à leurs valeurs, selon la composition organique des capitaux⁴.

Marx illustre son raisonnement au moyen d'un tableau à quatre secteurs, qui se présente ainsi, si l'on y ajoute les prix. Le taux de plus-value est de 50 %.

TABLEAU I

Secteur	c	v	pl	valeur	taux de profit avant péréquation	prix	prix-valeur
I	80	20	10	110	10%	113,75	3,75
II	50	50	25	125	25%	113,75	-11,25
III	70	30	15	115	15%	113,75	- 1,25
IV	90	10	5	105	5%	113,75	8,75
	<u>290</u>	<u>110</u>	55	455	13,75%	455	0
	400						

Marx précise qu'en plus des différences de composition organique, il faudrait tenir compte de la différence entre capital fixe et circulant qui provient du procès de circulation. Mais, « si je voulais insérer ça ci-dessus, la formule serait trop compliquée⁵ ».

Telle est la solution qui sera présentée dans le troisième livre du *Capital*, où Marx l'illustrera par un modèle à cinq secteurs. On n'y trouve pas de présentation algébrique, mais celle-ci est implicite dans la description et les exemples de Marx. Soit les symboles suivants :

w_i : valeur de la production (annuelle) d'une branche de production.

p_i : prix de production de la production d'une branche.

c_i : valeur du capital constant investi dans la branche de production.

n_{ci} : nombre de rotations annuelles du capital constant.

v_i : valeur du capital variable engagé dans la branche, récupérée au terme d'un cycle de production.

n_{vi} : nombre de rotations annuelles du capital variable (= nombre de cycles de production en une année).

m_i : plus-value produite au cours d'un cycle de production.

C, V, M : valeurs équivalentes pour la totalité des branches de production ($C = \sum c_i$, $V = \sum v_i$, $M = \sum m_i$).

Marx appelle parfois n_{ci} c_i la proportion du capital constant consommé dans l'année. Le choix de l'année comme unité de temps est évidemment arbitraire. Ainsi, Marx considère souvent, dans son modèle en valeurs, le cycle de production comme unité de temps pour son analyse. Par contre, le choix

de l'année comme unité s'avère nécessaire lorsqu'il considère les prix de production, le taux de profit étant concrètement calculé au taux annuel. Il pose alors, par hypothèse, dans la plupart des cas, que la durée du cycle de production est d'une année, *i.e.* $n_{v_i} = 1$. Cette hypothèse permet de simplifier considérablement les calculs. Néanmoins, elle mène parfois à certaines confusions, dans l'exposition de Marx, entre les valeurs considérées comme «flux» ou comme «stocks». Il est, de même, ambigu d'utiliser une seule expression, n_{c_i} , pour le nombre de rotations annuelles du capital constant, puisque ce capital se compose, d'une part, de capital fixe, dont la période de rotation dépasse généralement l'année, d'autre part, de capital circulant, dont la durée de rotation coïncide avec celle du cycle de production, donc avec la durée de rotation du capital variable. Ces difficultés sont aplanies si l'on suppose, comme Marx le fait souvent implicitement, que $n_{v_i} = n_{c_i} = 1$. Dans ce qui suit, nous supposerons toujours que $n_{v_i} = 1$, et, dans la plupart des cas, que $n_{c_i} = 1$; en d'autres termes, que la totalité du capital effectue sa rotation en une année.

Le *taux de plus-value*, expression du taux d'exploitation, que nous désignerons par s , est égal au rapport entre la plus-value produite durant un cycle de production et le capital variable dépensé pendant ce cycle. Marx l'appelle parfois taux réel, par opposition au taux annuel, qui est égal au rapport entre la plus-value produite annuellement et le capital variable engagé dans un cycle de production. Dans le cas supposé, où $n_{v_i} = 1$, évidemment, ces deux taux coïncident. Marx suppose ce taux uniforme, de sorte que nous avons cette équation :

$$(1) \quad s = m_i/v_i = M/V$$

Marx appelle *composition technique* du capital le rapport entre la masse des moyens de production et celle du «travail vivant» qui le met en œuvre. La mesure de cette dimension pose des problèmes sans doute insolubles. On peut, par contre, définir la «traduction en valeur» de cette grandeur, nommée par Marx *composition organique du capital*. Néanmoins, une vive discussion se poursuit jusqu'à ce jour sur le meilleur choix des multiples expressions possibles. Marx utilise généralement le rapport c_i/v_i , qu'il confond parfois avec le rapport $n_{c_i} c_i/n_{v_i} v_i$. La composition organique du capital est, en effet, un rapport entre stocks. On sait d'autre part que, dans les deux premiers volumes du *Capital*, Marx suppose que la composition organique du capital est égale entre toutes les branches de production, c'est-à-dire $q_i = q_o$, où le premier symbole désigne la composition du capital social total, soit :

$$(2) \quad q_i = \frac{c_i}{v_i}$$

$$(3) \quad q_0 = \frac{C}{V}$$

Le taux de profit, que nous désignerons par r , est, selon Marx, égal au rapport entre la plus-value produite annuellement et la totalité du capital investi. Ce taux, Marx le définit donc, à l'échelle de l'ensemble de l'économie, par l'expression suivante :

$$(4) \quad r = \frac{M}{C + V}$$

En utilisant les équations (1), (3) et (4), on obtient la relation suivante entre le taux de profit, le taux de plus-value et la composition organique du capital⁶ :

$$(5) \quad r = \frac{s}{1 + q_0}$$

Comme on a, évidemment $q_0 \geq 0$, on peut, de (5), déduire :

$$(6) \quad r \leq s$$

Le taux de profit est donc inférieur ou égal au taux de plus-value. Il ne lui est égal que dans le cas où $C = 0$, c'est-à-dire si la valeur totale du capital constant est nulle. On peut concevoir qu'à l'origine du développement du capitalisme, la proportion entre C et V était si infime que q_0 s'approchait de 0. D'autre part, Marx, dans un premier temps, définit le taux de profit dans une branche, r_i , de façon analogue, ce qui conduit à la formule suivante :

$$(7) \quad r_i = \frac{s_i}{1 + q_i}$$

Or, la concurrence des capitaux implique la péréquation du taux de profit, c'est-à-dire que $r_i = r$ pour tout i . Il s'ensuit que, si l'on abandonne l'hypothèse des deux premiers volumes du *Capital* ($q_i = q_0$ pour tout i), la formule (7) est contradictoire. C'est la présentation la plus claire de la contradiction entre la « théorie de la valeur-travail » et la péréquation du taux de profit, contradiction dont Marx propose, dans le troisième volume du *Capital*, la solution suivante.

Marx suppose que la masse totale de plus-value, créée dans les diverses branches de production, à l'occasion du procès de production est distribuée entre ces branches, au prorata de la grandeur totale des capitaux investis. C'est le taux de profit, défini par l'équation (4), qui règle cette redistribution. Le coût de production dans une branche étant égal à $(c_i + v_i)$, le profit est le nom donné à la portion de plus-value qui revient à cette branche. Si on le désigne par m_i , sa dimension est donnée par :

$$(8) \quad m_i = r(c_i + v_i)$$

On obtient donc, pour la valeur et le prix de production du produit annuel d'une branche donnée de production, les formules fondamentales suivantes :

$$(9) \quad w_i = n_{c_i} c_i + v_i + m_i$$

$$(10) \quad p_i = n_{c_i} c_i + v_i + r(c_i + v_i)$$

Étant données les définitions utilisées, on peut facilement démontrer les deux relations suivantes⁷ :

$$(11) \quad \Sigma w_i = \Sigma p_i$$

$$(12) \quad \Sigma m_i = r \Sigma (c_i + v_i) = \Sigma m_i'$$

En d'autres termes, la somme des prix de production est égale à la somme des valeurs, et la somme des profits est égale à la somme des plus-values. Il s'agit là de deux résultats auxquels Marx semble attacher la plus grande importance. Il est clair qu'il ne s'agit pas de résultats d'une analyse, mais des conséquences immédiates des définitions. Ces égalités sont posées au départ.

D'autre part, à partir de (9) et (10), on peut voir que, dans une branche déterminée, le prix de production est supérieur ou inférieur à la valeur suivant que la composition organique du capital de cette branche est supérieure ou inférieure à la composition organique moyenne du capital social total⁸.

Les équations (1) à (12) illustrent le modèle de transformation des valeurs en prix de production proposé par Marx dans le troisième livre du *Capital*. Les marchandises sont échangées, non pas proportionnellement à leurs valeurs, mais à des prix de production différents de ces valeurs, et établis de telle sorte que les taux de profit soient égalisés entre les branches de production. Ces prix sont néanmoins calculés à partir des valeurs. C'est pourquoi on peut parler de « conversion », de « transformation » des valeurs en prix.

B — Les réponses au défi d'Engels

Engels connaissait la solution du livre troisième que Marx lui avait communiquée dans deux lettres⁹. Il consacre la plus grande partie de la préface du livre deuxième du *Capital*, datée du 5 mai 1885, à démolir l'accusation fréquente suivant laquelle Marx aurait plagié Rodbertus. En réalité, alors que Marx a dépassé Ricardo, Rodbertus n'a pu venir à bout des contradictions qui ont causé la ruine de l'école ricardienne. La première, opposant la loi de la valeur à l'émergence de la plus-value, a été résolue par Marx dans

le livre premier du *Capital*. Engels met au défi les partisans de Rodbertus de résoudre la seconde contradiction, qu'il expose en ces termes :

D'après la loi ricardienne de la valeur, deux capitaux qui emploient du travail vivant de même quantité et payé au même prix, toutes choses égales d'ailleurs, produisent, en des temps égaux, des produits de valeur égale ainsi que de la plus-value ou du profit d'un montant égal. Mais, s'ils emploient des quantités inégales de travail vivant, ils ne peuvent produire une plus-value ou, pour employer la terminologie des ricardiens, un profit d'un montant égal. Or c'est le contraire qui se présente. Dans la réalité, des capitaux égaux, quelle que soit la quantité de travail vivant qu'ils emploient, produisent en moyenne, en des temps égaux, des profits égaux. Nous nous trouvons donc ici devant une contradiction avec la loi de la valeur, contradiction déjà constatée par Ricardo et que son école n'a pu davantage résoudre. Rodbertus, lui non plus, n'a pu s'empêcher de voir cette contradiction ; au lieu de la résoudre, il en fait un des points de départ de son utopie. Cette contradiction, Marx l'avait déjà résolue dans le manuscrit *Contribution à la critique*, etc. ; la solution est donnée, d'après le plan du *Capital*, au Livre III. Comme ce livre ne paraîtra pas avant plusieurs mois, les économistes qui veulent découvrir en Rodbertus la source secrète de Marx et un précurseur supérieur à l'auteur du *Capital*, ont ici l'occasion de montrer quels fruits peut donner l'économie à la Rodbertus. S'ils démontrent comment, sans violation de la loi de la valeur et, au contraire, par application de cette loi, il peut et doit se former un égal taux de profit moyen, nous reprendrons la discussion. En attendant, qu'ils veuillent bien se hâter. Les brillantes études de ce Livre II, les résultats absolument nouveaux qu'elles apportent en des domaines à peu près inexplorés jusqu'ici, ne sont qu'une introduction au Livre III, qui expose les résultats définitifs du tableau dressé par Marx du procès de reproduction social dans le cadre capitaliste. Le livre III paru, il ne sera plus guère question d'un économiste répondant au nom de Rodbertus¹⁰.

Quelques pages auparavant, Engels faisait un parallèle entre le rapport de Marx à ses prédécesseurs et celui de Lavoisier à Priestley et Scheele, ajoutant : « Il s'agissait, avant tout, de soumettre à la critique la théorie même de Ricardo sur la valeur¹¹. » C'est la tâche que Marx accomplit, en particulier, dans le premier chapitre du *Capital* ; ou, plus exactement, la rédaction de ce chapitre supposait que cette tâche avait été menée à bien. Le lecteur peut, néanmoins, facilement tenir pour identique la théorie marxiste et la théorie ricardienne de la valeur. Or voici qu'Engels lance son défi en parlant de « la loi ricardienne de la valeur », et de l'existence d'une « contradiction déjà constatée par Ricardo », où « succomba » l'école de Ricardo. Le débat proposé par Engels consiste donc à réconcilier la loi — ricardienne ou marxiste — de la valeur avec l'existence d'un taux égal de profit. Plusieurs économistes, de différentes tendances, s'intéressent à ce problème et proposent des solutions durant les neuf années qui séparent la publication des deuxième et troisième livres du *Capital*. Il s'agit de la première phase d'un débat qui a repris avec vigueur depuis quelques années, et continue d'intéresser les écono-

mistes de tous horizons, des néo-classiques aux marxistes en passant par les néo-ricardiens.

C'est un précurseur de ces derniers, Wilhelm Lexis¹², qui est le premier économiste à relever le défi d'Engels, à l'occasion d'une critique du Livre deuxième du *Capital*. Opposé à la théorie de l'utilité marginale, Lexis est toutefois partisan d'une singulière théorie de l'intérêt, qui verrait son origine dans le fait que seuls les hommes d'affaires peuvent imposer, pour leurs marchandises, un prix dépassant leurs coûts :

Les vendeurs capitalistes, le producteur de matières premières, le fabricant, le commerçant en gros, le commerçant au détail font des bénéfices dans leurs affaires parce que chacun vend plus cher qu'il n'achète et que par conséquent il augmente le prix de revient de sa marchandise d'un certain pourcentage. Seul l'ouvrier ne peut pas imposer une telle augmentation de valeur, il est forcé de par sa position défavorable vis-à-vis du capitaliste de vendre son travail au prix qu'il lui a coûté à lui-même, à savoir l'entretien indispensable à sa vie. Bien que les capitalistes aussi, en autant qu'ils achètent des marchandises à des prix élevés, peuvent perdre comme acheteurs ce qu'ils ont gagné comme vendeur, il n'en reste pas moins que ces hausses de prix conservent toute leur signification par rapport aux salariés acheteurs et ont pour effet le transfert d'une fraction de la valeur de la production totale à la classe capitaliste¹³.

Engels, qui souligne l'intelligence de Lexis, écrit, dans sa préface au livre troisième du *Capital*, que cette explication du profit « selon les économistes vulgaires » aboutit pratiquement aux mêmes résultats que la théorie marxiste de la plus-value. Il ajoute que si cette théorie venait à la connaissance de Bernard Shaw, « celui-ci serait capable de s'en saisir à deux mains, de congédier Jevons et Karl Menger pour reconstruire sur ce roc l'église fabienne de l'avenir¹⁴ ».

C'est dans une lettre à Conrad Schmidt (8 octobre 1888) qu'Engels mentionne la tentative de solution de la contradiction par Lexis, sur laquelle il revient dans sa préface au Livre troisième. Il écrit alors que « la question est loin d'être résolue ici, mais dans l'ensemble elle est correctement posée, encore qu'elle le soit de façon superficielle et peu rigoureuse¹⁵ »

Pour Lexis, la solution de la contradiction entre la loi de la valeur de « Ricardo-Marx » et le taux de profit égal est impossible si l'on part des marchandises considérées isolément. Il faut considérer la production dans son ensemble, production dont la classe ouvrière n'obtient qu'une fraction. L'autre partie constitue la plus-value au sens de Marx, redistribuée au prorata des capitaux investis : « Les membres de la classe capitaliste se partagent cette plus-value, non pas au prorata du nombre d'ouvriers qu'ils emploient, mais proportionnellement à la grandeur du capital que chacun d'eux a fourni, les biens fonciers entrant également en ligne de compte comme valeur-capital¹⁶. »

Lexis appelle « valeurs idéales de Marx », les valeurs déterminées par le nombre d'unités de travail contenues dans les marchandises. Elles sont le « point de départ d'une transposition conduisant aux prix réels », ceux-ci étant pour certains capitalistes supérieurs et pour d'autres inférieurs aux valeurs idéales : « Mais comme les pertes et les excédents de plus-value s'équilibrent réciproquement à l'intérieur de la classe capitaliste, la grandeur globale de la plus-value est la même que si tous les prix étaient proportionnels aux valeurs idéales des marchandises¹⁷. »

La « grandeur totale de la plus-value » que mentionne Lexis est en fait la « masse totale du profit » dont il est question dans le Livre III du *Capital*. On peut donc traduire cette phrase de Lexis en disant que la somme des profits est égale à la somme des plus-values, comme cela résulte de la construction de Marx.

C'est à des conclusions analogues que parvient un disciple de Marx, Conrad Schmidt¹⁸, dans un livre publié en 1889 : *le Taux moyen de profit sur la base de la loi marxiste de la valeur*. Engels en parle comme du premier auteur qui ait réellement cherché une réponse au problème. Il échange avec Conrad Schmidt quelques lettres importantes dans l'histoire du débat sur la transformation. Dans une première lettre, datée du 8 octobre 1888, il écrit qu'il est très désireux de lire l'étude de Schmidt, et qu'il n'est pas surprenant qu'il aboutisse au point de vue de Marx, ajoutant : « Je crois qu'il en va ainsi pour quiconque aborde la question sans préjugés et en profondeur¹⁹ »

Toutefois, dans sa préface au Livre III du *Capital*, Engels écrit que Schmidt « s'est fourvoyé, alors qu'il était déjà tout près de la solution ». Mais il ajoute qu'« il lui revient l'honneur d'avoir trouvé par lui-même l'explication exacte de la tendance à la baisse du taux de profit... ainsi que le fait que le profit commercial découle de la plus-value industrielle et toute une série de remarques sur l'intérêt et la rente foncière par lesquelles il anticipe certaines choses que Marx a développées dans les quatrième et cinquième sections du Livre III ». En ce qui concerne la solution de la contradiction entre la loi de la valeur et le taux moyen de profit, Engels dit de la construction de Schmidt qu'« elle est extrêmement ingénieuse », et « tout à fait sur le modèle hégélien », ayant « ceci de commun avec la plupart des constructions hégéliennes qu'elle est erronée²⁰ ».

Comme Lexis, Schmidt écrit que les marchandises ne peuvent être échangées proportionnellement au temps de travail. Pour les marchandises considérées individuellement, les prix sont donc différents des valeurs, ainsi définies. Toutefois, au total, ces deux grandeurs doivent coïncider : « Les divergences nécessaires entre les prix réels et les valeurs des diverses marchandises disparaissent aussitôt qu'on considère la somme de toutes les marchandises constituant le produit national annuel²¹. »

C'est dans de tels passages que Schmidt se serait approché de la solution. Il se serait alors « fourvoyé » en proposant une nouvelle interprétation de la loi de la valeur, établissant simultanément les prix individuels et le taux moyen de profit. Cette interprétation particulière aboutit, selon Engels, à l'abolir « en lui incorporant, comme un de ses facteurs déterminants, une notion qui est en totale contradiction avec elle²² ». Cette notion, c'est que les capitalistes attendent des profits proportionnels à la grandeur de leurs capitaux, et elle est à l'origine de cette théorie plus fondamentale de l'économie bourgeoise, selon laquelle le travail passé serait une source de plus de valeur qu'il n'en possède lui-même. Le mécanisme n'est pas présenté dans ces termes par Schmidt. Il écrit que le capitaliste, pour recevoir, dans son produit, en plus du remplacement de son capital avancé, un surproduit non payé, doit utiliser une certaine quantité de travail matérialisé. Dès lors, selon Schmidt, on peut considérer ce capital comme le « travail socialement nécessaire pour produire le surproduit ». En d'autres termes, la partie payée du produit s'échange en fonction du temps de travail effectivement dépensé, et la partie non payée en proportion du capital total « nécessaire pour sa production ». Schmidt estime que cela est requis par la loi de la valeur, puisqu'elle fait dépendre l'échange des produits du temps de travail socialement nécessaire pour les produire. Le taux de profit moyen s'établit ainsi directement par l'application de la loi de la valeur. Mais ce qui a changé en cours de route, c'est la définition, ou plutôt la détermination du temps de travail socialement nécessaire. Pour Marx, le temps de travail socialement nécessaire pour « produire le surproduit », est le surtravail de l'ouvrier, et non pas le temps de travail matérialisé dans le capital constant, bien que ce dernier constitue une condition de l'appropriation et de la production de la plus-value. Donc, si le résumé qu'en fait Engels est fidèle, il est clair que, dans sa construction, Schmidt résout le problème de la transformation en s'éloignant considérablement de la théorie de la valeur et de la plus-value exposée dans le premier volume du *Capital*. Ce qui est moins clair, mais qui apparaîtra dans la suite du débat sur « l'énigme du taux moyen de profit », converti en « problème de la transformation des valeurs en prix », c'est que toute solution à ce problème, tel que posé traditionnellement, à la suite d'Engels, ne peut être élaborée qu'en dehors du cadre de la théorie marxiste de la valeur. Cela était déjà implicite dans la solution ricardienne que Lexis a apportée au « défi d'Engels ».

Le livre de Conrad Schmidt a provoqué de nombreuses critiques. Böhm-Bawerk, en particulier, présente à cette occasion quelques arguments qu'il développera après la parution du Livre troisième du *Capital*²³. Il en est de même d'Achille Loria, qui profite de sa revue du livre de Schmidt pour proposer une singulière solution au « défi d'Engels » : pour lui, c'est le capital commercial qui s'approprie toute la plus-value excédant celle qui correspond au plus bas taux de profit, afin de ramener tous les taux à ce dernier²⁴.

Un médecin américain publie à New York, un an après Schmidt, un livre intitulé *la Loi de la valeur et le taux de profit* qui sera à l'origine d'une

controverse dans la revue *Die Neue Zeit*, organe de la social-démocratie allemande, publiée par Kautsky. Ce livre contient plusieurs statistiques visant entre autres à démontrer que le taux de profit baisse, contrairement à ce que Stiebeling croit être la théorie de Marx. Toutefois, ces calculs reposent sur des prémisses théoriques chancelantes, comme en témoigne cet extrait de la solution de Stiebeling au « défi d'Engels » :

Supposons deux usines qui travaillent avec le même capital pendant le même temps, mais dont le rapport du capital constant au variable est différent. Soit y le capital total ($c + v$), et soit x la différence dans la répartition entre capital constant et variable. Dans l'usine I, $y = c + v$; dans l'usine II, $y = (c - x) + (v + x)$; dans l'usine I, le taux de plus-value est donc égal à p_1/v et dans l'usine II à $p_1/v + x$. J'appelle profit (p) la plus-value totale (pl) dont le capital total y ou $c + v$ s'augmente dans l'intervalle de temps donné : donc, $p = pl$. Le taux de profit est par conséquent dans l'usine I égal à p/y ou $pl/c + v$, et dans l'usine II de même p/y ou $pl/(c - x) + (v + x)$, c'est-à-dire encore égal à $p_1/c + v$. Le problème se résout de telle manière que, sur la base de la loi de la valeur, pour une dépense de capital et de temps égaux, mais par contre pour des quantités différentes de travail vivant, il résulte de la modification du taux de plus-value un même taux moyen de profite²⁵.

Stiebeling suppose donc implicitement que les pl produits par les industries I et II sont égaux, sans quoi sa conclusion s'écroule. Ce cas ne se présente que si $x = 0$. Dans tous les autres cas, $pl_I \neq pl_{II}$, à moins d'admettre au départ que les taux de plus-value puissent être différents entre les deux entreprises, et de plus proportionnels à la grandeur totale du capital investi. Or, précisément, le problème posé par Engels consiste à réconcilier l'égalité des taux de plus-value et l'égalité des taux de profit.

Dans les *Jahrbücher*, en 1891, Julius Wolf²⁶ se penche à son tour sur le problème soulevé par Engels. Voici un exemple caractéristique de ce qu'il écrit sur cette question :

Ricardo a non seulement affirmé : à dépense de capital égale, plus-value (profit) égale ; mais aussi : à dépense de travail égale, plus-value égale (en quantité). La question qui se pose est celle-ci : comment ces deux affirmations sont-elles compatibles ? Dans cette forme, Marx n'a pas reconnu la question. Il a indiscutablement démontré que la seconde des deux assertions ne découle pas nécessairement de la loi de la valeur, qu'elle se trouve même être en contradiction avec elle et que par conséquent non seulement elle ne doit pas être maintenue mais elle doit être rejetée sans hésitation²⁷.

Notons d'autre part que dans cet article, Wolf insinue qu'Engels a « glissé à l'oreille » de Schmidt la solution que ce dernier a proposé en 1889 ! Dans une lettre à Schmidt²⁸, Engels critique en détail, en la ramenant à des formules mathématiques, l'argumentation de Wolf, qualifié par ailleurs de « génie en matière de stupidité économique ». La « solution » de Wolf ressemble à celle de Stiebeling, en ce qu'il se donne au départ ce qu'il s'agit de démontrer. Il pose en effet que les masses de plus-value sont proportionnelles aux

capitaux totaux investis. De là il déduit que pour obtenir des taux de profit égaux, le rapport des taux de plus-value entre deux industries quelconques doit être égal au rapport de leur composition organique de capital. Si l'on admet alors comme donnée du problème que les taux de plus-value sont égaux, il est évident que l'on n'a pas avancé d'un pouce dans sa solution.

Wolf essaie aussi de résoudre la contradiction en écrivant que Marx montre que les capitaux variables, en fait, ne peuvent produire des plus-value égales. Il prétend trouver dans le concept de plus-value relative la clé du problème. Il en ressort qu'il a fort mal compris ce qu'était pour Marx la plus-value relative, et plus généralement qu'il n'a pas compris le problème posé, comme cela apparaît du reste dans sa réponse à une critique de Conrad Schmidt²⁹. C'est le cas, en fait, de tous les économistes vulgaires, qui ne peuvent même pas se hausser au niveau de la compréhension d'une problématique ricardienne. Le défi d'Engels consiste, en effet, à résoudre un problème posé par Ricardo. Sa solution implique donc, au minimum, une compréhension de l'objet de la théorie ricardienne des prix et du profit. Elle ne nécessite toutefois pas une interprétation correcte de la théorie marxiste de la valeur.

Au problème posé par Engels, c'est un disciple de Marx, Fireman, qui donnera, après Lexis et Schmidt, la solution la plus rapprochée de celle qu'on trouve dans le livre troisième du *Capital*. Fireman explique, dans son texte, que le profit est un phénomène conventionnel, imposé par la concurrence capitaliste, mais dont la source est la plus-value, le travail non payé. Et il écrit ensuite que la transformation de la plus-value en profit s'effectue par les déviations des prix par rapport aux valeurs, déviations qui sont fonctions des compositions organiques du capital :

Mais si le profit est la forme d'apparition de la plus-value, comment est-il possible que la masse du profit n'est pas liée par un taux de profit donné au nombre des travailleurs, alors que la masse de la plus-value lui est liée par le taux de plus-value ? Tout simplement ainsi : dans toutes les branches de production où le rapport entre le capital investi en moyens de production et le capital investi en salaire, ou, comme dit Marx, le rapport entre le capital constant et le capital variable est le plus grand, les marchandises sont vendues au-dessus de leur valeur, ce qui veut dire aussi que dans les branches de production où le rapport du capital constant au capital variable = $c : v$ est le plus faible, les marchandises sont vendues au-dessous de leur valeur ; ce n'est que là où le rapport $c : v$ atteint une grandeur moyenne déterminée que les marchandises sont vendues à leur valeur réelle³⁰.

Cette situation est exactement conforme à celle que Marx décrit dans le chapitre IX du livre troisième du *Capital*. Et Fireman en déduit l'égalité de la somme des prix et des valeurs.

Cette disparité entre la valeur et le prix individuel ne constitue donc pas une contradiction de la théorie ; elle découle plutôt des contradictions

de l'ordre économique capitaliste. La valeur repose sur un « facteur constitutif : le travail humain abstrait. Mais le prix contient, outre un facteur constitutif, la valeur, des facteurs distributifs qui se manifestent dans la rente et le profit³¹ ». C'est par cette considération très importante que Fireman termine son article. En plus de formuler complètement la solution de Marx, Fireman, en effet, semble avoir perçu certains aspects fondamentaux du lien théorique entre les catégories valeur et prix. Ce lien échappe à la plupart des critiques et interprètes, pour qui valeur et prix sont des concepts homogènes. Toutefois, le fait de chercher à établir une relation mathématique entre valeur et prix conduit à « homogénéiser » ces *concepts*, et à perdre de vue leur spécificité. La contribution de Fireman est donc contradictoire, comme du reste celle de Marx dans le livre troisième du *Capital* !

Aucun progrès important n'a été enregistré entre la publication de l'article de Fireman et celle du livre troisième du *Capital*. Aucun ne pouvait l'être, en réalité. Plusieurs autres économistes se sont néanmoins penchés sur cette question, parmi lesquels on peut mentionner Gartner, Lehr, Lande et Skworzoff³². Une polémique a aussi opposé, dans les colonnes de la revue socialiste *Critica sociale*, Romeo Soldi et Paul Lafargue à Francesco Coletti et Antonio Graziadei³³. Dans l'une des dernières contributions à cette discussion, Isaac Hourwick illustre bien les deux thèmes principaux et les deux ambiguïtés fondamentales de ce débat, tel qu'il fut lancé par Engels. D'une part, Hourwick dit vouloir défendre, contre ses détracteurs, la ((théorie ricardo-marxienne de la valeur ». Il écrit, d'autre part, que « le problème est clairement arithmétique et doit être résolu en termes arithmétiques³⁴ ». La solution qu'il propose constitue l'une des premières formalisations de « modèle ricardien ».

Le problème de « l'énigme du taux de profit moyen » a donc été résolu avant la parution du troisième livre du *Capital*, par des économistes qui n'étaient pas tous marxistes. Le fait d'accepter ou de rejeter l'analyse de Marx n'était d'ailleurs pas déterminant pour découvrir la « solution » du troisième livre du *Capital*. Ce qui importait plutôt, c'était d'interpréter la théorie marxiste de la valeur comme une hypothèse d'échange, une loi de la valeur d'échange, confondue du reste avec la théorie ricardienne. Or nous avons vu que c'est dans ces termes qu'Engels a posé le problème. La première solution a d'ailleurs été proposée par un statisticien qui rejetait le marginalisme. Le problème n'a pas seulement été correctement posé, mais bien résolu par Lexis, dont Engels dit que son explication « vulgaire » du profit aboutit « pratiquement » aux mêmes conclusions que la théorie marxiste de la plus-value. Les disciples de Sraffa, néo-ricardiens, ne disent pas autre chose, aujourd'hui, de leur construction théorique.

C — La contribution d'Engels

Le troisième livre du *Capital* est publié en 1894. Tel que prévu, cet ouvrage suscite rapidement une vive polémique, alors que le contenu

du livre deuxième n'avait guère attiré l'attention. « Il était à prévoir que la solution de la contradiction apparente entre ces deux facteurs entraînerait des discussions aussi bien après qu'avant la publication du texte de Marx. Beaucoup s'étaient attendus à un pur miracle et se sont trouvés déçus en constatant qu'au lieu des tours de passe-passe attendus la contradiction y est résolue de façon simplement rationnelle, prosaïque et sensée³⁵. »

Toute simple, rationnelle et prosaïque que fut la solution de Marx à l'« énigme du taux moyen de profit », elle n'en demandait pas moins des éclaircissements. Dès le 8 octobre 1888, Engels écrivait à Conrad Smidt qu'il était « dans l'obligation de revenir dans la préface du Livre III » sur la question de la contradiction entre la loi de la valeur et l'égalité des taux de profit³⁶. Mais la préface, datée du 4 octobre 1894, ne suffira pas. Peu après la publication du troisième livre, Conrad Schmidt et Werner Sombart lancent le débat sur ce qui s'appelle désormais le problème de la transformation des valeurs en prix de production. Cette « transformation » dont nous avons exposé la formalisation algébrique pose, en effet, la question du statut de la valeur et de la loi de la valeur dans la construction théorique de Marx. Il apparaît désormais que la « valeur » des deux premiers livres du *Capital* ne coïncide pas avec le prix auquel la marchandise est, du moins offerte, sinon vendue. La théorie de la valeur n'est donc pas immédiatement une théorie des prix, bien que les prix soient dérivés des valeurs. Quelle est donc la place de cette valeur, comment se manifeste la loi de la valeur, et que signifie, à la fois théoriquement et concrètement, l'expression de « transformation » ? Ce sont ces questions — plus fondamentales que celles concernant l'exactitude algébrique des schémas de Marx — que, sans doute, Sombart et Schmidt se sont posés en prenant connaissance du texte de Marx. Leurs réponses ont poussé Engels A. fournir des « éclaircissements », qui ont toutefois révélé de nouvelles « zones d'ombre ».

Werner Sombart³⁷ est, pour Engels, le premier professeur d'Université allemand qui « se montre capable de voir, en gros, dans les écrits de Marx, ce que celui-ci y a réellement dit ». Son long article est un « exposé, dans l'ensemble excellent, des grandes lignes du système de Marx³⁸ ». Sombart est le premier à faire ce commentaire, récemment repris par Samuelson, suivant lequel Marx donne en fait, dans le livre troisième, « une théorie très ordinaire des coûts de production » pour rendre compte des prix auxquels s'échangent les marchandises :

La plupart d'entre eux (les lecteurs du troisième livre) ne seront pas portés à regarder la « solution » de « l'énigme du taux moyen de profit » comme une « solution » ; ils vont penser que le nœud a été coupé, et non pas détaché. Car, lorsque soudainement émerge des profondeurs une théorie « très ordinaire » du coût de production, cela signifie que la célèbre doctrine de la valeur est tombée sous la table. Car, si en fin de compte je dois expliquer les profits par le coût de production, à quoi sert tout l'appareil compliqué des théories de la valeur et de la plusvalue³⁹ ?

Sombart procède à une critique détaillée de certaines conséquences du mécanisme de transformation décrit par Marx, soulignant que Marx présente la transformation comme un processus aussi bien historique que théorique, réalisé « concrètement » par la concurrence des capitaux. Il soulève alors une objection qui revient aussi à la mode aujourd'hui. Marx écrit que les capitaux délaissent les industries dans lesquelles le taux de profit est bas pour se diriger vers celles où il est plus élevé. C'est ainsi que les prix montent dans les premières, et baissent dans les secondes, jusqu'à ce qu'un taux de profit uniforme soit établi. Les prix dépasseront de la sorte les valeurs dans les branches à haute composition organique du capital, et leur seront inférieurs là où la composition organique est inférieure à la moyenne sociale. Ce mécanisme est décrit allusivement par Marx qui réservait à plus tard le « chapitre sur la concurrence ». D'autre part, les capitaux, selon ce mécanisme, auraient tendance à se diriger vers les branches à basse composition organique, là où le taux de plus-value est élevé, dans le processus d'évolution historique. Or, non seulement au moment de la parution du *Capital*, mais même, écrit Sombart, au début de la « révolution industrielle », les industries à forte croissance sont celles où prédomine le capital constant. Dès lors, le mécanisme décrit par Marx ne peut rendre compte du « passage historique » de la valeur au prix de production. Et il peut encore moins rendre compte de la formation actuelle du taux moyen de profit, Marx lui faisant jouer ces deux rôles :

Mais si l'hypothèse d'un lien empirique entre les taux de profit et les taux de plus-value est historiquement fausse, c'est-à-dire fausse en ce qui concerne les débuts du capitalisme, elle l'est encore plus en ce qui concerne les conditions dans lesquelles le système capitaliste de production est complètement développé. Que la composition du capital d'une industrie soit élevée ou basse, les prix de ses produits et le calcul (et la réalisation) des profits sont basés seulement sur l'avance de capital.

Si de tout temps, jadis comme maintenant, les capitaux sont effectivement passés continuellement d'une sphère de production à l'autre, la principale cause en est certainement l'inégalité des profits. Mais cette inégalité ne procède certainement pas de la composition organique du capital, mais de quelque cause liée à la concurrence. Les branches de production qui sont aujourd'hui les plus prospères sont précisément celles dont le capital est de très haute composition, telles les mines, les usines chimiques, les brasseries, les moulins à vapeur, etc. Est-ce que ce sont là les sphères dont le capital s'est retiré et a émigré jusqu'à ce que la production soit proportionnellement limitée et que les prix se soient élevés⁴⁰ ?

Sombart conclut de son analyse que la loi marxiste de la valeur est fausse si on prétend la mettre en harmonie avec l'expérience. Il écrit, par exemple, que la loi marxiste n'« agit pas dans les rapports d'échange entre les marchandises produites par des capitaux », qu'« en aucune façon elle n'indique un point vers lequel gravitent les prix de marché », qu'« elle n'agit

pas plus comme facteur de distribution du produit social annuel », et enfin qu'« elle n'est jamais nulle part en évidence⁴¹ ».

Sombart n'en conclut pas pour autant qu'il faille abandonner la loi de la valeur. Mais elle aurait selon lui un statut tout à fait particulier, « un seul refuge — la pensée de l'économiste théorique » : d'idée de valeur est une aide à notre pensée que nous utilisons dans le but de rendre compréhensibles les phénomènes de la vie économique ». Plus précisément, la fonction de cette idée est :

... de faire passer devant nous, définies par la quantité, les marchandises qui, comme biens d'usage, sont de différentes qualités. Il est clair que je remplis ce postulat si j'imagine le fromage, la soie, le cirage comme rien d'autre que des produits du travail humain dans l'abstrait, et ne les relie que comme quantités de travail, le montant de la quantité étant déterminé par un troisième facteur, commun à toutes et mesuré en unités de temps⁴².

Dans les termes d'Engels, la notion de valeur n'est pour Sombart « rien d'autre que l'expression économique du fait que constitue la force productive sociale du travail⁴³ ». Dans les propres termes de Sombart, « si nous voulons résumer les caractéristiques de la valeur de Marx, nous dirions, que sa valeur n'est pas un fait d'expérience, mais de pensée⁴⁴ ». Dans son « Complément... », Engels porte sur l'analyse de Sombart le jugement suivant :

Ainsi parle Sombart ; on ne peut affirmer que cette façon de concevoir la signification de la loi de la valeur pour le mode de production capitaliste soit inexacte. Elle me paraît toutefois conçue de façon un peu trop large et susceptible d'être saisie d'une manière plus serrée et plus précise ; à mon avis, elle n'épuise nullement toute la portée de la loi de la valeur pour les phases de développement économique de la société régies par cette loi⁴⁵.

Ce jugement est étonnant, à la lumière du texte de Sombart, et, surtout, de l'interprétation d'Engels lui-même dont nous verrons qu'elle est tout à fait opposée à celle de Sombart. Cela témoigne d'un certain embarras, d'une hésitation chez Engels qui n'était peut-être pas sûr de son point de vue.

Quelques mois après Sombart, Conrad Schmidt publie à son tour une critique du livre troisième⁴⁶, « article également excellent », selon Engels qui en résume ainsi l'idée centrale : « Schmidt fait, lui aussi, des réserves formelles sur la loi de la valeur. Il l'appelle une *hypothèse* scientifique, émise pour expliquer le procès d'échange réel et qui se révèle être le point de départ théorique inévitable, éclairant même les phénomènes de concurrence entre les prix qui pourtant paraissent la contredire totalement⁴⁷. »

Dans une lettre importante, Engels écrit à Schmidt qu'il a, sans doute sous l'influence de Kant qu'il avait naguère étudié, un penchant à se plonger dans les détails, au point qu'il réduit « la loi de la valeur à une fiction, à une fiction nécessaire, à peu près comme Kant réduit l'existence

de Dieu à un postulat de la raison pratique⁴⁸ ». Les lois économiques — telle la tendance à l'égalisation des taux de profit — « n'existent toutes que dans l'approximation, la tendance, la moyenne, mais non pas dans la réalité *immédiate* ». Le concept ne peut donc s'approcher que de « manière asymptotique » de la réalité, dont il a fallu d'abord l'extraire. Il ne peut être ainsi une simple fiction, ou alors tous les résultats de la pensée sont des fictions. Engels illustre cette thèse en examinant la loi de la valeur et la répartition de la plus-value par le moyen du taux de profit : « les deux choses ne se réalisent complètement, de manière approchée, que dans l'hypothèse d'une production capitaliste s'accomplissant partout complètement ». Ainsi, la somme des profits ne peut être qu'approximativement égale à celle des plus-values :

De tout cela il s'ensuit, de prime abord, que la totalité du profit et de la plus-value ne peuvent coïncider qu'approximativement. Si vous ajoutez que la totalité de la plus-value pas plus que la totalité du capital ne sont des grandeurs constantes, mais des grandeurs variables, qui se modifient d'un jour à l'autre, il apparaît qu'il est purement et simplement impossible d'exprimer le taux de profit par la formule :

$$\Sigma p1 / \Sigma (c + v)$$

autrement qu'en la considérant comme une fonction approchée et de ne pas considérer la totalité du prix et la totalité de la valeur comme tendant sans cesse à ne faire qu'un et pourtant s'écartant sans cesse de cette identité. En d'autres termes, l'unité du concept et du phénomène se présente comme un procès infini par essence — et il l'est réellement, dans ce cas plus que dans n'importe quel autre⁴⁹.

Engels se tire rapidement d'affaire, en ne répondant pas directement à l'objection de Schmidt. Pour ce dernier, comme pour Sombart, c'est la valeur qui est un concept. Cela va d'ailleurs de soi. Il faut examiner l'élaboration, par Marx, de ce concept, avant de se prononcer sur la signification de la loi de la valeur. Cette loi est ici interprétée, par Engels aussi bien que par Schmidt, comme une théorie de l'échange, qui, dans la réalité, n'est jamais parfaitement vérifiée. Dès lors, cette loi (et non la valeur) est, pour Schmidt, une hypothèse, une fiction. Engels répond, sur le même terrain que Schmidt, qu'on ne peut appeler fictions des lois qui, par leur nature conceptuelle, ne se réalisent jamais parfaitement. Il s'agit en fait d'une querelle sémantique qui permet à Engels de régler rapidement le problème de la transformation dans le passage cité. Ce qu'il présente comme concept, c'est le rapport entre la somme des valeurs et la somme des prix. Le concept, c'est le rapport d'égalité ; la réalité, c'est l'inégalité. Il s'agit alors, comme pour l'égalité du taux de profit, qui « n'existe à chaque instant que d'une manière approchée », d'une évidence, encore qu'elle soit mal exprimée. Car le concept n'est pas le rapport entre la valeur et le prix, mais la valeur, d'une part, et le prix, d'autre part. Et ce qui pose le problème, c'est le passage de l'un à l'autre, la « transformation » de la valeur en prix. À ce dernier problème, Engels n'a pas répondu dans sa lettre.

Mais cette lettre est surtout importante en ce qu'elle indique le fondement épistémologique de l'interprétation qu'Engels donnera, dans son « Complément... », de la transformation. L'épistémologie renvoie au rapport entre la connaissance et la réalité, entre le « réel » et son concept, entre la « genèse théorique » et le « développement concret ». Ce rapport est souvent conçu, par Engels, d'une manière mécaniste et linéaire, qui contraste singulièrement avec la méthode de Marx. Voici d'ailleurs comment Engels caractérise cette méthode : « Marx condense le contenu commun des faits et des rapports dans son expression conceptuelle la plus générale, son abstraction consiste donc simplement à rendre sous forme conceptuelle le contenu que recèlent préalablement les choses⁵⁰. »

Il faut faire violence à la méthode de Marx pour la réduire à cette formule. Les expressions utilisées par Engels dans sa lettre à Schmidt, telles que « coïncidence d'un concept avec la réalité », « différence qui les sépare... qui fait que le concept n'est pas d'emblée la réalité », rapprochement « asymptotique » entre la réalité et les résultats de la pensée, sont très ambiguës, et peuvent facilement être interprétées comme témoignant d'un matérialisme simpliste. C'est ce qui apparaît, à la fin de la lettre d'Engels, dans l'exemple qu'il donne pour illustrer son interprétation de la loi de la valeur. L'évolution, écrit Engels, implique que « tous nos concepts de la vie organique ne correspondent à la réalité que de façon approchée⁵¹ » ; il ajoute que l'évolution cessera « du jour où concept et réalité coïncideront absolument dans le monde organique ». Plus encore, cette évolution, par exemple le passage du poisson à l'animal amphibie, implique l'éclatement du concept, en l'occurrence du concept de poisson. Il y a là une singulière conception du rapport entre le développement « concret » et la genèse des concepts, qui témoigne d'une application non moins singulière de la méthode marxiste. Engels écrivait sur le sujet, à Schmidt, quelques années plus tôt : « ... la dialectique dans notre cervelle n'est que la réflexion de l'évolution réelle qui s'accomplit dans le monde naturel et historique, et qui obéit à des formes dialectiques⁵² ».

Cette phrase illustre clairement la méthode d'analyse découlant de l'épistémologie d'Engels, la méthode « logico-historique », que plusieurs interprètes confondent avec la méthode de Marx. C'est la méthode qu'utilisera Engels pour analyser la transformation des valeurs en prix de production, selon un schéma qui a depuis été accepté par plusieurs auteurs. Comme l'évolution du poisson à l'animal amphibie, le passage des valeurs aux prix serait à la fois un processus théorique et un processus historique. Après avoir exposé les thèses de Sombart et Schmidt, dans son « Complément... », Engels écrit :

À mon avis, cette opinion n'est point du tout justifiée. Pour la production capitaliste, la loi de la valeur a une portée infiniment plus grande et plus précise que celle d'une simple hypothèse, et à plus forte raison que celle d'une fiction, même nécessaire.

Aussi bien Sombart que Schmidt — l'illustre Loria ne trouve sa place ici que comme repoussoir comique caractéristique de l'économie vulgaire — ne tiennent pas assez compte qu'il ne s'agit pas ici d'un processus purement logique, mais historique, et de son reflet explicatif dans la pensée, de la recherche de ses rapports internes⁵³.

C'est à la suite de ce passage qu'Engels propose son interprétation « historico-déductive » de la transformation, Marx n'ayant donné (qu'une ébauche à peine indiquée de ce qu'il y aurait à dire sur le sujet ». Cette interprétation s'appuie en effet sur certains passages du texte de Marx : « La solution se trouve dans le III, I, p. 154 à 157 ; mais elle n'est pas dégagée ni soulignée nettement et c'est cette circonstance qui m'incite à développer brièvement ce point dans la *Neue Zeit*, en partant des objections de Sombart et des vôtres⁵⁴. »

Dans ce passage du *Capital*, Marx décrit l'échange dans une société dans laquelle les ouvriers seraient propriétaires de leurs moyens de production respectifs et échangeraient entre eux leurs marchandises. Telle est la caractéristique principale de ce qu'on a appelé le « mode de production marchand simple ». On sait qu'un tel mode de production n'a jamais été dominant dans aucune formation sociale. Marx ne le mentionne pas dans les « esquisses de successions des modes de production » qu'on trouve dans ses travaux. On peut donc mettre en question l'utilisation du terme « mode de production » dans cette expression, sauf s'il s'agit, pour paraphraser Conrad Schmidt, d'élaborer une « fiction ». Néanmoins, de cette construction fictive, Marx conclut que « la valeur des marchandises précède, du point de vue non seulement théorique, mais aussi historique, leur prix de production⁵⁵ ». Ce passage a fait couler, et fait toujours couler, beaucoup d'encre. Pour nous, pris à la lettre, il contredit le reste de la construction de Marx : un processus logique, la transformation, devient, à la suite d'une élaboration fictive, un processus historique. Engels écrit, au contraire, que, s'il avait pu revoir le livre III, Marx « aurait sans aucun doute donné à ce passage un développement plus important⁵⁶ ». C'est la tâche qu'Engels se donne dans son « Complément » du Livre III, cherchant même à dater les périodes de validité de la loi de la valeur.

Au début de son article, Engels répond à ceux qui lui reprochaient de n'avoir pas « fait un livre » du texte de Marx qu'il s'est contenté de reproduire littéralement. Très justement, Engels écrit : « ... mes remaniements auraient eu, tout au plus, la valeur d'un commentaire, et encore d'un commentaire sur quelque chose d'inédit, d'inaccessible ; à la première controverse, il aurait fallu confronter avec l'original ; à la seconde et à la troisième, sa publication *in extenso* aurait été, de toute façon, inévitable⁵⁷. »

Toutefois, immédiatement après ce passage, Engels se contredit en écrivant que, par suite des controverses suscitées par le livre troisième, son intervention « peut avoir quelque utilité pour apporter des éclaircissements,

pour mettre mieux en valeur des points de vue importants dont la signification ne ressort pas de façon assez convaincante dans le texte ». Il ne s'agit donc plus d'un simple commentaire, d'une interprétation parmi d'autres, mais d'une intervention de la part de celui qui a publié les œuvres de Marx, et qui, surtout, a eu accès à l'intégralité de ses manuscrits. Si l'on ajoute à cela le prestige d'Engels, et sa collaboration étroite avec Marx, son article n'a pu que paraître comme un texte faisant autorité, comme une traduction exacte de ce que « Marx aurait dit ». Il porte d'ailleurs le titre de « *Complément et supplément* au livre III du *Capital* ». Aujourd'hui encore, l'interprétation d'Engels, dont la conformité avec la théorie de Marx est pour le moins douteuse, est partagée par plusieurs.

Dans la « postface », Engels commence par décrire, au moyen d'exemples concrets, l'échange tel qu'il devait se dérouler au Moyen Âge, pour en conclure que « pour toute la période de l'économie naturelle paysanne, il n'y a pas d'autre échange possible que celui où les quantités de marchandises échangées tendent à se mesurer de plus en plus d'après les quantités de travail qu'elles matérialisent ». Engels ajoute que les gens du Moyen Âge étaient capables, sinon de calculer assez exactement leurs frais de production en temps de travail, du moins qu'ils y arrivaient, dans le cas des produits demandant un travail assez long et souvent interrompu (blé, bétail, etc.) « par un long procès d'approximation en zigzag, de nombreux tâtonnements dans le noir où, comme toujours, on n'apprenait qu'à ses dépens⁵⁸ ». Il écrit alors que la production marchande toute entière, en même temps que les multiples relations où les divers aspects de la loi de la valeur s'affirmaient, tels qu'ils sont exposés au début du *Capital*, se sont développées en partant de cette détermination de la valeur par le temps de travail. Et il conclut ce développement par ce passage :

Bref, la loi de la valeur de Marx est généralement valable, pour autant toutefois que des lois économiques peuvent l'être, pour toute la période de la production simple de marchandises, donc jusqu'au moment où cette dernière subit une modification par l'avènement du mode de production capitaliste. Jusque-là, les prix s'orientent vers les valeurs déterminées par la loi de Marx et oscillent autour de ces valeurs ; en sorte que, plus se développe la production marchande simple et plus les prix moyens ayant cours pendant d'assez longues périodes, que ne trouble aucun bouleversement violent venu de l'extérieur, coïncident avec les valeurs, dans la limite d'écarts négligeables. La loi de la valeur de Marx est donc économiquement valable en général pour une période allant du début de l'échange qui transforme les produits en marchandises jusqu'au XV^e siècle de notre ère. Mais l'échange des marchandises remonte à une époque préhistorique qui nous ramène en Égypte au moins à 3 500, peut-être à 5 000, à Babylone à 4 000, et peut-être 6 000 années avant notre ère ; la loi de la valeur a donc régné pendant une période de 5 000 à 7 000 ans⁵⁹ ?

Ce texte est assez étonnant et, en particulier, la tentative de chronologie est surprenante. Néanmoins, ce passage, qui apparaît d'abord comme

une conclusion fort rapide, est en réalité la conséquence logique de l'argumentation qui le précède. Cette argumentation est un exemple typique d'une attitude d'Engels et parfois aussi de Marx, qui consiste dans la tentative d'expliquer le passé au moyen d'une grille utilisable pour le présent (« L'anatomie de l'homme est la clef pour l'anatomie du singe »), quitte à « torturer » considérablement les faits. Engels cherche à prouver qu'avant l'avènement du mode de production capitaliste, pendant la « période de la production simple des marchandises », le seul mode possible d'échange est celui qui correspond à la loi de la valeur de Marx, interprétée comme une loi de l'échange, et en fait confondue avec la théorie ricardienne de la valeur. La loi de la valeur ne se réalise pleinement que dans le seul mode de production marchand, le mode de production capitaliste. Or, Engels écrit que cette loi — extraite de l'explication du mode de production capitaliste — a été valable pendant 5 000 à 7 000 ans, jusqu'au XV^e siècle ! Cela est inacceptable, même en réduisant la loi de la valeur à une hypothèse d'échange. Mais voyons maintenant comment Engels explique le passage historique de l'échange selon les valeurs à l'échange selon les prix de production.

C'est le commerçant qui devait être à l'origine du bouleversement du monde féodal, et de l'émergence d'un profit et d'un taux de profit que, dès le début, les commerçants s'efforcent « intentionnellement et consciemment » d'égaliser : « L'égalité du taux de profit, qui, au sommet de son développement, est l'un des aboutissements de la société capitaliste, apparaît ici, sous sa forme la plus simple, comme une des sources historiques du capital, et même comme un descendant direct de l'association de marche elle-même, directement issue du communisme primitif⁶⁰. »

Ce taux de profit, à l'origine très élevé, se nivelle d'abord à l'intérieur des nations, puis graduellement « entre les diverses nations exportant vers les mêmes marchés des marchandises identiques ou similaires ». Engels décrit alors la « révolution dans la formation des prix » que provoque le capital industriel, déjà ébauché au Moyen Âge, dans trois domaines : navigation, mines, industries textiles. Dès le début de cette révolution, il existait un taux de profit, celui du commerce, et les marchands ne pouvaient être poussés à se charger de la fonction supplémentaire d'entrepreneur que par la perspective d'un plus grand profit. Engels explique alors le processus par lequel l'entrepreneur-marchand obtient d'abord un plus grand profit, au prix d'un don à l'acheteur d'une partie de la plus-value, jusqu'à ce que la concurrence des capitaux nivelle ce profit extra au niveau du profit général. Le même processus se répète, à une échelle élargie, avec l'apparition de la manufacture. Et Engels conclut en exposant le mécanisme de ce qu'on pourrait appeler la « généralisation de la transformation des valeurs en prix de production avec l'apparition de la grande industrie », dans un passage qu'il nous faut reproduire intégralement.

Si déjà la manufacture a pu prendre son essor grâce à la diminution de prix de ses produits, quel développement supérieur la grande in-

dustrie n'atteindra-t-elle pas, elle qui, par ses révolutions incessantes de la production, abaisse de plus en plus les frais de fabrication des marchandises et élimine impitoyablement tous les modes antérieurs de production ? C'est elle encore qui assure définitivement au capital le marché intérieur, met fin à la petite production et à l'économie naturelle de la famille paysanne se suffisant à elle-même, supprime l'échange direct entre petits producteurs et met toute la nation au service du capital. Elle égalise de même les taux de profit des différentes branches d'affaire commerciales et industrielles à un *seul* taux général de profit et assure à l'industrie, par ce nivellement, la position de force qui lui revient, en écartant la majorité des obstacles qui, jusqu'alors, empêchaient le transfert de capital d'une branche à une autre. Ainsi s'accomplit, pour l'ensemble des échanges à grande échelle, la transformation des valeurs en prix de production. Cette transformation s'effectue donc d'après des lois objectives, sans conscience ni intention des intéressés. Le fait que la concurrence réduit au niveau général les profits qui excèdent le taux général, retirant ainsi toute plus-value dépassant la moyenne au premier industriel qui l'accapare, n'offre aucune difficulté théorique. Mais, en pratique, les difficultés commencent, car les sphères de production à plus value excédentaire, donc à capital variable élevé pour un capital constant faible (ce qui correspond à du capital de composition organique inférieure), sont, par nature, précisément celles qui sont assujetties le plus tard et le plus incomplètement au système capitaliste : en premier lieu l'agriculture. Par contre, en ce qui concerne l'augmentation des prix de production au-dessus des valeurs marchandes, augmentation nécessaire pour élever au niveau du taux moyen de profit la plus-value insuffisante, contenue dans les produits des sphères à composition organique élevée, elle semble, au premier abord, être très difficile, du moins en théorie ; mais en pratique, elle s'effectue, comme nous l'avons vu, le plus facilement et le plus vite. Car les marchandises de cette catégorie, au début de leur production selon le mode capitaliste, et de leur irruption dans le commerce capitaliste, entrent en concurrence avec des marchandises de même espèce, fabriquées selon des méthodes pré-capitalistes, donc plus chères. Le producteur capitaliste, même en renonçant à une partie de la plus-value, peut toujours atteindre le taux de profit en vigueur dans sa localité et qui, primitivement, n'avait aucun rapport direct avec la plus-value parce qu'il était issu du capital commercial bien avant la production capitaliste, par conséquent, que l'établissement d'un taux de profit industriel ait été possible⁶¹.

Ce texte est non moins surprenant que le précédent. La « dialectique » des « difficultés théoriques » et des « difficultés pratiques » illustre une confusion entre le réel et sa connaissance dont nous avons examiné le fondement épistémologique. Mais surtout l'analyse d'Engels, dans ce passage qui conclut son article, est en contradiction avec l'argumentation concernant la période de validité de la loi de la valeur. Nous sommes passés, insensiblement, de ce qu'on peut appeler une transformation « diachronique » à une transformation « synchronique ». Ce qu'Engels cherche à expliquer, c'est le mécanisme concret par lequel s'effectue dans la réalité le passage de la valeur au prix dont nous avons exposé le schéma théorique — en l'occurrence le schéma

mathématique que nous avons utilisé pour formaliser la description de Marx. Engels cherche à décrire le fonctionnement de la « concurrence » qui, selon Marx, transforme les valeurs en prix. Ce sont sans doute les objections de Sombart qui l'ont poussé à faire cette tentative. Or, non seulement l'explication d'Engels est à la fois « courte » et au moins aussi peu convaincante que celle de Marx, mais surtout, à partir du moment où la loi de la valeur a cessé d'être valable au quinzième siècle, le problème du passage « synchrone » de la valeur au prix de production ne se pose pas ! La loi de la valeur étant présentée comme une hypothèse d'échange ayant cessé d'être valable au XV^e siècle, donc comme une théorie des prix, on ne voit pas comment peut se poser un problème de passage de la valeur au prix lorsque l'échange n'est plus effectué en fonction du « temps de travail ».

Dans son texte, Engels cherche à réduire à néant les objections de Schmidt, et surtout de Sombart. Or, l'un et l'autre avaient écrit que la loi de la valeur est essentielle pour comprendre le mode de production capitaliste. On revient alors à la question de départ. Qu'est-ce que cette loi de la valeur ? Sombart avait écrit que la loi de la valeur n'était pas une théorie des prix. Dès lors, la valeur ne peut pas être un « prix » précédant théoriquement le prix de production. Il est absurde que la « valeur » précède à la fois historiquement et théoriquement le prix, si la première doit expliquer en dernière instance le second. Mais qu'est-ce que la valeur ? Pour Sombart, c'est « la forme spécifique et historique sous laquelle s'impose la force productive du travail qui domine, en dernier ressort, tous les processus économiques⁶² ». Ce sont là les mots qu'Engels utilise pour résumer la thèse de Sombart, et il ajoute « on ne peut affirmer que cette façon de concevoir la signification de la loi de la valeur pour le mode de production capitaliste soit inexacte ». Si tel est le cas, cela invalide la suite du texte d'Engels, et particulièrement le mécanisme de la transformation historique.

En indiquant que la valeur est l'expression de la division sociale du travail, en soulignant le lien entre la valeur et l'homogénéisation des produits du travail, Sombart fait un pas dans la bonne direction. Tout en le reconnaissant, Engels, dans son dernier travail, propose, de la transformation des valeurs en prix, une interprétation tout à fait opposée. Il part de la lettre du texte de Marx pour expliquer comment la loi de la valeur aurait régné d'une époque antédiluvienne jusqu'au XV^e siècle, la valeur étant ensuite transformée en prix selon un mécanisme concret de mouvement de capitaux. Il semble que pour Engels ce soit là une « porte de sortie » pour préserver le caractère « concret » de la valeur, interprétée comme un prix qui aurait eu cours avant le développement du capitalisme.

Nous sommes conduit à rejeter cette interprétation, appuyée sur une identification entre les processus historiques et la « genèse théorique » des concepts, confusion épistémologique que l'on retrouve dans plusieurs autres textes d'Engels. La critique de cette thèse est d'autant plus importante que

cette interprétation a été reprise, jusqu'à ce jour, par plusieurs auteurs. On ne peut accepter à la fois le schéma arithmétique de Marx et l'interprétation historique de la transformation. Si l'on accepte cette dernière, il faut alors rejeter le schéma « synchronique » de la transformation. Et si l'on accepte ce schéma, il reste à s'interroger sur le processus de sa « réalisation ». L'expliquer par de vagues références à des mouvements de capitaux relève de la même confusion épistémologique, et implique des contradictions évidentes.

Toutefois, qu'il s'agisse de transformation historique ou logique, nous sommes, dans chaque cas, renvoyés à un problème fondamental : le statut de la théorie de la valeur chez Marx, et le rapport entre cette théorie et celle de Ricardo. L'identification entre ces deux théories est le fondement implicite de l'interprétation de la transformation comme processus historique. Elle explique aussi pourquoi plusieurs auteurs ont construit, avant la publication du livre troisième, la solution de Marx.

Le « testament théorique » d'Engels — testament dont il n'était pas satisfait⁶³ — relance un débat qu'il prétendait clore. Ce débat se poursuit encore, et plus vivement que jamais. De nouveau, comme entre 1885 et 1894, des économistes de toutes les tendances se penchent sur les énigmes et les hiéroglyphes légués par Marx. Nous examinerons maintenant la première phase de cette discussion, au terme de laquelle il apparaîtra que le schéma mathématique de Marx, en dehors de toute interprétation historique, contient — en soi — des failles sérieuses. Ces failles ne pourront être comblées qu'en approfondissant l'analyse de Ricardo. C'est un élève de Lexis qui fera ce travail. Et c'est dès le début du siècle, et non pas depuis la publication des travaux de Leontief et Von Neumann, que l'œuvre de Marx sera coulée dans un moule ricardien, et qu'on sera passé insensiblement de la critique de l'économie politique à l'« économie politique marxiste », héritière « révolutionnaire » de l'économie ricardienne. C'est l'histoire de ce passage qu'il nous reste à faire.

NOTES DU CHAPITRE II

1. « Strictures on Mr. Ricardo's Doctrine respecting Exchangeable Value », *Edinburgh Magazine*, oct. 1818, cité par Sraffa, *The Works and Correspondence of David Ricardo*, Cambridge, Cambridge University Press, 1951, vol. IV, p. 306-307.
2. Cf. *supra*, p. 15-16, 21-28.
3. Lettre à Engels, 27 juin 1867, dans Marx-Engels, *Lettres sur « le Capital »*, Paris, Éditions sociales, 1964, p. 169. Marx conclut cette lettre en ces termes : « Si donc je voulais d'emblée couper court à toutes les critiques de ce genre, je ruinerais

toute la méthode de développement dialectique. Inversement. Cette méthode a cela de bon qu'elle *tend* constamment à ces individus des *pièges*, et provoque des manifestations intempestives de leur ânerie. » (p. 170).

4. Marx-Engels, *op. cit.*, p. 122-123.

5. *Ibid.*, p. 124.

$$6. \quad r = \frac{M}{C + V} = \frac{M/V}{C/V + V/V} = \frac{s}{q_0 + 1}$$

$$\begin{aligned} 7. \quad \text{On a } \sum p_i &= \sum n_{c_i} c_i + \sum v_i + \sum r(c_i + v_i) \\ &= \sum n_{c_i} c_i + \sum v_i + r \sum (c_i + v_i) \\ &= \sum n_{c_i} c_i + \sum v_i + \frac{\sum m_i}{\sum (c_i + v_i)} (\sum (c_i + v_i)) \\ &= \sum n_{c_i} c_i + \sum v_i + \sum m_i = \sum w_i \end{aligned}$$

8. Selon (9) et (10), si $r(c_i + v_i) > m_i$, $w_i < p_i$.

$$\text{On a } r(c_i + v_i) = s \frac{c_i + v_i}{1 + q_0} = \frac{v_i s (q_i + 1)}{q_0 + 1}$$

$$= m_i \frac{q_i + 1}{q_0 + 1} \quad (\text{en divisant le numérateur et le dénominateur de la deuxième}$$

expression par v_i). On a donc $r(c_i + v_i) > m_i$ si et seulement si $q_i > q_0$; c'est-à-dire, $p_i > w_i$ si et seulement si $q_i > q_0$. On démontre de la même façon que $q_i - q_0$ entraîne $w_i = p_i$ et $q_i < q_0$ entraîne $p_i < w_i$.

9. 2 août 1862 et 30 avril 1868.

10. F. Engels, « Préface » dans K. Marx, *le Capital*, Livre II, Paris, Editions sociales, 1953, tome 1, p. 24. Le manuscrit « Contribution à la critique de l'économie politique » auquel Engels fait allusion ne doit pas être confondu avec la *Contribution à la critique de l'économie politique*, publiée en 1859, non plus qu'avec le manuscrit des *Grundrisse*, apparemment ignoré d'Engels. Il s'agit du manuscrit de 23 cahiers, écrit par Marx entre août 1861 et juin 1863, et dont la partie principale constitue les *Théories de la plus-value*.

11. *Ibid.*, p. 21.

12. Statisticien célèbre, Wilhelm Lexis (1837-1914), qui fut l'un des professeurs de L. Von Bortkiewicz, a fait des contributions remarquées dans les domaines de la politique monétaire, du commerce international et des problèmes d'indice.

13. W. Lexis, « Die Marx'sche Kapitaltheorie », *J.N.S. nouv. sér.* XI (1885), p. 453-454.

14. F. Engels, « Préface », dans K. Marx, *le Capital*, livre troisième, Paris, Éditions sociales, 1957, t. I, p. 15.

15. *Ibid.*, p. 14.

16. W. Lexis, *op. cit.*, p. 462.

17. *Ibid.*, p. 465.

18. Conrad Schmidt (1865-1932) était un social-démocrate néo-kantien, fondateur de la revue révisionniste *Sozialistische Monatshefte*. Il avait publié, en 1887, un ouvrage sur le salaire (*Der natürliche Arbeitslohn*, Jena, Fischer).

19. Marx-Engels, *op. cit.*, p. 358.

20. F. Engels, « Préface », dans K. Marx, *le Capital*, Livre III, t. I, p. 16-17.

21. C. Schmidt, *Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlage des Marx'schen Wertgesetzes*, Stuttgart, Dietz, 1889, p. 51. — Cf. aussi « Das Werthgesetz und die Profit-rate », *Neue Zeit* (à l'avenir : *N.Z.*) VII (1889), p. 433-442 ; « Nosh einmal das Rätsel der Durchschnittsprofitrate », *J.N.S.* 3^e sér., II (1891), p. 772-777 ; « Die Durchschnittsprofitrate und das Marxsche Werthgesetz », *N.Z.* XI, 1 (oct. 1892), p. 68-75, 112-124 ; « Werth und Preis », *N.Z.* XI, 2 (avril/mai 1893), p. 132-138, 180-185.

22. E. Engels, « Préface », dans K. Marx, *le Capital*, Livre III, t. I, p. 16.

23. E. von Bohm-Bawerk, *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* (à l'avenir : *Z. G.S.*) XLVI, 3 (1890), p. 590-595.

24. A. Loria, *J.N.S.* nouv. sér. XX (1890), p. 274.
25. G. C. Stiebeling, *Das Wertgesetz und die Profitrate*, New York, J. Heinrich, 1890, cité par Engels, « Préface » au *Capital*, Livre III, t. I, p. 23-24.
26. Professeur à Zurich, Julius Wolf eut une carrière difficile en Allemagne, où il était mal vu à l'époque d'être ultra-libéral au sens smithien du terme. À une conférence sur la coopération monétaire, en 1892, il fit une proposition qui allait être partiellement réalisée par l'accord de Bretton-Woods, en 1946.
27. J. Wolf, « Das Rätsel der Durchschnittsprofitrate bei Marx », *J.N.S.* 3^e sér. II (1891), p. 366. À la suite de ce passage, Wolf explique que le retard apporté par Engels à la publication du livre troisième découle sans doute de ces contradictions impossibles à résoudre.
28. Datée du 4 février 1892.
29. J. Wolf, « Durchschnittsprofitrate bei Marx », *loc. cit.*, p. 916.
30. P. Fireman, « Kritik der Marx'schen Werttheorie », *J.N.S.* 3^e sér. III, 6 (juil. 1892), p. 806-807.
31. *Ibid.*, p. 808.
32. F. W. Gartner, « Ein Beitrag zur Widerlegung der Marx'schen Lehre vom Mehrwert », dans *Z. G.S.* XLIX, 4 (1893), p. 709-730. — J. Lehr, « Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlage des Marx'schen Wertgesetzes », dans *V. V. K.* XXIX (1892), I, p. 145-174 ; 2, p. 68-92. — H. Lande, « Mehrwerth und Profit », *N. Z.* XI, 1 (1893), p. 588-594, 620-628. — A. Skworzoff, « Die Profitrate nach Marx und ihre Beziehungen zum Unternehmungszins und Leihzins », dans *Z. C.S.* XLIX, 4 (1893), p. 690-709.
33. F. Coletti, « la Teoria del valore di Carlo Marx e la critiche di A. Loria », dans *Critica sociale* (à l'avenir : CS.), I, 16 août 1894, p. 248-251 ; II, 16 sept. 1894, p. 282-286 ; et « Riposta a P. Lafargue circa la teoria del valore di Marx », dans *C. S.*, 1^{er} novembre 1894, p. 333-335. — A. Graziadei, « la Teoria del valore di Carlo Marx : intervento nella polemica Soldi-Coletti », dans *C.S.*, I, 1^{er} octobre 1894, p. 295-297 ; II, 16 octobre 1894, p. 317-319 ; et « la Teoria del valore di Carlo Marx e di Achille Loria », dans *C. S.*, 1^{er} novembre 1894, p. 347-349. — P. Lafargue, « Breve Riposta-domanda ai critici di Marx circa la teoria del valore, lettera al direttore della critica », dans *C.S.*, 16 octobre 1894, p. 317 ; et « Replica di Lafargue », dans *CS.*, 1^{er} novembre 1894, p. 346. — R. Soldi, « La critiche di Achille Loria alla teoria del valore di Carlo Marx », dans *C.S.*, 16 juillet 1894, p. 217-219 ; et « Ancora delle critiche di Achille Loria alla teoria del valore di Carlo Marx, replica all. prof. F. Coletti », dans *C.S.*, 1^{er} sept. 1894, p. 264-265.
34. « The Rate of Profits under the Law of Labor-Value », *Journal of Political Economy* (à l'avenir : *J.P.E.*) II (1893-1894), p. 242.
35. F. Engels, « Complément et supplément au livre III du *Capital* », dans K. Marx, *le Capital*, Livre III, t. I, p. 27. La « postface » d'Engels a été publiée, pour la première fois, après sa mort, dans la *Neue Zeit* (XIV, 1, sept : oct. 1895, p. 4-11, 37-44).
36. Marx-Engels, *op. cit.*, p. 358.
37. L'évolution ultérieure de Sombart, qui manifeste d'abord de la sympathie pour la social-démocratie, l'amènera à faire l'apologie de la doctrine du « national-socialisme », dans son livre *le Socialisme allemand*.
38. F. Engels, « Complément... », p. 29.
39. W. Sombart, « Zur Kritik des bkonomischen Systems von Karl Marx », *Archiv für Soziale Gesetzgebung und Statistik* (à l'avenir : *A. S. G.*) VI, 4 (1894), p. 572.
40. *Ibid.*, p. 585-586.
41. *Ibid.*, p. 573-577.
42. *Ibid.*, p. 574.
43. F. Engels, « Complément... », p. 30.
44. W. Sombart, *op. cit.*, p. 574.
45. F. Engels, « Complément... », p. 30.

46. C. Schmidt, *Sozialpolitisches Centralblatt IV*, 22 (fév. 1895), Cf. aussi « le III^e Volume du *Capital* de Karl Marx », *D. S.* 1, 2 (mai 1895), p. 181-193.
47. F. Engels, « Complément... », p. 30. Le résumé d'Engels fait un peu violence au texte de Schmidt. qui est en réalité moins clair et plus allusif.
48. Lettre à Conrad Schmidt, 12 mars 1895, dans Marx-Engels, *op. cit.*, p. 416.
49. *Ibid.*, p. 418.
50. Lettre à Kautsky, 20 septembre 1884, dans Marx-Engels, *op. cit.*, p. 344.
51. Lettre à Schmidt, 12 mars 1895, Marx-Engels, *op. cit.*, p. 419.
52. Lettre à Schmidt, 1^{er} novembre 1891, dans Marx-Engels, *op. cit.*, p. 382.
53. F. Engels, « Complément... », p. 30-31.
54. Lettre à Schmidt, 6 avril 1895, dans Marx-Engels, *op. cit.*, p. 422. Dans cette lettre, Engels écrit à Schmidt, qui ne semble pas avoir été convaincu par l'envoi précédent d'Engels, qu'il lui est « très obligé de sa ténacité à propos de la *fiction* ». Il demande à Schmidt l'autorisation de citer ses lettres sur la « fiction », dans son « Complément », s'il n'est pas convaincu par le passage de Marx « que, pour la production marchande, la loi de la valeur est quand même quelque chose de plus qu'une fiction nécessaire ». (Le passage se trouve dans K. Marx, *le Capital*, Livre III, t. I, p. 191-193.)
55. K. Marx, *le Capital*, Livre III, t. I, p. 193.
56. F. Engels, « Complément... », p. 32.
57. F. Engels, « Complément... », p. 26. Remarquons que la publication de la version intégrale des manuscrits de Marx pour *le Capital* se fait toujours attendre.
58. *Ibid.*, p. 33.
59. *Ibid.*, p. 35.
60. *Ibid.*, p. 37.
61. *Ibid.*, p. 41-42.
62. F. Engels, « Complément... », p. 30.
63. Cf. le témoignage de Lafargue que nous avons placé en exergue de ce chapitre.

CHAPITRE III

LIVRE TROISIÈME ET DEUXIÈME ASSAUT DES ÉCONOMISTES

Je n'y puis rien ; je ne vois ici ni éclaircissement ni résolution d'une contradiction, mais bien la contradiction elle-même mise à nu. Le troisième volume de Marx contredit le premier.

BÖHM-BAWERK,
Zum Abschluss des Marxschen Systems.

Ce sont les mêmes acteurs que l'on retrouve dans le deuxième assaut contre la théorie marxiste, dont la virulence peut être expliquée par l'essor politique du marxisme dans le mouvement ouvrier européen, particulièrement en Allemagne. Ainsi, c'est l'écrasement du mouvement ouvrier allemand qui, en 1934, mettra fin à la controverse théorique sur le problème de la valeur dans ce pays. En 1894, le marxisme survit à ses contradictions scientifiques que les économistes croyaient avoir mises en lumière depuis 1867. Et son essor ne semble nullement ralenti par la faillite théorique qu'illustre, à leurs yeux, le troisième livre du *Capital* de Marx. Cela explique la multiplication des articles, monographies et volumes consacrés à l'analyse et à la réfutation des thèses d'un homme qui, peu de temps avant sa mort, se plaignait du boycottage par lequel la critique bourgeoise entendait se débarrasser de ses idées. Les théoriciens bourgeois peuvent opposer au système de Marx, enfin « complété », une nouvelle « science économique » qui prend son essor.

La critique bourgeoise est centrée, comme toujours, sur la théorie de la valeur, maintenant complétée par la théorie des prix. Ce que Marx écrit des crises, du mouvement du taux de profit, du commerce extérieur, du système bancaire, de la concentration du capital ou de la rente foncière ne fera pas plus l'objet de la critique que les développements du livre premier sur les formes de la plus-value, la lutte pour la journée de travail, l'essor de la grande industrie, l'armée industrielle de réserve ou l'accumulation primitive du capital. Il s'agit de montrer la faiblesse du levier qui supporte

cette construction d'ensemble. C'est ce qui a été fait pour la théorie de la valeur exposée dans le premier livre. Maintenant, pour harmoniser cette théorie et la réalité des prix, l'auteur du *Capital* semble battre en retraite, et construire une théorie des prix qui n'a rien à voir avec la théorie de la valeur et, surtout, se rattache à la théorie bourgeoise. Les prix de production de Marx sont identiques aux prix d'offre marshallien à long terme. Telle est, dans ses grandes lignes, la « grande contradiction » qui sonne le glas de la théorie marxiste. Bref, le livre troisième du *Capital*, loin d'apporter la solution, promise par Engels, aux contradictions mises en lumière par les critiques du livre premier, les recouvre d'une contradiction supplémentaire. Il apparaît désormais que le livre premier du *Capital* a lancé les lecteurs de Marx sur une fausse piste. À une théorie ricardienne de la valeur depuis longtemps dépassée est maintenant substituée une théorie ordinaire des coûts de production, comme Marx semble lui-même l'avouer.

Toutefois, la critique bourgeoise ne se présente pas en rang uni face au marxisme, qui lui-même commence à souffrir de dissensions sérieuses, comme nous le verrons dans le chapitre suivant. À l'époque qui nous intéresse, au tournant du siècle, le combat théorique entre les partisans du marginalisme, sous ses diverses formes (école autrichienne, école anglaise, école de Lausanne) et les fidèles de Ricardo, ou encore les partisans de l'école historique allemande, bat son plein. L'« unanimité samuelsonienne » est loin d'être faite. Ce combat porte principalement sur la théorie de la valeur, qui en constitue, pour ainsi dire, le « lieu théorique ».

Mais ce sont les mêmes failles que les uns et les autres croient voir dans la théorie de la valeur de Marx. Seules diffèrent les conclusions qu'ils en tirent concernant l'ensemble de la construction de l'auteur du *Capital*. Nous examinerons, en premier lieu, la critique marginaliste traditionnelle du *Capital*, désormais « complété », avant d'analyser le travail de quelques auteurs « hétérodoxes », qui ouvrent la voie à l'approfondissement de Bortkiewicz. Pour ces derniers, l'erreur de Marx, au niveau de la théorie de la valeur et des prix, n'est nullement fatale à l'ensemble des développements théoriques de l'auteur du *Capital*. Déjà, on écrit que le livre troisième, avec sa « contradiction », montre que la thèse de l'exploitation et de la lutte des classes est indépendante de la théorie de la « valeur-travail ».

A — La grande contradiction

1. *Requiem pour le Capital* : Loria et Böhm-Bawerk

L'économiste italien Achille Loria donne le ton de toutes les critiques ultérieures du livre troisième du *Capital*, dans son pittoresque « travail posthume de Karl Marx ». Loria avait écrit, peu après la mort de Marx, que la promesse d'une suite au premier livre du *Capital* constituait un expédient permettant d'éluder la contradiction entre la théorie de la valeur-travail

et l'existence d'un taux moyen de profit. Il était donc prévisible qu'il prenne la plume après la publication de cette œuvre posthume qui paraissait infirmer sa prédiction. Achille Loria se déclare forcé, à la lecture de ce livre tant attendu, de « prononcer cette parole juste et dure : au lieu d'une solution, on se trouve en présence d'une mystification¹ ».

Aucun économiste qui a un peu de bon sens ne s'occupe ni ne s'occupera jamais d'une valeur à laquelle les marchandises ne se vendent pas et ne peuvent jamais être vendues, parce qu'une telle valeur étrange et invariable serait une espèce de *noumène*, qui ne se manifesterait jamais et dont le théoricien pourrait affirmer impunément n'importe quoi. Maintenant Marx, en soutenant que la valeur des marchandises est déterminée par le travail, mais que les marchandises ne sont pas vendues à leur valeur, en arrive précisément à la création absurde d'une *valeur-noumène* étrangère à la réalité et aux lois mêmes de la pensée².

Marx utilise une formulation irrationnelle pour affirmer, en définitive, que la valeur n'est pas déterminée par le travail. Il s'agit de « l'abdication la plus explicite de sa propre doctrine et de l'adhésion pleine et entière à la doctrine la plus orthodoxe des économistes abhorrés ». Loria ne recule pas devant les expressions imagées pour caractériser cette « campagne de Russie d'un système scientifique » : « Quand a-t-on vu une réduction à l'absurde si entière ? quand — je le demande — un suicide scientifique a-t-il été célébré avec une plus grande pompe et une plus grande solennité³ ? »

Mais alors que la musique vient d'Italie, c'est à Vienne que sont composées les paroles du Requiem de la théorie marxiste. Et, même si la musique a changé depuis, les paroles de Bohm-Bawerk⁴ continuent d'en inspirer toutes les variations. C'est pourquoi nous devons nous pencher plus longuement sur la brochure rédigée par l'auteur de *Capital et intérêt*. Bohm-Bawerk avait déjà effectué une longue critique des « théories de l'exploitation », en 1884, alléguant en particulier qu'il y avait, chez Marx comme chez Rodbertus, une contradiction impossible à résoudre entre la loi de la valeur et la formation du taux moyen de profit. Comme nous l'avons vu, il était revenu à la charge, à l'occasion de la parution de l'ouvrage de Conrad Schmidt, en 1889. On pouvait donc s'attendre à ce qu'il reprenne la plume après 1894, pour rédiger ce qui allait très vite devenir, du fait de la réputation de Böhm-Bawerk, la réponse officielle de la « science économique » au marxisme.

Comme dans sa première critique, en 1884, Bohm-Bawerk se place du point de vue de la nouvelle économie marginaliste, plus précisément de sa « variante autrichienne », dont il est le cofondateur, avec Menger et Friedrich Wieser. Pour cette école, un des principaux problèmes à résoudre concerne les rapports d'échange entre les « biens », c'est-à-dire les prix. Mais c'est là maintenant ce qu'on appelle le problème de la « valeur ». Il ne peut donc y avoir, pour les marginalistes, de distinction entre valeur et prix. Marx doit être critiqué du point de vue de sa théorie de la valeur, qui est présentée

comme une théorie des « rapports d'échange » entre les biens. Cette « réduction à l'échelle marginaliste » de la théorie de la valeur de Marx constitue, non seulement le point de départ, mais la trame de la critique dont Böhm-Bawerk présente le modèle ; elle rend compte, en définitive, du fait qu'il est impossible à ce type de critique de voir autre chose qu'une « contradiction » entre les deux « théories de la valeur » de Marx.

Nous avons déjà examiné la critique de Marx et de Rodbertus contenue dans la première édition de *l'Histoire critique des théories du capital et de l'intérêt*. Böhm-Bawerk la résume dans sa brochure. Il nous reste à examiner sa critique du troisième livre du *Capital*, et en particulier de la solution de Marx à la « contradiction » entre la loi de la valeur et l'égalité du taux de profit.

Dans son introduction, Böhm-Bawerk écrit que Marx fut « doublement fortuné » de jouir d'une célébrité grandissante malgré les difficultés et les confusions que contient son œuvre. Parmi ces confusions, il y a celle qui oppose la théorie de la valeur et de la plus-value exposée dans le premier livre et la formation d'un taux général moyen de profit. Promise pour un livre subséquent, la solution de cette contradiction, en principe impossible — et sur laquelle notre auteur avait attiré l'attention dès 1884 — n'était pas présente dans le deuxième livre, Engels la promettant pour le livre suivant, et mettant au défi les économistes partisans de Rodbertus de la découvrir. Böhm-Bawerk écrit que la profusion des réponses à ce défi l'a surpris : « C'est un des plus étonnants tributs qui ait été porté à Marx en tant que penseur que ce défi ait été relevé par tant de personnes, et dans des cercles beaucoup plus étendus que ceux vers lesquels il était surtout dirigé. » Dix ans après que le défi soit lancé, et vingt-sept ans après le livre premier, apparaît le troisième volume du *Capital*, de sorte qu'il est maintenant possible d'examiner « comment Marx a lui-même solutionné son problème », de se demander « si son système, complété, est demeuré fidèle à ses prémisses, et aux faits⁵ ». Ce sont là les questions auxquelles notre auteur se propose de répondre dans les cinq chapitres de sa brochure. Il explique, dès le départ, en « termes clairs », comment Marx a résolu son problème : « Pour parler brièvement, sa solution est obtenue au prix de l'hypothèse dont Marx était d'abord parti, à savoir que les marchandises s'échangent à leur valeur. Désormais, Marx abandonne tout simplement cette hypothèse⁶. »

C'est dans le troisième chapitre de son texte que Böhm-Bawerk entreprend sa critique proprement dite, sous le titre : « la question de la contradiction ». Reprenant les thèses de Marx telles qu'exposées dans le Livre I^{er} et citant en comparaison des passages du Livre III, il en conclut qu'il existe bel et bien une contradiction insurmontable entre ces deux volumes. Il est écrit, dans le premier, que les marchandises sont échangées selon des valeurs égales au temps de travail, et maintenant, selon des prix qui doivent rapporter des profits égaux à des capitaux égaux.

Marx avait certainement prévu que « sa solution serait considérée comme un rejet de la loi de la valeur plutôt qu'une véritable solution ». Il avait donc préparé une « défense », un certain nombre d'arguments, plus ou moins cohérents et organisés, visant à démontrer qu'en dernière analyse, les valeurs définies par le temps de travail gouvernent les prix de production. Böhm-Bawerk explique qu'on peut regrouper en quatre arguments les remarques dispersées de Marx pour justifier la validité de sa loi de la valeur, et il entreprend de les critiquer à tour de rôle.

1. La somme des prix de production est égale à la somme des valeurs, répète Marx à plusieurs reprises. Cette thèse avait été soutenue par Schmidt, et Böhm-Bawerk y avait répondu à l'époque. Il se contente de citer sa critique précédente. Pour lui (et pour Marx, croit-il), la loi de la valeur concerne les rapports d'échange entre les marchandises. Elle ne peut donc être appliquée à l'« ensemble des marchandises », sans devenir une tautologie. Toutefois, dans le Livre III, Marx ajoute une erreur à la confusion fondamentale de Schmidt, en écrivant, de la loi de la valeur, qu'il s'agit d'une loi qui ne s'applique qu'en moyenne, à travers des fluctuations. Ce faisant, Marx confond deux choses : moyenne de fluctuations et moyenne entre des grandeurs inégales.

2. Le second argument de Marx est qu'en dernière analyse la loi de la valeur gouverne les prix, puisque là où le temps de travail baisse, les prix baissent, et inversement. Il s'agit encore, dit-il, d'une confusion, logique, puisque tout le monde s'entend là-dessus, le travail étant un facteur de production. Cela ne prouve pas qu'on ne puisse dire la même chose de la durée de l'investissement ou de tout autre facteur. Bref, cet argument ne prouve en aucune manière la théorie de la valeur-travail, et la cohérence du « passage » de la valeur au prix.

3. Le troisième argument, dont Böhm-Bawerk dit qu'il n'a pas été développé avec clarté et précision par Marx, est qu'il existe des conditions « primitives » durant lesquelles les profits n'étaient pas égalisés (cette égalisation étant le fruit d'un processus de développement historique) et la loi de la valeur s'appliquait directement.

À cette thèse, Böhm-Bawerk répond en trois étapes. Premièrement, Marx ne donne pas l'ombre d'une preuve que la loi de la valeur s'appliquerait dans le cas hypothétique de « petite production marchande » qu'il décrit. Il s'agit d'une pure déduction théorique. Deuxièmement, si la loi de la valeur s'appliquait dans le cas décrit par Marx, cela impliquerait que le travailleur-propriétaire de ses moyens de production est indifférent au délai s'écoulant avant l'obtention de la rémunération de son travail. On voit poindre ici, évidemment, le « facteur temps » sur lequel Böhm-Bawerk a édifié sa « théorie positive du capital ». L'hypothèse de Marx est donc, selon lui, improbable, économiquement et psychologiquement, pour un travailleur indépendant ou non, dans les conditions actuelles ou primitives. Troisièmement, en ce qui

concerne le mécanisme de la péréquation du profit par la concurrence, Böhm-Bawerk reproduit un long passage de l'article de Sombart « un savant professeur qui est d'autre part extrêmement favorable à Marx », à l'appui de son affirmation suivant laquelle les choses n'ont pu se passer ainsi, ni historiquement, ni logiquement :

Ces explications vont donner matière à plusieurs arguments contre la théorie marxiste. Je n'en retiens qu'un qui concerne directement le sujet de notre recherche : la loi de la valeur qui, on le concède, doit abandonner son prétendu contrôle sur les prix de production dans une économie où la concurrence agit pleinement, n'a jamais exercé et n'aurait jamais pu exercer de domination réelle même dans des conditions primitives⁷.

4. Pas plus que le troisième, le quatrième argument n'est formulé complètement par Marx. On en trouve çà et là des éléments épars. En bref, Marx dit qu'à travers les prix de production les valeurs déterminent indirectement les rapports d'échange réels. C'est ainsi que Böhm-Bawerk interprète l'expression suivant laquelle les prix de production sont une « forme de la valeur », des « valeurs transformées », en fonction du mécanisme suivant. La valeur totale détermine la plus-value totale. Celle-ci donne le profit total, qui à son tour nous donne le taux moyen de profit, par lequel on arrive à construire les prix de production. C'est en répondant à cet argument que Böhm-Bawerk expose quelques-unes des critiques classiques de la solution que Marx apporte à la transformation.

Une des critiques les plus souvent reprises apparaît sous la forme d'une remarque préliminaire. Dans le système de Marx, le salaire détermine les prix, non seulement par son effet sur les profits, mais directement ; il est un facteur déterminant des prix de production. Böhm-Bawerk illustre cette considération en montrant qu'une hausse de salaire modifie les prix de production lorsque les compositions organiques sont inégales. Or le salaire est le produit de la quantité de travail et du taux moyen de salaire, ce dernier facteur n'étant pas réductible à la loi de la valeur. Donc un facteur étranger à la loi de la valeur contribue à la détermination des prix de production⁸.

Böhm-Bawerk passe ensuite à la critique de la « chaîne » de dépendances, exposée plus haut, par laquelle, en dernière analyse, les valeurs déterminent les prix de production. 1) Partant de la « valeur totale », Marx admet donc que la loi de la valeur ne s'applique qu'au total (la plus-value produite dans une industrie isolée n'entre pas telle quelle dans son prix). Mais on a déjà vu, en répondant au premier argument, que cette thèse n'avait pas de sens, d'où il suit que « la série logique complète que Marx entreprend de construire avec tant de puissance apparente tient désormais en l'air ». 2) La valeur totale, en supposant que ce concept ait un sens, est déterminée par la plus-value totale, à condition que les salaires totaux soient donnés. Dans le livre premier, Marx disait que le salaire était déterminé

par la valeur de la force de travail, soumise comme toutes les autres marchandises à la loi de la valeur. Or, Marx doit admettre maintenant que les produits de consommation des travailleurs sont vendus, non pas à leur valeur, mais à leur prix de production. Un facteur étranger à la loi de la valeur entre donc dans la détermination de la plus-value totale. 3) La plus-value totale détermine le taux moyen de profit, mais en étant mise en rapport avec un autre facteur qui est lui aussi « étranger à la loi de la valeur » : le capital total, consistant en moyens de production achetés à leurs prix de production. 4) Le profit perçu par le capitaliste individuel est égal, selon Marx, au produit du taux moyen de profit et de la quantité de capital investi. Or cette dernière grandeur dépend de la quantité de travail à rémunérer et du taux de salaire, dont on a vu qu'il était « étranger à la loi de la valeur ». 5) Dans la dernière étape de la construction de Marx, on revient au point de départ. Le profit moyen détermine le prix de production, mais de concert avec le salaire dépensé qui est « étranger à la loi de la valeur ». La valeur totale, dont le concept en soi n'a pas de sens, ne détermine donc les prix qu'avec d'autres facteurs étrangers à la loi de la valeur. En conséquence, le quatrième argument de Marx ne peut être pris au sérieux.

De cette analyse, on doit conclure que « la quantité de travail qui, selon la loi marxiste de la valeur, doit entièrement et exclusivement gouverner les rapports d'échange des marchandises, se révèle être en réalité seulement un déterminant des prix de production, de concert avec d'autres déterminants ». Böhm-Bawerk ne peut donc que conclure son chapitre comme il l'avait commencé. Il existe, entre la loi de la valeur exposée au livre premier du *Capital*, et la théorie des prix de production présentée dans le troisième, une contradiction insurmontable :

La loi de la valeur soutient que seule la quantité de travail détermine les rapports d'échange ; les faits démontrent que ce n'est *pas* la quantité de travail, ou des facteurs qui lui sont homogènes, qui détermine les rapports d'échange. Ces deux propositions ont entre elles la même relation que Oui et Non, que l'affirmation et la contradiction. Quiconque accepte la seconde proposition — et la théorie des prix de production de Marx implique cette acceptation — contredit *de facto* la première⁹.

Dans le chapitre suivant de son ouvrage, Böhm-Bawerk se propose d'expliquer l'origine et les ramifications de l'erreur fondamentale du système marxiste, dont la « contradiction » analysée au chapitre précédent n'est qu'une conséquence. Plus que sur l'existence de la contradiction, il importe de s'interroger sur la source de cette erreur, et plus particulièrement la théorie de la valeur-travail. Ce chapitre est divisé en trois sections, dont la première reprend essentiellement la critique que Böhm-Bawerk avait formulée dans la première édition de son *Histoire critique...*, publiée en 1884, et qu'il cite d'ailleurs à plusieurs reprises. Dans la seconde section de ce chapitre, il montre comment la méthodologie utilisée par Marx dissimule ses erreurs.

Il reprend sa critique de la réduction du travail complexe au travail simple, en ajoutant une brève analyse des efforts de Grabski¹⁰ pour sortir Marx du cercle vicieux dans lequel il s'est enfoncé. Marx se meut dans un second cercle vicieux en faisant abstraction de « l'intérêt du capital » — auquel Ricardo s'était attaqué dès le premier chapitre de ses *Principes*... — jusqu'au troisième livre, tout en essayant d'expliquer dans le livre premier, par la théorie de la plus-value, le profit du capital. Il explique donc le profit du capital en en faisant abstraction :

C'est une erreur de méthode fatale que d'ignorer dans une recherche scientifique le point même qui doit être expliqué. Or, la théorie de la plus-value de Marx ne vise à rien d'autre qu'à expliquer les profits du capital, selon sa conception. Mais les profits du capital se trouvent précisément dans ces déviations des prix des marchandises par rapport à la somme de leurs seuls coûts en travail. Dès lors, si nous ignorons ces déviations, nous ignorons la partie principale de ce qui doit être expliqué¹¹.

Ces « abstractions » étant données, le reste du *Capital* se déroule avec une logique admirable, digne du génie de Marx, et qui suscite l'admiration et l'adhésion du lecteur qui n'a pas fait attention au début, jusqu'à ce que, dans le troisième livre, Marx soit forcé de lui avouer que l'abstraction suivant laquelle les produits s'échangent à leur valeur ne correspond pas à la réalité, pas même comme une « moyenne de fluctuations », car il y a une déviation systématique entre les prix et les valeurs. Au départ, il s'agissait de « décoller de la réalité » ; à l'arrivée, il faut raccorder tant bien que mal la théorie avec la réalité.

Böhm-Bawerk consacre la troisième section de son chapitre à étudier l'analyse que Marx fait de la concurrence, dont il doit admettre maintenant l'existence, puisque c'est elle qui réalise l'égalisation du taux de profit. Mais, ce faisant, il accumule les contradictions, parce qu'il n'a pas voulu tirer scientifiquement les conséquences de l'inadéquation des faits avec la théorie, et particulièrement la loi de la valeur, construite dans les deux premiers livres du *Capital*.

Pour Böhm-Bawerk, la concurrence est une expression générale pour désigner un ensemble de forces de caractère psychique, et qui se manifestent par l'offre et la demande. Marx, dans la plupart de ses écrits, essaie constamment de faire abstraction de la concurrence, de l'offre et la demande, bien qu'il écrive que l'échange des marchandises à leur valeur suppose la concurrence, l'absence de monopoles. Mais, il a, de l'offre et la demande, une singulière conception. Lorsqu'elles sont inégales, elles expliquent les déviations des prix par rapport aux valeurs, mais lorsqu'elles se « recouvrent », elles cessent d'agir, et il faut expliquer autrement les prix. Pour Böhm-Bawerk, ce raisonnement est manifestement erroné. Il le compare à une analyse qui dirait que la différence entre la densité de l'air dans un ballon et celle de

l'atmosphère explique le mouvement ascendant du ballon, mais que lorsque le ballon est parvenu à l'équilibre, ces forces cessent d'agir !

L'erreur fondamentale du marxisme, selon Böhm-Bawerk, consiste en ce qu'il n'est pas en contact avec la réalité. Refusant l'empirisme ou l'analyse économique-psychologique, le système de Marx s'appuie sur une dialectique formelle qui donne à l'ensemble une cohérence serrée, sauf dans les parties où il « croise la réalité » :

Voilà où se trouve, je crois, l'Alpha et l'Omega de toutes les erreurs, les contradictions et les obscurités chez Marx. Son système n'a pas de liens solides, rapprochés, avec les faits. Marx n'a pas déduit des faits les principes fondamentaux de son système, par un empirisme de bon sens ou une solide analyse économique-psychologique ; au contraire, il ne l'établit pas sur un terrain plus solide que celui d'une dialectique formelle. C'est la grande faute radicale du système marxiste à sa naissance. De là tout le reste découle nécessairement. Le système s'ordonne dans une certaine direction, les faits suivent un autre cours, et croisent le système ici ou là. À chaque occasion la faute originelle engendre une autre faute. Ces heurts ne doivent pas apparaître. C'est pourquoi la matière est enveloppée dans l'ombre et le vague, ou courbée et tordue avec les mêmes raffinements dialectiques qu'au début ; et lorsque rien de cela ne réussit, on a une contradiction¹².

Voilà où se trouve, en même temps, « l'Alpha et l'Omega » de l'opposition irréductible entre la méthode d'analyse marxiste de la société et l'économie politique, classique ou marginaliste, dans toutes ses variantes. Böhm-Bawerk a le mérite de l'énoncer clairement, contrairement à ses successeurs néo-classiques qui s'inspireront ou plutôt reproduiront ses arguments. Il précise d'ailleurs son point de vue en admettant, comme l'affirme Sombart, que la méthode de Marx peut être qualifiée « d'objective » alors que celle de l'école autrichienne pourrait être dite « subjective ». Ce que Böhm-Bawerk appelle la « dialectique formelle » de Marx, c'est la méthode scientifique d'analyse du mouvement des sociétés, à quoi s'oppose l'empirisme qui caractérise l'économie politique classique ou néo-classique. La nuance entre ces deux dernières écoles apparaît dans le terme « de bon sens ». L'économie vulgaire se contente, en effet, de formaliser les intuitions du sens commun. Le marginalisme s'annonce pour ce qu'il est, chez Böhm-Bawerk : un psychologisme pseudo-scientifique.

Il s'ensuit que Böhm-Bawerk, pas plus que les autres critiques marginalistes de Marx, ne peut analyser « de l'intérieur » le discours de Marx. Ses réponses aux quatre présumés « arguments » de Marx passent tout à fait à côté de la question. Ce sont, nous le verrons, des auteurs ricardiens, adversaires du marginalisme, qui mettront en lumière certaines failles de la construction théorique de Marx et, de la sorte, expliqueront en quoi consiste vraiment la « grande contradiction » dont Böhm-Bawerk se contente d'affirmer la présence.

La critique de Böhm-Bawerk est le modèle de toutes les critiques vulgaires ultérieures, c'est-à-dire des analyses qui sont faites du point de vue de la théorie marginaliste. Ce sont ses thèmes que les représentants de la science économique officielle se contentent de répéter depuis un siècle, sans même chercher à les développer et à les approfondir. Böhm-Bawerk met en lumière une « grande contradiction » entre le premier et le troisième livre du *Capital*, contradiction dont il affirme la présence sans en expliquer l'origine. Pour la théorie marginaliste, dont il est l'un des fondateurs, la valeur est un rapport d'échange entre des biens, des objets, rapport d'échange dont la fixation est le résultat de l'interaction des désirs et aspirations d'un certain nombre d'agents économiques. La présence simultanée de deux concepts différents, ceux de valeur et prix, est une chose inconcevable pour les théoriciens de cette école. Marx écrit dans le livre premier du *Capital* que les objets s'échangent proportionnellement au temps de travail nécessaire à leur production ; il se contredit donc en admettant ensuite qu'ils sont échangés en fonction de leurs coûts de production qui incluent le taux moyen de profit.

Pour les marginalistes, cette contradiction illustre la faillite de l'analyse marxiste. Telle est l'ossature de l'argumentation à laquelle Böhm-Bawerk ajoute quelques observations pertinentes sur les erreurs de la solution que Marx apporte au problème de la transformation. Mais son point de vue marginaliste l'empêche de mettre le doigt sur les problèmes réels que pose la construction de Marx dont il ne parvient pas à lire la problématique. Néanmoins, la critique de Böhm-Bawerk est un modèle de polémique relativement intelligente, comparativement à celles de ses émules des autres écoles marginalistes, comme nous le verrons maintenant. Son ton serein contraste avec la virulence et le mépris qui caractériseront, de plus en plus, la critique bourgeoise de Marx.

2. *Variations sur un même thème : Pareto et les autres*

Les autres critiques marginalistes reprennent, avec plus ou moins de bonheur, et généralement moins que plus d'honnêteté, l'un ou l'autre des thèmes traités par Böhm-Bawerk. On assiste, à partir de 1894, à la parution d'une profusion d'articles sur Marx, le *Capital* et le marxisme, qu'il serait fastidieux de recenser totalement. C'est en Allemagne et en Autriche, évidemment, que l'on accorde le plus d'attention au travail de Marx. La traduction française du livre troisième du *Capital* ne sera publiée qu'en 1901, et sa version anglaise en 1909. Parmi les études consacrées au dernier livre du *Capital*, on peut noter celles de Johann von Komorzynski et Ernst Lange¹³, fortement inspirées par Böhm-Bawerk. On consacre aussi des livres entiers à la critique de Marx¹⁴.

Après celle de Böhm-Bawerk, la critique la plus célèbre de Marx est celle de Vilfredo Pareto. Elle est contenue dans son ouvrage monumental,

*les Systèmes socialistes*¹⁵, issu de cours donnés à l'Université de Lausanne, au début du siècle. Le chef de file de l'école de Lausanne avait déjà consacré, en 1899, deux brefs articles au troisième livre du *Capital*¹⁶. Dans l'un d'eux, il livre ainsi le résultat des réflexions que lui inspire la différence entre la valeur et le prix : « Eh ! grands dieux ! pourquoi ne nous en avait-il pas averti ? Demain je publierai un livre où je dirai que l'éléphant est un poisson. On discutera beaucoup là-dessus et, après quelques années, je publierai un III^e volume où le lecteur apprendra que j'appelle éléphant le thon et vice-versa¹⁷. »

Ces remarques d'une subtilité douteuse sont assez caractéristiques du style de critique de Vilfredo Pareto. Nous avons vu que son « Introduction » aux extraits du livre premier du *Capital*¹⁸ ne volait pas très haut. Les dix années qui séparent la rédaction de ce texte de celle des *Systèmes socialistes* ne semblent pas avoir été utilisées par Pareto pour approfondir sa connaissance du marxisme. Néanmoins, la réputation de cette critique nous oblige à nous y pencher quelque peu. Dans son livre, trois chapitres sont consacrés aux « systèmes scientifiques » (qu'il distingue des systèmes religieux, théoriques, métaphysiques, communistes, éthiques, mixtes, etc.), dont l'un à l'économie marxiste. Encore faut-il distinguer, chez Marx, une partie sociologique et une partie pratique. La réfutation de la partie économique de l'œuvre de Marx n'entraîne pas nécessairement la condamnation du collectivisme, et ne diminue donc pas la valeur objective de la partie pratique de l'œuvre de Marx, qui est très grande, puisqu'elle donne une « forme scientifique » à un sentiment répandu de « frustration » ressenti par les ouvriers et les « prolétaires intellectuels ». D'ailleurs, par rapport au *Manifeste*, « le *Capital* n'est qu'un appendice, destiné à débayer le terrain des objections qu'on pourrait faire à la doctrine, en se fondant sur l'économie politique¹⁹ ». L'obscurité même de l'œuvre de Marx contribue à augmenter la foi de ses adeptes.

La méthode de Marx, selon Pareto, consiste à faire naître « par association d'idées, des sentiments favorables à la lutte des classes », selon un mécanisme dont notre auteur a donné l'analyse dans un chapitre précédent : le « sophisme par association d'idées ». Quant au reste, la partie économique de l'œuvre de Marx peut se déduire des principes posés par les anciens économistes, par Ricardo et son école. L'apport de Marx se réduit à un changement de terminologie. Pareto nous avait d'ailleurs déjà averti du fait qu'il ne chercherait pas à comprendre le sens que Marx donne aux mots qu'il utilise :

Nous n'aurons pas la témérité de hasarder, à notre tour, une hypothèse sur ce qu'est au juste la *vraie* théorie de la valeur de Marx, et nous nous résignerons à l'ignorer, comme nous ignorons ce que veut dire le fameux *Pape Satan, pape Satan aleppe* de Dante : les auteurs qui désirent être compris doivent se donner la peine de s'exprimer clairement. Il est manifeste qu'un sens sur lequel n'ont pu tomber d'accord les plus savants marxistes, un sens sur lequel Engels, l'*alter ego*

de Marx, a attendu les derniers jours de sa vie pour donner une explication... qui obscurcit encore la question, un sens qui a échappé au gendre de Marx, M. Lafargue, qui doit avoir eu toute facilité pour s'en instruire auprès du maître, échappera toujours, si tant est qu'il existe, à des profanes tels que nous. L'examen de l'œuvre de Marx sera donc fait ici uniquement en donnant aux termes qui s'y trouvent le sens qu'ils ont dans le langage et sans chercher à percer les sublimes mystères qu'ils peuvent cacher²⁰.

Pareto rappelle que nulle part, dans le livre premier, on ne trouve de définition exacte et précise du terme valeur. Il procède à une petite paraphrase, dont il ressort qu'on aurait pu aussi bien exclure le travail, et réduire la valeur aux « services » des capitaux : « ... s'il plaisait à un autre auteur de se placer exclusivement au point de vue des services des capitaux fonciers et mobiliers, il mesurerait la valeur d'un objet par la quantité de ces services contenue, *cristallisée*, dans le produit²¹ » :

Le fondement de la démonstration pour prouver que la valeur est mesurée par le travail est, comme nous l'avons vu, que la « valeur d'usage des marchandises une fois mise de côté, il ne leur reste plus qu'une qualité, celle d'être des produits de travail ». Donc, si l'on s'apercevait qu'il leur reste quelque autre qualité, par exemple celle d'être des produits des capitaux, toute la démonstration tomberait²².

Marx cherche « quelque chose de commun » dans les marchandises échangées, selon un processus d'élimination qui « ne peut donner rien de bon dans les sciences concrètes ». La valeur dépend en réalité d'une foule de circonstances, et Marx élimine toutes celles qui le gênent pour en arriver à son résidu, le travail, car « pour la thèse de Marx, il serait utile que les prix des marchandises fussent effectivement mesurés par la quantité de travail, c'est l'interprétation de l'exégèse populaire et c'est la seule qui rende logique le raisonnement de Marx²³ ».

Pareto examine les objections qui se présentent à l'esprit une fois que l'on a admis que la valeur se réduit au travail. La première découle de l'hétérogénéité des travaux. Marx ne peut s'empêcher de tomber dans un cercle vicieux lors de son analyse de la réduction du travail complexe au travail simple. Une autre objection est nouvelle, et deviendra classique, parmi les « réfutations » de la théorie de la valeur-travail. Pareto écrit que « les moyens de production peuvent se combiner en des proportions différentes pour donner le même produit²⁴ ». Cette variabilité des « coefficients de production », elle-même liée aux variations de ce qui sera bientôt appelé la « rémunération des facteurs de production », est mise de côté par Marx, qui réduit « toute variabilité à la variabilité technique ».

La critique de la théorie de la valeur de Marx est importante, puisque « partant de là, on développe la théorie de la plus-value, du sur-travail, de l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste²⁵ ». Tout cela est développé dans le Livre I^{er}, dont les théories sont « beaucoup plus claires et logiques

que celles des autres ». Malheureusement pour Marx, ou plutôt pour les marxistes, la publication des livres suivants a gâté la sauce. La théorie de la valeur « qui s'annonce si fièrement dès les premières pages du premier volume, qui a une si belle allure, et qui est précisément ce qu'il faut pour battre en brèche le système « capitaliste », se modifie et se racornit dans les autres volumes²⁶ ». Pareto propose alors une étonnante interprétation de la transformation de la valeur en prix de production, qui peut faire naître quelques doutes sur l'attention qu'il a mise à la lecture du Livre III du *Capital*. Cette interprétation est d'autant plus surprenante que Pareto pouvait difficilement ignorer la critique de Böhm-Bawerk, au moment où il écrivait ces lignes.

Pour faire disparaître la contradiction entre l'égalité des taux d'exploitation et celle des taux de profit, Marx a recours, nous dit-on, « à son procédé habituel des moyennes ». Rien de très grave jusqu'ici, Marx cherchant précisément comment s'établit le taux moyen de profit. Mais nous sommes ensuite surpris de lire que, pour Marx, la transformation se fait par l'égalisation des compositions organiques du capital. Ceci est évidemment, ajoute Pareto, absolument contraire aux faits. Marx serait sans doute d'accord avec lui sur ce point. Cette transformation, poursuit Pareto, s'opère par la concurrence, qui provoque un transfert des capitaux variables entre les branches de production :

Marx applique cette théorie non pas à tout le capital, mais au seul capital variable ; et en cela, il est logique, puisque, selon lui, c'est le seul capital qui produit la plus-value que s'approprie le capitaliste. Les capitaux *variables* se retirent donc des branches de la production qui donnent une plus-value moindre pour se porter vers les branches qui donnent une plus-value plus élevée. Cela égalise le taux de profit, et aussi la composition du capital²⁷.

Cette critique parétienne du mécanisme de la transformation procède d'une évidente falsification de la présentation de Marx. Mais on aura constaté qu'il en est ainsi de l'ensemble du texte de Pareto, qui se refuse à comprendre, sinon simplement à lire, ce que Marx a écrit. La théorie de la valeur de Marx est pour lui une simple mystification, et la différence entre valeur et prix de production semble être une plaisanterie, l'ensemble de l'argumentation de l'auteur du *Capital* relevant du sophisme et de la fumisterie. Nous sommes très en deçà de la critique de Böhm-Bawerk, ou de celles que nous considérerons dans la section suivante de ce chapitre. Mais la réputation du chef de file de l'école de Lausanne a conféré à sa critique une importance et une influence qu'elle ne mérite pas.

En France, le problème de la théorie de la valeur et de la transformation est évoqué jusqu'en assemblée nationale²⁸ ! La qualité générale de la critique est d'un niveau inférieur même à celui de Pareto. La situation politique provoque une multitude de réfutations du *Capital* qui s'en tiennent

à des lieux communs. On peut signaler un nouvel article de Maurice Block²⁹, ainsi que les textes de son compagnon d'armes du Groupe de Paris, Yves Guyot³⁰. Il est évident, pour tous, que la publication du troisième livre du *Capital* consacre la faillite de la théorie marxiste de la valeur, ce que confirme la division, parmi les marxistes, sur l'interprétation à donner à la transformation des valeurs en prix :

En un mot, si Engels prétend que la loi de la valeur de Karl Marx, a existé, il considère qu'elle est morte depuis le XV^e siècle. Les marxistes reconnaissent que c'est une conception logique, mais qu'aucun des actes de l'échange qui ont lieu dans notre civilisation n'y correspond. Elle n'est pas plus conforme à la réalité que la loi d'airain des salaires, qui lui sert de base du reste, comme on l'a vu à la première ligne de la citation que j'ai faite. C'est sur ces deux concepts subjectifs, dont la fausseté objective est avouée par Karl Marx et Engels eux-mêmes que le prétendu socialisme scientifique a été établi, et qu'au point de vue intellectuel il entraîne les populations³¹.

En Grande-Bretagne, comme du reste aux États-Unis, Marx est à peu près ignoré. On consacre quelques notes de lecture au livre troisième du *Capital*³². Une des rares exceptions à cette règle est apportée par la publication de deux longs articles de Thomstein Veblen³³. Les thèmes développés sont toujours les mêmes. La théorie de la valeur étant une théorie de l'échange, la valeur est un prix, et une différence entre valeur et prix est inconcevable. La théorie des prix de production et du profit moyen contredit donc la théorie de la valeur du livre premier du *Capital*. Tout le reste n'est que phraséologie mystique. Tel est le thème principal de la critique bourgeoise du livre troisième du *Capital*, thème qui a survécu, depuis, à l'évolution de la « science économique », pour qui, moins que jamais aujourd'hui, il ne peut exister de « valeur » derrière la réalité immédiate que constitue le prix de marché³⁴. Et la référence à l'offre et à la demande constitue l'explication ultime de ce phénomène.

B — Exploitation et théorie de la valeur

Au moment de la publication du livre troisième du *Capital*, le marginalisme n'avait pas encore conquis l'économie politique. C'était le cas, en particulier, de l'Italie, et surtout de l'Allemagne, où les disciples de Ricardo demeuraient nombreux, à la fin du siècle. Leurs critiques de la théorie marxiste de la valeur et de la transformation étaient donc très différentes de celles de Böhm-Bawerk ou de Pareto. Quoique beaucoup moins connues que ces dernières, elles présentent en réalité un grand intérêt, et constituent les premières formulations de l'actuelle lecture néo-ricardienne du *Capital*. La plus importante est l'analyse du statisticien Wilhelm Lexis, qui, en 1885, avait été le premier à relever le « défi d'Engels » et à proposer une solution au problème de la transformation.

Pour Lexis, l'œuvre de Marx constitue « le produit de ce qui est peut-être l'effort intellectuel le plus intense qu'aucun penseur ait jamais consacré à l'investigation des phénomènes économiques [...]. Il est certain, que, quelque'éloigné qu'on puisse être de ses tendances socialistes pratiques, on doit lui attribuer une des premières places parmi les théoriciens de la science économique³⁵ ». On peut d'ailleurs tout à la fois « retenir la théorie de Marx en ce qui concerne les profits du capital et en même temps décrire le capitaliste, à la manière de Bastiat, comme un philanthrope qui échange des services avec ses frères, les travailleurs ». C'est le ton qui fait la musique, et c'est la conception matérialiste de l'histoire de Marx qui l'amène à voir dans les difficultés du capitalisme « des manifestations d'une évolution irrésistible qui fera éventuellement éclater les bornes du régime existant et produira la nécessité d'une forme différente de production³⁶ ». Lexis, avons-nous déjà dit, défendait une singulière conception du profit : le profit viendrait du fait que seuls les commerçants et les industriels peuvent charger, pour leurs marchandises, des prix dépassant les coûts. Engels avait écrit que cette thèse aboutissait pratiquement aux mêmes résultats que la théorie marxiste de la plus-value. Il donnait ainsi, à l'avance, son aval à ce qui constitue le noyau des lectures révisionnistes ou ricardiennes de Marx, fondées toutes deux sur une épistémologie empiriste. On constate, on voit, la divergence d'intérêts entre capitalistes et ouvriers, l'exploitation capitaliste et la lutte des classes. Il s'agit là d'une donnée brute de l'expérience qui n'a pas à être expliquée. En conséquence, on n'a pas besoin de la théorie de la valeur pour dépendre l'exploitation capitaliste.

Lexis souligne au début de son article que, malgré la parution du troisième volume du *Capital*, l'œuvre de Marx demeure « dans sa structure interne et essentielle, incomplète » ; alors que le deuxième volume peut être considéré comme étant presque exclusivement de la main de Marx, le troisième a dû être retravaillé considérablement par Engels. Les deux premiers volumes, « discutent dans l'abstrait, comme si elles avaient une existence indépendante, des choses qui en réalité ne peuvent exister indépendamment ». Dans ce troisième volume, Marx « désire maintenant s'approcher de la réalité, et décrire les formes que prend le capital tel qu'il apparaît dans l'interaction des différents types de capitaux, dans le fonctionnement de la concurrence, et dans la conscience quotidienne des agents producteurs ». C'est ainsi que la plus-value apparaît au capitaliste sous la forme du profit, et que la valeur se présente comme la sommation du coût et du profit, $k + p$, et non plus comme $c + v + m$. Ce profit, le capitaliste le rapporte à l'ensemble de son capital ; profit et taux de profit sont ainsi à la surface des phénomènes, alors que la plus-value et son taux constituent l'objet caché, mais essentiel, des investigations. Mais la différenciation, la mystification des relations capitalistes va plus loin, en ce que le profit et la plus-value deviennent quantitativement différents. Avant d'examiner cette situation, toutefois, au début du Livre III, Marx « entre dans une longue investigation casuistique sur la relation du

taux de profit au taux de plus-value, et sur la dépendance fonctionnelle entre les quantités c , v , m et p : tout ceci suivant l'hypothèse (non conforme à la réalité) qu'en général profit et plus-value sont égaux ». C'est dans la deuxième section seulement que Marx « écarte le doute auquel il avait jusque là permis de subsister, concernant la différence entre la valeur des biens telle que conçue par lui et leur valeur d'échange telle qu'elle apparaît dans la vie réelle ». Lexis revient sur l'analyse de la valeur proposée par Marx dans le livre premier, avant d'exposer la contradiction entre cette analyse et la réalité de l'égalité des taux de profit, contradiction dont Marx « était aussi conscient que n'importe quel économiste orthodoxe³⁷ ».

Toutefois, l'explication que donnait Marx de ce « curieux phénomène » « était si forcée et insatisfaisante que le lecteur était porté à croire qu'il gardait en réserve quelque grande découverte par laquelle la relation entre la valeur telle qu'elle apparaît en réalité et la quantité de travail contenue dans les marchandises allait être éclairée d'une manière nouvelle et surprenante ». C'est précisément ce qu'Engels laissait entendre dans sa préface à l'édition posthume du deuxième livre du *Capital*. Lexis résume la solution qu'il a proposée en 1885, soulignant qu'il a alors « essayé de résoudre le problème du point de vue de Marx lui-même ». Engels, rappelle-t-il, a lui-même écrit, dans sa préface au troisième livre, que son exposition « bien qu'elle ne résolve le problème en aucune manière, du moins le pose, bien que vaguement et superficiellement, avec une justesse suffisante³⁸ ». Lexis passe alors à l'exposé de la solution de Marx : « Nous allons maintenant passer à cette solution, inaccessible pour l'économiste vulgaire, que Marx donne lui-même dans la deuxième partie du troisième volume. C'est la solution simple et évidente à laquelle arrive d'abord quiconque se penche sur ce problème, et qu'il écarte ensuite parce qu'il doit croire qu'il y a quelque chose de plus sous cette question³⁹. »

Le fait que Marx conclut à l'annulation des différences individuelles entre les valeurs et les prix n'offre rien de surprenant, puisque « c'est un théorème très simple que la somme algébrique des différences de tout nombre de quantités individuelles et de leur moyenne arithmétique est toujours zéro ». La conclusion de Marx, selon Lexis, découle évidemment de ses prémisses, tout en ne mettant aucunement en lumière le rapport entre les prix « totaux » et les valeurs des biens qui vont respectivement aux ouvriers et aux capitalistes :

Il n'y a donc aucune relation fixe entre la valeur des marchandises au sens de Marx et leur valeur d'échange réelle ou leur prix. Marx ne fait pas même de tentative pour expliquer, comme nous l'avons essayé, une proportion ou une relation entre les prix totaux et les « valeurs » totales des marchandises qui vont respectivement aux travailleurs et aux capitalistes. Il se contente de la proposition suivant laquelle, pour la totalité des marchandises, les variations de leurs prix par rapport à leurs valeurs s'annulent — conclusion qui, comme

on l'a dit, découle nécessairement de la nature des moyennes dont il part⁴⁰.

On a ici une première formulation de la critique rigoureuse qu'un élève de Lexis, Bortkiewicz, fera dix ans plus tard. Les « proportions » de Lexis deviendront les x , y et z des équations exprimant les rapports entre les prix et les valeurs des trois grands secteurs de la production sociale. Mais surtout, ce passage contient la critique fondamentale de l'erreur, non seulement de Marx, mais de ses « correcteurs », à commencer par Bortkiewicz. Les résultats de tout schéma arithmétique de transformation, concernant la relation entre agrégats en valeurs et agrégats en prix, découlent nécessairement des hypothèses du schéma. Marx ne prouve donc pas que la somme des prix est égale à la somme des valeurs. Il n'était pas étonnant que ce soit un mathématicien qui découvre cette faille, sans néanmoins en tirer les conclusions théoriques qui s'imposent. En effet, cette erreur technique n'est pas, en soi, fondamentale. Elle est le signe d'une autre erreur, elle renvoie à une difficulté plus profonde. Cette difficulté, c'est le rapport théorique — et non plus seulement arithmétique — entre le prix et la valeur. Alors que les marginalistes ne pouvaient pas même voir la faille technique, un ricardien ne pouvait aller au-delà de cette constatation première, et découvrir cette difficulté que les marxistes eux-mêmes étaient loin de saisir, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Lexis montre ensuite que Marx ne rend pas compte, hormis quelques vagues allusions à la concurrence, du mécanisme par lequel est réalisée la formation du taux général de profit, et donc la transformation de la valeur en prix de production. Il reprend l'argument de Sombart, en soulignant que « l'égalité dans les taux de profit est de l'essence de la production capitaliste », et qu'elle est apparue simultanément au capitalisme ; on ne peut imaginer une période où celle-ci ne se serait pas réalisée encore complètement, et donc une « priorité historique » des valeurs par rapport aux prix. De même, l'existence d'un « capital de composition organique moyenne » est une pure hypothèse abstraite, ou, plus exactement, « le résultat d'une simple opération arithmétique, qui dépend entièrement des données dont on part et n'a aucun effet en retour sur ces dernières ». Lexis en conclut, comme Sombart, que la valeur est une construction purement théorique : « La valeur, telle que conçue par Marx, est donc une conception purement théorique. On ne peut jamais trouver cette chose dans la réalité, ni dans les échanges normaux des marchandises, ni dans la conscience des individus qui prennent part à ces échanges⁴¹. »

Lexis se demande pourquoi Marx tenait avec tant de ténacité à sa « conception imaginaire et irréaliste de la valeur ». Il répond que cette conception était « le fondement de son analyse de la production capitaliste », et, d'autre part, que Marx « croyait que toute théorie économique tenait suspendue dans l'air à moins d'avoir une solide fondation dans l'équation

valeur = travail coagulé ». Dans le troisième volume, il ne parvient à relier sa théorie à la réalité qu'au moyen d'un rapport mathématique tautologique :

Dans son troisième volume, il essaie maintenant de montrer quels rapports existent entre ses constructions idéales et les processus économiques réels. Sa théorie lui donne un ensemble de formules : l'expérience en présente une autre, différente. Il n'est pas difficile de trouver une relation arithmétique entre les deux, et de déduire de la totalité de la plus-value le taux moyen de profit pour la totalité du capital. Mais cela ne prouve d'aucune manière que la loi de la valeur de Marx exerce l'influence décisive qu'il lui attribue. Cela montre seulement que sa loi hypothétique ne peut être logiquement réconciliée avec l'expérience économique qu'à la condition qu'elle soit appliquée, non pas aux marchandises individuelles, mais à leur totalité⁴².

Après avoir résumé les développements ultérieurs de l'analyse de Marx, et critiqué, en particulier, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit et la théorie de la rente absolue, Lexis insiste dans la conclusion de son étude sur le lien qui unit Ricardo et Marx, dont le système peut être considéré comme « un développement, dans un sens strictement logique, des idées de Ricardo⁴³ ». Il parle aussi de la parenté entre le concept de « produit net » de Quesnay et le concept de plus-value de Marx⁴⁴. Puis il revient sur la question de la valeur de Marx, qui est « sa propre création, et n'est en aucune manière coextensive à la valeur psychologiquement conçue ». Le travail nécessaire à la production d'une marchandise « est un élément important, peut-être le plus important, dans la difficulté d'obtention. Mais ce n'en est pas le seul élément ». Le fait qu'un groupe, dans la société, possède les moyens de production, suffit à rendre compte de l'écart entre le prix des marchandises et leur coût de production. Il faut, d'autre part, distinguer la valeur considérée d'un point de vue individuel de la « valeur sociale ». C'est de ce dernier point de vue que la valeur de Marx prend un sens, mais elle « ne contrôle pas et ne détermine pas les formes empiriques de la valeur » :

La conception de la valeur et de la plus-value de Marx était une introduction commode pour son analyse de la production capitaliste. Cela lui permettait de faire une analyse claire, au sens mathématique, et c'était donc particulièrement efficace pour ses objectifs pratiques. Mais les faits de la vie sociale ne peuvent être réduits à un schéma aussi simple ; tandis que les lois sociales immanentes que Marx suppose trouver en eux ne sont rien d'autre que des abstractions hypothétiques⁴⁵.

Ce thème sera repris, entre autres, aussi bien par Joan Robinson que par Samuelson, dans un vocabulaire différent. La théorie de la valeur et de la plus-value serait, pour Marx, un moyen d'illustrer l'exploitation dont, par ailleurs, les « concepts bourgeois » de prix et de profit peuvent tout aussi bien rendre compte. C'est par des considérations de cet ordre, dont les fondements sont d'ailleurs aussi présents chez Bortkiewicz, que Lexis conclut son article, en rappelant sa théorie du profit, et en ajoutant qu'on

peut rejoindre les mêmes conclusions que la loi de la plus-value de Marx par des voies tout à fait différentes :

La valeur de marché normale naît des évaluations individuelles qui s'influencent réciproquement. Si chaque producteur ajoute à son coût de production un supplément proportionnel à son capital, il ne le fait pas parce que fourvoyé par quelque illusion subjective, mais parce qu'il contribue ainsi à la division actuelle du produit entre les travailleurs et les capitalistes. Il est faux de dire qu'en ajoutant ce supplément, les capitalistes perdent toujours comme acheteurs ce qu'ils gagnent comme vendeurs et donc ne gagnent rien comme groupe. Car les travailleurs, il ne faut pas l'oublier, ne sont pas en position d'ajouter un tel supplément. Leurs salaires sont simplement déterminés par le coût de production de leur force de travail. Ainsi nous pouvons atteindre, par les moyens empiriques les plus triviaux, et sans aucune référence à des idées ou des lois immanentes de l'évolution, les mêmes conclusions que la loi de la plus-value de Marx. Il découle du tempérament d'un individu, et de son point de vue social, qu'il voit dans ce résultat une merveilleuse harmonie des intérêts ou un conflit qui doit mener à la révolution sociale⁴⁶.

Entre ces deux points de vue extrêmes, il y a place, évidemment, pour plusieurs « visions intermédiaires » de l'évolution future de la société, par exemple celles qui inspirent le réformisme. Nous verrons qu'elles s'appuient sur des réflexions théoriques analogues à celles de Lexis. Certains marxistes, comme Bernstein, se rallieront même à la théorie marginaliste de la valeur, à laquelle Lexis demeurerait hostile. Cette hostilité va d'ailleurs de pair avec un certain « éclectisme théorique » — qu'on retrouvera chez Bortkiewicz — et qui explique certains passages surprenants de cette critique qui peut apparaître moins articulée et cohérente que, par exemple, celle de Böhm-Bawerk. Lexis ne dispose pas de cet « appareil théorique » qui empêche par ailleurs les auteurs marginalistes de lire Marx. Et l'absence d'hostilité lui permet non seulement de lire, mais d'essayer de comprendre.

C'est ainsi que Lexis ne rejette pas à priori la notion d'une différence entre la valeur et le prix, et essaie d'analyser la démarche de l'auteur du *Capital*. Cela lui est possible, car cette démarche est, dans ce développement, ricardienne. Le fait même que Lexis, et d'autres, aient résolu le problème de la transformation avant la publication du livre troisième du *Capital*, le démontre. Il faut comprendre la théorie marxiste de la valeur comme une théorie ricardienne pour résoudre ce problème tel qu'il a été posé par Engels, et tel qu'il semble maintenant posé par Marx. Lexis est d'ailleurs, sur ce point, très explicite.

C'est ce qui lui permet de découvrir une faille importante de la solution de Marx, et la nature tautologique des conclusions qu'il tire de son modèle de transformation. Il souligne aussi un certain nombre de problèmes corollaires, liés à celui de la transformation, dans l'analyse de baisse tendan-

cielle du taux de profit, du travail productif et improductif, de la rente, etc. Il indique la voie de la solution que développera Bortkiewicz au problème de la transformation. Nous verrons que cette solution — ricardienne évacue totalement la théorie de la valeur de Marx. Les failles de la solution de Marx amènent Lexis à rejeter la « valeur marxienne » en l'évacuant dans un univers mythique. Mais ce rejet ne l'amène pas à rejeter l'ensemble de la construction de Marx.

C'est ainsi que Lexis développe, maladroitement, certaines thèses aujourd'hui très à la mode, et que nous qualifions de néo-ricardiennes. Ces thèses, comme la théorie ricardienne, s'appuient sur une épistémologie empiriste. Leurs tenants acceptent ainsi ce qu'ils croient être la « théorie marxiste de la distribution », la lutte des intérêts divergents des capitalistes et des ouvriers. Mais c'est là une réalité empirique ultime qui n'a pas à être expliquée. C'est le sens qu'il faut donner aux paroles de Lexis sur la nature essentiellement « empirique » de la plus-value. C'est aussi le sens des modèles néo-ricardiens sophistiqués, dans lesquels l'« état de la lutte des classes » est conçu comme une donnée sociologique exogène qui permet de « fermer » un modèle de prix de production dans lequel les « valeurs » sont redondantes. Mais dès lors, l'origine du profit, dont le taux est par ailleurs parfaitement déterminé, se perd dans la nuit des temps.

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que Lexis⁴⁷ est le précurseur isolé d'une analyse rejetée par tous ses contemporains. Au contraire, avons-nous écrit, Ricardo gardant ses lettres de créance en Allemagne, ce type d'analyse a été appliqué, par d'autres, à la critique de Marx. L'économiste Karl Diehl rédige, en 1898, une brochure sur ce problème⁴⁸, et réexamine cette question dans l'important ouvrage qu'il consacre à commenter les *Principes* de Ricardo⁴⁹. Pour un autre théoricien allemand, Franz Oppenheimer, la construction de Marx n'est pas suspendue à la validité de sa théorie de la valeur⁵⁰.

Enfin, dans un long article, sur le livre troisième du *Capital*, moins articulé que celui de Lexis, Léon Winiarski, professeur à l'Université de Genève, arrive essentiellement aux mêmes conclusions que ce dernier.

Mais si la théorie de la valeur de Marx nous paraît désormais insoutenable, son ouvrage garde sa pleine valeur scientifique même en dehors de cette théorie : il est le premier qui analyse d'une façon admirable tous les antagonismes intimes de la production contemporaine, antagonismes causés par le caractère monopoliste du capital⁵¹.

Winiarski, pas plus que Lexis, ne nous explique comment on peut analyser les « antagonismes intimes de la production contemporaine » sans utiliser la théorie de la valeur. C'est là, en effet, le sujet même du livre premier du *Capital*, qui se trouve, au terme de ces critiques, relégué aux oubliettes, ou classé parmi les œuvres de philosophie. Ce serait le « détour hégélien » de celui qui se rallie, dans le livre troisième, à l'économie politique

bourgeoise, qui, dans sa forme classique, n'a jamais nié l'existence d'antagonismes sociaux. C'est même là l'objet que Ricardo assigne à la science qu'il construit. On ne voit pas en quoi Marx l'aurait dépassé, et quel sens donner au sous-titre du *Capital*.

NOTES DU CHAPITRE III

1. A. Loria, « L'Opera postuma di Carlo Marx », *N.A.* 3^e sér. LV, 3 (févr. 1895), p. 477.
2. *Ibid.*, p. 477-478.
3. *Ibid.*, p. 479-480. Parmi les critiques pour qui la publication du troisième volume constitue une « retraite scientifique », on peut noter : E. Gunther, « Die revisionistische Bewegung in der Deutschen Sozialdemokratie », *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft* (à l'avenir : *J. G. V.*) XXIX, 4 (oct. 1905), p. 1235-1282 ; T.G. Masaryk, *Die philosophischen und sociologischen Grundlagen des Marxismus*, Vienne, K. Konegen, 1899, en particulier p. 251-257 ; cf. aussi *la Crise scientifique et philosophique du marxisme contemporain*, Paris, V. Giard et E. Brière, 1898, de T.G. Masaryk également.
4. E. von Böhm-Bawerk, « Zum Abschluss des Marxschen Systems », dans O. v Boenigk (édit.), *Festgaben für Karl Knies zur fünfundsiebzigsten Wiederkehr seines Geburtstages*, Berlin, Haering, 1896, p. 85-205. À l'époque où il a rédigé son texte, Böhm-Bawerk était ministre des Finances dans le cabinet autrichien.
5. E. von Böhm-Bawerk, *op. cit.*, p. 90-91.
6. *Ibid.*, p. 102.
7. *Ibid.*, p. 133.
8. *Ibid.*, p. 136.
9. *Ibid.*, p. 144.
10. Dans son article, Grabski essaie de résoudre ce problème d'un point de vue marxiste, en écrivant qu'il faut inclure dans la valeur de la force de travail qualifiée la valeur nécessaire à l'acquisition de cette qualification : « Ce n'est pas une fiction, mais un fait qu'une heure de travail complexe contient plusieurs heures de travail non qualifié [...]. Pour être consistant, nous devons prendre en considération le travail qui a été utilisé pour acquérir la qualification. » (*Deutsche Worte*, XV, 3 (mars 1895), p. 155, cité par Böhm-Bawerk, *op. cit.*, p. 273).
11. E. von Böhm-Bawerk, *op. cit.*, p. 172.
12. *Ibid.*, p. 187.
13. J. von Konrorzynski, « Der dritte Band von Carl Marx' *Das Kapital*. Line Kritische Abhandlung über die Arbeitswerttheorie und die socialistische Lehre von Capitalsertrage », *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung* (à l'avenir : *Z. V. S.*) VI, 2 (1897), p. 242-299. — E. Lange, « Karl Marx als volkswirtschaftlicher Theoretiker », *J.N.S.* 3^e sér. XIV, 4 (oct. 1897), p. 540-578. Lange conclut son article en écrivant que le système de Marx « n'a résisté en aucun point à nos critiques. Il a plutôt montré que Marx n'a aucune importance comme théoricien en science économique. Dans l'histoire du savoir humain, son nom sera seulement à mentionner comme celui d'un des principaux représentants de la grande réaction scientifique inaugurée par Hegel » (p. 578). — Cf. aussi F. von Weichs-Glon, « über den Wert der Arbeit », *Z. G.S.* LI, 4 (1895), p. 618-634.

14. Notons, parmi ceux qui touchent les sujets traités dans notre travail : L. Slonimsky, *Karl Marx' nationalökonomische Irrlehren. Eine Kritische Studie*, trad. du russe par M. Schapiro, Berlin, J. Rade, 1897, et *Versuch einer Kritik der Karl Marx'schen Skonomischen Theorien*, Berlin, 1899 ; K. Walcker, *Karl Marx, Gemeinverständliche, Kritische Darlegung seines Lebens und seine Lehren*, Leipzig, Rossberg, 1897 ; A. von Wenckstern, *Marx*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1896.
15. Voir V. Pareto, *Œuvres complètes*, édit. par G. Busino, Genève, Droz, 1965, t. 5 (1^{re} éd., Paris, Giard & Brière, 1902-1903).
16. Id., « la Théorie de la valeur de Marx » dans *op. cit.*, t. 9 : *Marxisme et économie pure*, 1966, p. 110-111 (paru dans *Zeitschrift für Sozialwissenschaft*, II (1899), p. 546-547) ; et « le Troisième Livre du *Capital* », dans *op. cit.*, t. 9, p. 112-114 (Z.S. II (1899), p. 849-851).
17. Id., « le Troisième Livre du *Capital* », p. 112.
18. Cf. *supra*, p. 13-15.
19. V. Pareto, « les Systèmes socialistes », p. 331.
20. *Ibid.*, p. 326-327.
21. *Ibid.*, p. 343, note 1.
22. *Ibid.*, p. 371.
23. *Ibid.*, p. 349-352.
24. *Ibid.*, p. 372.
25. *Ibid.*, p. 376.
26. *Ibid.*, p. 354-355.
27. *Ibid.*, p. 360.
28. J. Bourdeau, dans *les Débats*, 13 octobre 1896. Du même auteur, *l'Évolution du socialisme*, Paris, Alcan, 1901.
29. M. Block, *Karl Marx, fictions et paradoxes*, Paris, Giard et Brière, 1900. Sur Block et le Groupe de Paris, cf. *supra*, p. 11-13.
30. Y. Guyot, *l'Économie de l'effort*, Paris, A. Colin, 1896, et « le Sophisme de Karl Marx », *J.E.* 5^e sér. XLVII, 2 (août 1901), p. 193-214.
31. Id., *l'Économie de l'effort*, p. 260. Cf. aussi, d'un ton différent, les notes de lecture de C. Gide dans *R. E.P.* XI (1897), p. 412-413 et XIII (1899), p. 1043.
32. F. Butlin, *Economic Journal* (à l'avenir : E.J.), V (1895), p. 249-251. Cf. aussi ses notes de lecture, dans *E.J.* VIII (1898), p. 375-378 ; et IX (1899), p. 72-74.
33. T. Veblen, « The Socialist Economics of Karl Marx and his Followers », *Quarterly Journal of Economics* (à l'avenir : Q.J.E.), XX, 4 (août 1906), p. 575-595, et XXI, 2 (fév. 1907), p. 299-322. Voir aussi ses notes de lecture dans *J.P.E.* III (1894-1895), p. 218-219 ; V (1896-1897), p. 97-98, dont la première est citée en entier, et avec admiration, dans un texte récent de Samuelson sur... le problème de la transformation. En voici le début et la fin : « Parmi les surprises de la littérature économique se trouve le sort réservé à la théorie de la plus-value de Karl Marx dans le troisième livre de son *Capital*, récemment publié [...] À toute fin pratique, on avoue que toute la théorie de la plus-value est un fatras inutile. »
34. C'est surtout aux États-Unis, aujourd'hui, que se multiplient les articles consacrés à la théorie marxiste de la valeur et à la transformation. Il s'agit d'élaborations mathématisées de la note de lecture du *Journal of Political Economy* de 1895 (cf. note précédente) !
35. W. Lexis, « The Concluding Volume of Marx's *Capital* », *Q.J.E.* X (oct. 1895), p. 25.
36. *Ibid.*, p. 27-29.
37. *Ibid.*, p. 1-6.
38. *Ibid.*, p. 7-9.
39. *Ibid.*, p. 9.
40. *Ibid.*, p. 10.
41. *Ibid.*, p. 11.

42. W. Lexis, *op. cit.*, p. 12-13.
43. *Ibid.*, p. 25.
44. Cette idée sera reprise par P. Moride, dans une thèse de doctorat : *le Produit net des physiocrates et la plus-value de Karl Marx*, Paris, A. Rousseau, 1908.
45. W. Lexis, *op. cit.*, p. 32.
46. *Ibid.*, p. 33.
47. W. Lexis a consacré un autre article à la théorie marxiste de la valeur, à l'occasion d'une critique du livre de L. von Buch, *Intensität der Arbeit, Wert und Preis der Waren*, Leipzig, Duncker und Humblot, 1896 : « über einen neuen Versuch einer Arbeits – und Werttheorie », *J. G. V. XXIII*, 3 (1899), p. 913-922.
48. K. Diehl, *Über das Verhältnis von Wert und Preis im ökonomischen System von Karl Marx*, Jena, Fischer, 1898. Diehl conclut son étude en écrivant que Marx a réconcilié sa théorie de la plus-value avec l'existence du taux moyen de profit en sacrifiant la connection entre la valeur et le prix.
49. Id., *Sozialwissenschaftliche Erläuterungen zu David Ricardo's « Grundgesetzen der Volkswirtschaft und Besteuerung »*, Leipzig, W. Engelmann, 1905, 2^e part. chap. 8 : « Über das Verhältnis der Werttheorien von Ricardo und Karl Marx ».
50. F. Oppenheimer, *Das Grundgesetz der Marxschen Gesellschaftslehre : Darstellung und Kritik*, Berlin, Reimer, 1903.
51. L. Winiarski, « Étude critique sur le troisième volume du *Capital* de Karl Marx », *R.E.P. XI* (mai 1897), p. 435. Pour Winiarski, « la valeur est un phénomène complexe qui exprime la totalité des conditions d'un système économique, et il est impossible de le réduire à un seul élément : travail ou utilité, même compris de la façon la plus large » (*ibid.*). Cette thèse sera longuement développée par C. Cornelissen, dans un ouvrage touffu au titre choc, *Théorie de la valeur, réfutation des théories de Rodbertus, Karl Marx, Stanley Jevons et Böhm-Bawerk*, Paris, Scheicher frères, 1903. Dans une thèse de doctorat (*Étude critique des différentes théories de la valeur*, Paris, A. Rousseau, 1897), Eugène Petit fait une excellente réfutation des critiques marginalistes de la théorie marxiste de la valeur, tout en reprochant à cette dernière de n'être pas complète.

CHAPITRE IV

RETRAITE ET CONTRE-ATTAQUE LA SCISSION DU MARXISME

Sommes-nous donc en face d'un mystère ? Mon ami Labriola rappelle l'anecdote de Hegel *qui* aurait déclaré *qu'un seul de ses disciples l'avait compris...* En serait-il de même pour la théorie de la valeur de Marx ?

BENEDETTO CROCE,
*Recenti interpretazione della teoria marxista
del valore e polemiche intorno ad esse*, 1899.

L'assaut contre le marxisme portait d'abord sur la théorie de la valeur. Cette même question sera à l'origine d'une division importante concernant l'interprétation du *Capital* et de la critique de l'économie politique chez les théoriciens se réclamant de Marx. Cette division s'approfondit après la mort d'Engels, survenue un an après la publication du livre troisième du *Capital*. Ce livre, et la postface d'Engels, devaient, dans l'esprit de ce dernier, clore un débat engagé depuis 1867 et, surtout, depuis la publication de sa préface au livre deuxième du *Capital*, en 1885. Or, on peut considérer l'article d'Engels comme le point de départ, sinon le détonateur, d'une controverse qui fera rage, pendant vingt ans, dans les colonnes des divers organes des mouvements sociaux-démocrates, et même dans les « revues scientifiques » de l'époque. Ce débat sur l'interprétation des concepts fondamentaux du *Capital* est particulièrement important dans l'histoire du marxisme, et riche d'enseignements en rapport avec certaines discussions actuelles. Tous les éléments essentiels du dossier sont mis en place, et cela en l'absence de sa « mathématisation » à partir du travail de Bortkiewicz. En effet, il sera plus facile, après la contribution de Bortkiewicz, de se concentrer sur la discussion de subtilités mathématiques et d'éluder les problèmes théoriques en cause. C'est depuis quelques années seulement que, face à une reprise de la critique bourgeoise, à certains développements récents de l'économie politique, et à une nouvelle lecture « mathématico-économiste » du *Capital*, les théoriciens marxistes se penchent de nouveau sur la signification des concepts fondamentaux de l'analyse marxiste. Par suite d'une longue stagnation de la réflexion à ce niveau, ils se trouvent

démunis, face à l'interprétation à donner à ces questions et reprennent — sans toujours le savoir — l'une ou l'autre des analyses que nous allons examiner.

Nous avons partagé ces analyses en deux groupes, bien que, comme nous le verrons, les positions ne soient pas homogènes à l'intérieur de chaque groupe, et qu'il y ait certains « recoupements à la marge ». De plus, certains auteurs que nous classons comme « orthodoxes » ont ultérieurement rejoint le camp des « révisionnistes » dont nous analysons l'apport en premier lieu. Ces différenciations politiques n'étaient pas encore claires, à cette époque ; elles étaient plutôt en voie de formation et de consolidation. C'est ce qui rend ce débat d'autant plus intéressant. Aujourd'hui, en effet, le « poids des écoles » oriente totalement le débat théorique. Cela ne signifie pas que les positions politiques et les positions théoriques soient indépendantes. Bien au contraire, nous verrons que les interprétations des concepts les plus abstraits du *Capital* se constituent parallèlement à une lecture politique de la réalité. Mais nous les verrons, précisément, se constituant, et non pas, comme aujourd'hui, constituées, classées et fossilisées.

A — L'analyse révisionniste

1. La révision économique : Bernstein

L'année même où était publiée la postface d'Engels, dans la revue sociale-démocrate *Die Neue Zeit*, Parvus proposait quelques objections à son analyse, à l'occasion d'une longue série d'articles sur le marché mondial et la crise agraire. Il mettait particulièrement en doute la thèse suivant laquelle la loi de la valeur aurait régné durant cinq à sept mille ans, jusqu'à l'avènement du capitalisme, au XV^e siècle. Selon Parvus, au contraire, les conditions économiques, sociales et juridiques, pendant l'ère féodale, empêchaient la constitution d'une valeur d'échange sur la base du temps de travail ; l'échange à la valeur-travail ne peut devenir une règle générale que lorsque la production en vue de l'échange est dominante, donc lorsque le mode de production capitaliste est devenu dominant¹.

Conrad Schmidt, qui fut l'un des principaux participants au débat précédant la parution du Livre III du *Capital*, ne cessa pas de s'occuper du problème de la valeur et de la transformation, auquel il consacre plusieurs articles, jusqu'au début de la guerre. Dans l'organe central du parti social-démocrate allemand, *Vorwärts*, Schmidt effectue une critique de la brochure de Böhm-Bawerk², critique dont ce dernier louera d'ailleurs (de sérieux et l'impartialité³ ». La critique de Böhm est dirigée contre la signification que la loi de la valeur semble avoir, selon sa présentation dans le premier volume. Mais la loi de la valeur perd cette signification, à la lumière du troisième volume du *Capital*, pour en acquérir une autre, plus profonde, qui demande toutefois à être précisée. Ce travail de réinterprétation, auquel Schmidt

se livre ensuite, permettrait d'annuler la « contradiction » que voit Böhm entre les Livres Ier et III. Sur la relation entre prix et temps de travail, deux quantités mesurables, on peut faire deux hypothèses : ou bien elles sont en rapport direct, ou bien il existe entre elles des variations obéissant à certaines règles que l'on peut formuler. Dans les deux premiers volumes, Marx tire toutes les conséquences de la première hypothèse, ce qui lui permet de dessiner une image précise de l'exploitation capitaliste. Cette hypothèse est toutefois partiellement contredite par la réalité, de sorte qu'elle doit être modifiée, ce que Marx fait dans le troisième volume. Le rapport entre le prix et le temps de travail subit en réalité des déviations, mais ces dernières obéissent à des règles précises ; ainsi seulement peut-on rendre compte de l'exploitation. Sur le rapport entre la somme des prix et la somme des valeurs, Schmidt s'en tient strictement à la thèse de Marx.

Conrad Schmidt fonde, en 1897, la revue révisionniste *Sozialistische Monatshefte*. C'est dans cette revue qu'il publiera désormais ses contributions au débat, dont la première porte sur les rapports entre « la psychologie de l'utilité marginale et la théorie marxiste de la valeur⁴ ». Schmidt avait déjà traité de cette question dans la *Neue Zeit*, écrivant alors que la théorie de l'utilité offrait un certain intérêt pour le socialisme⁵. Il revient sur le problème de la transformation à l'occasion d'un article sur « la théorie des crises et de la surproduction », dirigé contre les thèses de Tugan-Baranowsky sur le rôle du développement des marchés extérieurs. Il se pose des questions, cette fois, sur la coïncidence entre la somme des prix et la somme des valeurs, ainsi qu'entre celles des profits et des plus-values. Toutefois, « jusqu'à nouvel ordre », rien n'interdit d'admettre cette coïncidence. Il reste toutefois à la démontrer par une analyse minutieuse, car « en ce cas et en ce cas seulement, l'explication singulière que Marx, sur la base de la théorie de la valeur, donne pour le cas tendanciel [rencontré très fréquemment] du taux de profit moyen, aurait force de conviction⁶ ».

Conrad Schmidt met plus clairement en question la loi de la valeur dans les notes de lecture qu'il consacre aux livres de Paul Fischers⁷ et de Georg Charasoff⁸, et dans les articles qu'il rédige à l'occasion de la publication, par Karl Kautsky, du dernier tome des *Théories sur la plus-value*⁹. Il s'agit maintenant, pour Schmidt, de remplacer « le pivot et le point de départ du système marxien », la loi de la valeur, par un autre « principe libre de toute ambiguïté » : il veut « trouver une base » au système théorique « qui ne reposerait pas sur une hypothèse pleine de contradictions, confuse et sans preuve ». Le prix est, pour Schmidt, la quantité d'unités de travail que vaut une marchandise dans la circulation. La loi de la péréquation du taux de profit cherche à rendre compte de la manière dont la masse totale des unités de travail nécessaires à la reproduction se répartit dans l'échange. Il met en question le succès de Marx dans cette tâche, et en particulier l'hypothèse de la coïncidence entre la valeur totale et la somme des prix, ce qui l'amène à dire que la valeur-travail « ne peut servir de moyen à la connaissance systématique du

procès économique capitaliste ». Ainsi, Conrad Schmidt, qui avait, avant 1894, cherché à démontrer l'égalité de la somme des prix et des valeurs, est amené à rejeter la théorie de la valeur de Marx lorsqu'il voit que cette égalité ne peut être maintenue.

Eduard Bernstein est allé beaucoup plus loin que Conrad Schmidt dans la remise en cause de la théorie de la valeur. Il convient d'indiquer que ce n'est pas en Allemagne, mais en Angleterre, où il avait été exilé par Bismarck, qu'il a préparé son attaque contre « l'orthodoxie marxiste ». Durant cet exil, il fut en contact avec les fabiens. Tout en se disant socialistes, les fabiens, comme Shaw et Smart, acceptaient les thèses économiques de l'école marginaliste, en particulier sur la valeur. C'est d'ailleurs à l'occasion d'un article sur « l'économie socialiste en Angleterre¹⁰ » que Bernstein met en question la théorie de la valeur. Selon lui, Marx a modifié sa théorie de la valeur ; la théorie de la valeur du premier volume est incomplète et vulnérable sans le troisième volume. Ce premier volume est d'ailleurs pour lui une « mer de généralités ». Il faut une mesure plus scientifique de la valeur que la quantité de travail seule, qui n'est pas suffisante. La loi de la valeur de Marx n'a d'importance que pour les débuts du capitalisme. Dans le capitalisme avancé, les marchandises ne sont plus échangées selon leur valeur, mais selon leurs frais de production ; en d'autres termes, l'échange est désormais défini par la concurrence des capitaux.

Les thèses de Bernstein ont évidemment provoqué des réponses, en particulier de la part de Kautsky¹¹. Bernstein répond dans un article intitulé « Valeur utilité ou valeur travail », reprochant à Kautsky de ne pas le comprendre ou de ne pas vouloir le comprendre. Il s'y prononce clairement pour la possibilité de coexistence de la théorie marginaliste et des thèses marxistes préalablement « révisées ». Le temps de travail est employé par Marx dans deux sens, écrit Bernstein. Dans le second, il est admis par Marx que cette idée est employée dans le sens de « temps de travail nécessaire pour que la marchandise soit apportée sur le marché dans des quantités demandées et absorbées... Or, d'après Marx, il est dans la nature de la société capitaliste que cette dernière relation soit très approximative et que la valeur ne se réalise pas¹² ». Il manque donc une « mesure des besoins collectifs ». Dans un long texte écrit en juin 1898, et publié à la fin de 1899¹³, Bernstein se penche sur certaines conséquences de la présence du travail qualifié. Dans ce cas, écrit-il, « la valeur de la force de travail apparaît comme décisive pour la valeur du produit ». Dès lors, « la théorie marxiste de la valeur aurait un visage tout à fait différent de celui qu'on lui donne actuellement ». Bernstein cite alors un passage de Marx, dans lequel ce dernier rejette l'idée de la détermination de la valeur par la valeur de la force de travail. Il y a donc « une question à élucider, à moins d'admettre qu'on peut trouver l'élucidation dans les dissertations du livre troisième concernant le coût de production et le prix de production qui, tout comme le fait de la plus-value, n'ont pas besoin pour être démontrés de la loi de la valeur dans sa forme originale¹⁴ ».

Bernstein a développé beaucoup plus clairement ses idées dans son ouvrage, élaboré à partir de ses articles de la *Neue Zeit*, *Socialisme théorique et social-démocratie pratique*¹⁵. Cette « révision critique » du marxisme a eu un impact considérable. Elle développe une « ligne d'attaque » qui sera ensuite reprise par plusieurs auteurs. C'est dans la première section du troisième chapitre que Bernstein se penche sur « la signification de la théorie de la valeur marxienne ». Pour estimer la valeur, telle que conçue par Marx au début du *Capital*, « il faut tenir compte d'une série d'abstractions et de réductions », abstraction de l'utilité, « des différences de zèle, de capacité et d'outillage », « réduction du travail plus difficile ou plus compliqué au travail simple ou abstrait ». À cela s'ajoute, dans la société « avancée », une dernière abstraction décisive :

Dans la société capitaliste moderne les denrées ne sont pas vendues d'après leur valeur individuelle, mais à leur prix de production, c'est-à-dire leur prix de revient plus une quote-part de profit moyenne et proportionnelle, dont le montant est déterminé par la valeur d'ensemble de la production sociale comparée à l'ensemble du salaire dépensé pour le travail humain employé dans la production, l'échange, etc.¹⁶.

En conséquence, « pour autant qu'une denrée ou une catégorie de denrées spéciales entrent en compte, la valeur perd toute signification concrète et n'est plus qu'une construction purement idéologique ». Il s'ensuit que la plus-value, pour autant qu'elle est fondée sur la théorie de la valeur, « devient, à plus forte raison, une simple formule, une formule basée sur une hypothèse ». Ce sera la tâche de Bernstein de montrer, dans le reste de cette section, qu'on peut concevoir l'existence de la plus-value en dehors de la théorie de la valeur-travail. Auparavant, il critique les développements d'Engels sur le statut historique de la loi de la valeur, concluant qu'« il manque à son article l'irrécusable force démonstrative là où il s'agit de la théorie de la valeur ». Et il ajoute : « ... le problème du travail déterminant la valeur d'échange, et, avec elle, la valeur et la plus-value, n'est pas plus clair pour ces époques de l'économie sociale que de nos jours ». Plus encore, « la doctrine — contemporaine du commencement de la période manufacturière — du travail, comme criterium de la valeur [d'échange], [...] aide plutôt à embrouiller qu'à élucider la question du travail-surplus¹⁷ ».

Marx, en apparence, « tient infiniment plus que Smith à sa conception, plus rigoureuse, mais aussi plus abstraite, de la valeur-de-travail », ce qui a amené les marxistes à d'interminables discussions sur le statut de la loi de la valeur ainsi conçue — alors qu'on sait maintenant que « Marx avait déjà dans son pupitre une solution toute prête, qui donnait à cette question, comme à bien d'autres, un aspect absolument différent et la poussait sur un autre terrain et dans une autre direction ». Cette solution, c'est la théorie du « prix de production = frais de confection augmentés d'une quote-part de

profit » : « Au premier plan se placent maintenant *la valeur de l'ensemble de la production sociale* et l'excédent de *cette* valeur sur le montant total des salaires de la classe ouvrière, c'est-à-dire la *plus-value* non pas individuelle, mais *l'ensemble de la plus-value sociale*¹⁸. »

Or, cette « valeur d'ensemble » n'est réalisée que si « l'ensemble de la production correspond à l'ensemble de la consommation, c'est-à-dire à la capacité d'absorption du marché ». Pour les denrées considérées isolément, en conclut Bernstein, « il n'existe pas en réalité de mesure pour la consommation moyenne ; et la valeur comprise comme ci-dessus n'est donc plus qu'un fait de nature purement idéologique, construit sur des abstractions ». Ces abstractions, Marx a incontestablement le droit de les faire, « de même que l'école Böhm-jévoniste est libre de faire abstraction de toutes les qualités des denrées, à l'exception de leur utilité. Mais toutes ces abstractions, de part et d'autre, ne sont admissibles que pour certains besoins de la démonstration¹⁹ ». Or, précisément, le fait du surtravail n'a pas besoin, pour être démontré, de la théorie de la valeur de Marx :

Et la statistique des revenus nous montre que les couches sociales, qui ne participent pas à la production, s'approprient, par-dessus le marché, une part beaucoup plus considérable de l'ensemble des produits que ne leur reviendrait en proportion de leur nombre, comparé à celui des producteurs réels. Le travail-surplus de ceux-ci est une réalité *empirique*, démontrable par *l'expérience* et qui n'a pas besoin de preuves déductives. *Que la théorie de la valeur marxienne soit exacte ou non, cela est sans importance aucune pour la démonstration du travail-surplus. Elle n'est pas, sous ce rapport, une thèse de démonstration, mais un simple moyen d'analyse et de mise en évidence*²⁰.

Dans la préface à l'édition française de son livre, Bernstein se penche sur l'accusation d'éclectisme que lui fait Kautsky, parce qu'il admet la « théorie anglo-autrichienne de la valeur, à côté de la théorie ricardo-marxiste » :

Il ne voit pas que la théorie marxiste de la valeur telle que nous la connaissons, n'est unitaire qu'en apparence. Elle est basée sur la fusion de deux principes tout-à-fait incommensurables : temps de travail nécessaire à la production, et utilité sociale. Marx, pour analyser les lois de la plus-value, fait abstraction de la question de l'utilité — c'est-à-dire, il présuppose une égalisation moyenne de l'offre et de la demande au cours de certaines périodes. Mais il admet ou il constate lui-même à maintes reprises, dans le troisième volume du *Capital*, la nécessité d'une analyse plus approfondie de l'utilité sociale. Or, il est évident que si l'analyse de la valeur de travail ne peut pas être faite sans abstraction de l'offre et de la demande, ou de l'utilité sociale, l'analyse de celle-ci nécessite la présupposition des frais de production, c'est-à-dire du travail cristallisé dans les denrées. D'où il résulte qu'en principe l'une de ces analyses n'est pas plus juste ou plus fausse que l'autre. Leur justification dépend du but en vue duquel l'analyse est faite. Et, à ce point de vue, je suis plus que jamais d'avis que si, pour

les recherches de Marx, son abstraction était parfaitement justifiée, elle n'est plus permise lorsqu'il s'agit d'analyser la valeur comme le facteur déterminant des prix²¹.

La contradiction entre la théorie de la valeur-de-travail et la théorie de la valeur d'utilité n'existe, conclut Bernstein, que « dans l'idée des économistes qui ont élaboré la dernière pour réfuter la première, mais elle ne doit pas pour cela exister forcément dans la réalité²² ».

Bernstein est peut-être le meilleur représentant de ceux pour qui les thèses de Marx sur la plus-value et le profit peuvent coexister avec la théorie marginaliste de la valeur. La plus-value est en effet pour lui, comme pour Lexis et Winiarski, un fait empirique, qui n'a pas besoin d'être expliqué par la théorie de la valeur, théorie qui se révèle dès lors inutile. Elle peut donc être remplacée par la théorie marginaliste, sans que soit remis en cause le fait de l'existence de la plus-value, qui se réduit à une distribution inéquitable des revenus. Mais c'est alors toute l'analyse du livre premier qui est inutile. On constate d'ailleurs, en lisant le reste de la critique de Bernstein, que tous les concepts fondamentaux de l'analyse de Marx sont remis en question. En réalité, la « plus-value » dont Bernstein admet l'existence, au niveau global de l'économie, n'a aucun rapport avec le concept marxiste du même nom. Ce qui est chez Marx un instrument d'analyse du processus de production devient chez Bernstein, et aussi plusieurs interprètes ultérieurs, une catégorie de la distribution. Tel est le résultat du remplacement de la théorie marxiste par la théorie marginaliste de la valeur.

Bernstein a eu de nombreux émules, particulièrement en Italie. A. Graziadei²³ et F. Coletti²⁴ anticipent certaines analyses néo-ricardiennes en essayant de montrer que la théorie marxiste du profit est indépendante de la théorie de la valeur. Pour Graziadei, le profit naît du surproduit, et ne prend la forme de valeur que sur le marché. V. Giuffrida et F. Natoli développent des thèses analogues²⁵. Dans un article intitulé « Plus-Value et réformisme²⁶ », Arturo Labriola essaie d'expliquer pourquoi les réformistes, tout en rejetant la théorie marxiste de la valeur, ne cherchent pas à démolir la théorie de la plus-value. Il y a pour lui, à la base de cette dernière théorie, un fait indiscutable, la position avantageuse du capitaliste, mais ce fait dépend des conditions du marché. La plus-value, comme la valeur, est donc un concept dépassé par les recherches de l'économie moderne. Marx, comme économiste, était prisonnier des conceptions de l'école classique. Sa grandeur se situe dans sa théorie du processus historique²⁷. Nous trouvons là, de nouveau, une thèse fort répandue, en particulier chez ceux pour qui la fin de l'« injustice » passe par une redistribution des revenus. La remise en cause de la théorie marxiste de la valeur, l'affirmation de la coexistence entre « sociologie marxiste » et « économie marginaliste », est surtout le point de départ d'une remise en cause de l'analyse de l'exploitation au niveau de la production. Affirmer que la plus-value est un fait empirique, qui n'a pas

à être élucidé par une théorie de la valeur dépassée, c'est, en réalité, refuser d'admettre la réalité de l'exploitation dans les rapports de production. De là à rejeter la nécessité du renversement des rapports capitalistes de production, il n'y a qu'un pas. En fait, ce pas précède souvent la « révision » des « théories économiques » de Marx. La répudiation officielle du marxisme par le parti social-démocrate allemand est l'aboutissement d'une démarche dont Bernstein est l'un des initiateurs.

2. La révision philosophique : Croce

Le remplacement de la théorie marxiste par la théorie marginaliste de la valeur, et la réduction du statut de la plus-value de celui de concept à celui de fait empirique, remettent en question toute la démarche théorique de Marx, du moins dans le premier livre du *Capital*. Ainsi, la critique de Bernstein amène à rejeter ce livre, et, en définitive, toute l'analyse de Marx. D'autres auteurs, reconnaissant, comme Bernstein, et comme les critiques marginalistes, une contradiction entre le premier et le troisième livre du *Capital*, et plus généralement entre la théorie de la valeur et les phénomènes de l'échange, ont néanmoins cherché à analyser la nature de la recherche de Marx, et à spécifier le statut théorique de la valeur et de la plus-value. Il s'agit, en somme, de poursuivre la recherche commencée par Sombart, et d'analyser la nature de ce « fait logique » que se révèle être la valeur, par suite de la publication du livre troisième. Ce livre donnant les instruments pour étudier la « réalité immédiate », il faut savoir quelle « réalité » est l'objet du premier livre. C'est un philosophe italien, Benedetto Croce, qui est allé le plus loin dans cette voie.

Croce a développé son analyse de la théorie de Marx entre 1896 et 1899, dans des articles et communications, qu'il a regroupés dans son livre, *Marerialismo storico e economia marxista*. Il précise, dans sa préface, que ces essais « représentent en Italie la même tendance dans l'interprétation et la critique de l'œuvre de Marx, que celle qui s'est produite au même moment en France avec M. Sorel : j'ai essayé de dégager ce qu'il y a de sain et de réaliste dans la pensée de Marx et de le séparer de l'enveloppe métaphysique et littéraire dont l'a revêtu son auteur, et des exégèses et des déductions imprudentes et peu sûres de son école²⁸ ». Dès 1895, il critiquait « les extravagances philosophiques et historiques de l'un des marxistes orthodoxes les plus autorisés, Lafargue », avant de croiser le fer avec Labriola et Loria. « L'œuvre géniale d'un écrivain comme Marx » lui inspire beaucoup d'enthousiasme, mais il ressent en même temps un « dégoût que provoquent le pédantisme, le sophisme et le vide de certains disciples ». C'est à une interprétation très particulière de la théorie de la valeur de Marx que nous avons affaire avec Croce. La théorie de la valeur-travail, bien qu'invalidée lorsqu'on la considère comme une théorie des prix du marché, joue dans le système de Marx un rôle très différent de celui que joue cette théorie dans les autres

systèmes économiques. En fait, pour Croce, la théorie de la valeur, telle qu'on définit généralement ce terme (rapport d'échange entre les marchandises), est l'objet de l'économie pure — c'est-à-dire de l'économie hédoniste. L'économie hédoniste ne s'oppose pas à l'économie marxiste — il est d'ailleurs absurde d'essayer de réfuter l'une par l'autre — leur « objet » étant totalement différent. La « valeur » chez Marx sert de terme de comparaison entre la société actuelle et une société « idéale » ou « typique » dans laquelle n'existeraient pas la propriété privée du capital et la marchandise — force de travail. Il n'y a donc pas pour Croce de problème de transformation — historique ou logique — de la valeur en prix — mais une comparaison logique entre valeur et prix. C'est dans une note accompagnant un article dévastateur sur les « théories historiques de M. Loria²⁹ » — dont il retrace le duel avec Engels — que Croce expose pour la première fois cette thèse. Nous la reproduisons en entier, car elle illustre une interprétation de la théorie marxiste de la valeur à peu près unique dans ce débat :

Rigoureusement, la théorie exposée par Ricardo et perfectionnée par Marx n'est pas une théorie générale de la valeur : ce n'est pas proprement une théorie de la valeur. Cette théorie générale est, au contraire, l'objet propre de l'école hédoniste ou école autrichienne. — Qu'est-ce donc alors que la conception de la valeur dans le *Capital* de Marx ? C'est la détermination de cette formation particulière de la valeur qui existe dans une certaine société (capitaliste) *en tant qu'elle s'écarte* de ce qu'elle serait dans une société hypothétique et *typique*. C'est, en un mot, *le terme de comparaison entre deux valeurs concrètes*. Cette *comparaison elliptique* constitue une des principales difficultés qu'on éprouve à comprendre l'œuvre de Marx. En économie pure, la valeur d'un bien est égale à la somme des efforts (peines, sacrifices, abstentions, etc.) qui sont nécessaires à sa reproduction ; et les salaires et les profits sont tous deux économiquement nécessaires, étant donné la société capitaliste. Il est absolument impossible d'arriver, par des déductions purement économiques, à réduire la valeur des marchandises au travail seul, et à éliminer l'action du capital, et, par conséquent, à considérer le profit comme ayant sa source dans le sur-travail non payé, et les prix comme une déviation des valeurs réelles par l'effet de la concurrence des capitalistes — si on n'a pas devant les yeux, comme *type*, une autre valeur (concrète), c'est-à-dire la valeur qu'auraient les biens dont la quantité peut être augmentée indéfiniment par le travail dans une société dans laquelle n'existeraient pas les obstacles de la société capitaliste et dans laquelle la force de travail ne serait pas une marchandise. Que l'on réfléchisse sur le passage dans lequel Marx dit que la nature de la valeur ne peut apparaître avec netteté que dans une société dans laquelle « l'idée de l'égalité humaine atteint la solidité d'un préjugé populaire », et aussi ses observations sur les idées économiques d'Aristote (Vol. 1, 4^e éd., p. 26-27). Il est évident, en effet, que si la force de travail était considérée comme une force purement naturelle, comme le sont la fécondité de la terre ou le travail des animaux, il ne serait pas possible de parler de plus-value. L'égalité humaine, proclamée et présumée dans la société capitaliste, est ce qui nous met en mesure de qualifier de *surtravail* et de *plus-value* la dérivation

du profit. — Pour ces raisons, il faut conclure qu'il est absurde d'essayer de réfuter les théories de Marx au nom des théories hédonistes, de même qu'il est absurde de réfuter celles-ci au nom de celles-là ; et que l'antithèse apparente qui existe entre ces deux théories différentes de la valeur disparaît dès que l'on reconnaît que la théorie hédoniste est, tout simplement, la théorie de la valeur, et que la théorie de Marx est *tout autre chose*. Et que cette autre chose n'est pas une chose vaine ou une pure imagination, c'est ce que suffirait à démontrer ce fait, que l'idée marxiste de la *Mehrwert* est restée fixée comme une flèche aigüe au flanc de la société bourgeoise, et que personne n'a pu, jusqu'ici, l'arracher. Il faut bien autre chose que les raisonnements des Böhm-Bawerk et autres critiques analogues pour guérir la plaie³⁰ !

Cette note est insérée à l'occasion d'une discussion sur le caractère « antiphilosophique » de la façon de penser de Loria, qui se manifeste en particulier dans sa critique de la théorie de la valeur de Marx, critique que Croce met d'ailleurs en pièces. Croce développe sa thèse dans un mémoire lu à l'« accademia Pontaniana » de Naples, le 21 novembre 1897. Il indique que son texte peut être considéré comme un « compte rendu libre et partiel » d'un livre récent d'Antonio Labriola³¹. La traduction française de ce texte parut dans le *Devenir social*, sous le titre : « Essai d'interprétation et de critique de quelques concepts du marxisme³² ».

Croce note d'abord qu'« il n'est pas facile de comprendre le caractère propre des recherches de Marx », d'autant plus que ce dernier « a dédaigné, ou il a négligé, de fournir les explications préliminaires et méthodiques qui pouvaient faire connaître la nature de ses études ». *Le Capital*, comme « forme », n'est pas une description historique, mais une recherche abstraite ; « comme *compréhension*, ce n'est pas un *traité* d'économie politique, et moins encore une encyclopédie ». C'est « en dehors du domaine de la pure théorie économique » que Marx a pris « cet élément particulier qui est le point de départ de sa recherche propre » : « cette proposition que *la valeur des biens produits est égale à la quantité de travail socialement nécessaire pour les produire* ». Marx n'a toutefois jamais expliqué le lien entre cette proposition et les lois de la société capitaliste, son rôle dans la recherche, sa signification intrinsèque, « et c'est sur ce point qu'il y a le plus de confusions et que les critiques se sont permis le plus de fantaisies ». Après la parution du troisième volume, « malgré ses ardents défenseurs, la doctrine de Marx restait toujours obscure ; et, malgré les condamnations dédaigneuses et sommaires, elle avait toujours la vie tenace, comme ne l'ont pas d'ordinaire les erreurs et les sophismes ! » Croce résume le « remarquable article » de Sombart, qui « a exprimé d'une façon plus complète et plus courageuse les indications timides que d'autres déjà avaient faites [C. Schmidt] ». Cette interprétation, suivant laquelle la loi de la valeur de Marx n'est pas un fait empirique, mais un fait de la pensée, que la valeur est un fait logique, aurait été, selon Croce, « dans ses lignes générales, acceptée par Engels dans un travail

écrit quelques mois avant sa mort et publié depuis³³ ». La thèse de Sombart est toutefois sommaire et imprécise :

Fait de la pensée, fait logique, c'est trop peu dire, parce que l'on sait bien que toutes les sciences sont pleines de faits logiques, c'est-à-dire de concepts. La valeur-travail de Marx n'est pas une généralité logique, mais bien *un fait pensé et pris comme type*, c'est-à-dire une chose très différente d'un concept logique. Elle n'est pas une pâle abstraction ; elle a toute la richesse du fait concret. Ce fait *concret* sert ensuite, dans la recherche de Marx, de terme de comparaison, de mesure, de *type*, à l'égard de la société capitaliste. Après avoir accepté cette mesure ou ce type, la recherche, pour Marx, s'est présentée de la manière suivante : étant donné que la valeur est égale au travail socialement nécessaire, montrer *avec quelles divergences de cette mesure* se forment les prix des marchandises dans la société capitaliste, et comment la force-travail acquiert un prix et devient une marchandise. Marx a formulé ce problème, il est vrai, avec des expressions impropres ; cette valeur typique, prise par lui comme mesure, il l'a présentée comme la *loi* des faits économiques de la société capitaliste. Et c'est, si l'on veut, la loi, mais *dans sa conception*, et non *dans la réalité économique*. Il est évident que nous pouvons concevoir les divergences par rapport à une mesure comme les rébellions de la réalité contre cette mesure, que nous élevons ainsi à la dignité de loi³⁴.

« Au point de vue formel, ajoute Croce, il n'y a rien à dire contre cette recherche instituée par Marx. » L'erreur commence lorsque Marx vient « à confondre l'hypothèse avec la réalité, et le mode de concevoir et de juger avec le mode d'être ». Cette justification formelle ne suffit toutefois pas à « valider » une procédure déductive, qui peut n'aboutir qu'à de simples jeux de l'esprit ». Certains critiques de Marx ont essayé d'apporter cette validation en disant que l'égalité de la valeur et du travail est (un idéal éthico-social, un *idéal moral* ». Il s'agit là, évidemment, d'une interprétation totalement opposée à la pensée de Marx. Sombart, qui « n'est pas tombé dans cette confusion vulgaire », a bien indiqué dans quelle direction la recherche devait être engagée, mais, ajoute Croce, « il me semble que cette recherche a été plutôt commencée que terminée³⁵ ».

C'est à cette recherche que Croce se livre alors. Pour ce faire, il établit un premier concept, celui de « société économique comme telle », c'est-à-dire de société sans différenciation de classes, et dont les seuls biens consistent en produits du travail. Dans une telle société, la valeur ne peut être que « la somme des efforts, c'est-à-dire la quantité de travail que nécessite la production des différentes catégories de biens. Et, puisqu'il s'agit ici de l'organisme social économique, et non des individus qui le composent, il est naturel que ce travail ne puisse être calculé que par des moyennes, et par suite comme travail *socialement* (je répète qu'il s'agit ici de société) nécessaire ». Croce en tire cette conclusion en ce qui concerne le statut de la loi de la valeur :

De sorte que la valeur-travail nous apparaîtrait comme la valeur propre de la société économique en elle-même, et seulement en tant

que productrice de biens dont la quantité peut être augmentée par le travail. De cette définition, on peut tirer le corollaire suivant : *la détermination de la valeur-travail aura une certaine correspondance dans les faits aussi longtemps qu'il y aura une société qui produira des biens au moyen du travail*³⁶.

Comme on n'a encore aucun exemple historique de société différente — i.e. de société ne contenant pas en son sein de « société économique comme telle » — « cette égalité de la valeur et du travail a eu jusqu'ici et aura encore pour un temps indéfini une correspondance dans les faits ». De la nature de cette égalité, qui n'est ni un idéal moral, ni une loi empirique, on ne peut conclure que ceci : « *que c'est un fait qui existe au milieu d'autres faits : c'est-à-dire un fait qui empiriquement nous apparaît comme contrarié, diminué, défiguré par d'autres faits*, comme une force au milieu d'autres forces, qui donne une résultante autre que celle qu'elle donnerait si ces autres forces cessaient d'exister. Ce n'est pas un fait dominant absolu, mais ce n'est pas non plus un fait inexistant et simplement imaginaire ». Croce n'admet donc pas avec Engels que la loi de la valeur a dominé pendant quelques milliers d'années, mais ajoute qu'« il est exact que les oppositions faites par les autres faits contre cette loi ont été assez peu nombreuses et peu intenses dans le communisme primitif, dans l'économie médiévale et dans l'économie domestique, etc., tandis qu'elles ont atteint leur maximum dans la société basée sur le capital approprié et sur la concurrence mondiale plus ou moins libre, c'est-à-dire dans la société qui produit presque exclusivement des *marchandises*³⁷ ». C'est à partir de cette égalité, de cette comparaison de la société capitaliste à « une partie d'elle-même », que Marx a pu : 1. découvrir l'origine sociale du profit ; 2. montrer que les prix ne coïncident pas avec les valeurs ; 3. établir la loi de la tendance à la baisse du taux de profit :

Marx, donc, en prenant comme *type* l'égalité de la valeur et du travail et en l'appliquant à la société capitaliste, comparait en quelque sorte la société capitaliste à une partie d'elle-même, isolée et élevée au rang d'existence indépendante : il comparait la société capitaliste avec la société économique en elle-même (mais seulement en tant que société productrice). En d'autres termes, il étudiait le *problème social du travail*, et il montrait, par la comparaison implicite qu'il avait faite, *le mode particulier dans lequel ce problème est résolu dans la société capitaliste*. C'est là la justification, non plus *formelle*, mais *réelle*, de sa manière de procéder. Ce n'est que grâce à cette manière de procéder, et à la lumière projetée par le type choisi, que Marx put arriver à découvrir et à définir l'origine sociale du *profit*, c'est-à-dire de la *plus-value*. *Plus-value* n'a pas de sens en économie pure, comme cela résulte de la dénomination elle-même, car une *plus-value* est une *extra-valeur*, et sort, par conséquent, du domaine de l'économie pure. Mais elle a un sens, et n'est pas une idée absurde, comme *concept de différence*, lorsqu'on compare une société économique avec une autre, un fait avec un autre, ou deux hypothèses entre elles. Et c'est encore en partant de cette prémisses qu'il a pu arriver à cette importante proposition : que les

produits du travail dans la société capitaliste ne se vendent qu'exceptionnellement à leur valeur, mais d'ordinaire au-dessus ou au-dessous, et quelquefois avec des écarts très considérables de leur valeur : c'est-à-dire que la valeur ne coïncide pas avec le *prix*³⁸.

Croce conclut la première section de son étude en écrivant que les marxistes devraient « débarrasser la pensée de Marx de la forme littéraire qu'il lui a donnée ». Dans la section suivante, il compare l'économie marxiste et l'économie pure ou « science économique générale » ; il affirme catégoriquement la possibilité de leur coexistence, s'appuyant sur le fait : « 1. que l'économie marxiste *n'est pas la science économique générale* ; 2. que la valeur-travail *n'est pas le concept général de la valeur* ». L'économie marxiste est, en effet, « une économie qui étudie la société productrice abstraite », la loi de la valeur étant « la loi particulière de la société productrice abstraite, qui ne se réalise que partiellement dans les sociétés historiques données ». C'est pourquoi « une science économique générale peut donc, et même elle doit, vivre et se développer à côté de la recherche marxiste ; elle établira un concept de la valeur qu'elle déduira d'hypothèses complètement différentes et plus compréhensives que les hypothèses particulières de Marx ». Cette « coexistence pacifique » n'est malheureusement pas réalisée à cause de d'antipathie et l'ignorance réciproques ». Marx lui-même, ajoute Croce, « n'a jamais eu le temps ou l'occasion de prendre position, pour ainsi dire, à l'égard de l'économie pure », qu'il faut distinguer de l'*oconomia vulgaris*, pour laquelle il affichait le plus grand mépris. En réalité, dans *le Capital*, Marx renvoie constamment « à des analyses non faites, et étrangères à son étude qui sont le terrain sur lequel prennent leur racine les recherches de l'économie pure ». Rien n'empêche les marchandises, qui figurent dans l'hypothèse de Marx comme des « *concrétions de travail* » ou du « *travail cristallisé* », d'apparaître, dans une autre hypothèse, comme des « *concrétions de besoins ou des quantités de besoins cristallisés* »³⁹. Croce accepte donc totalement les théories de l'économie pure, y compris sur le profit, tout en acceptant le marxisme :

Pour ma part, j'accepte la construction économique de l'école hédoniste, l'utilité-ophélimité, le degré final d'utilité, et même l'explication (économique) du profit du capital comme naissant du degré différent d'utilité des biens présents et des biens futurs ! Mais cela ne répond pas au besoin d'une explication que l'on peut appeler *sociologique* du profit du capital ; et cette explication, et toutes les autres explications de cette nature, ne peuvent être trouvées que dans la direction où Marx les a cherchées⁴⁰.

Cette conclusion surprenante, et qui rejoint celle de Bernstein, a provoqué une vive réponse de la part d'un autre philosophe marxiste, Antonio Labriola⁴¹. Cela permet à Croce de préciser, à l'occasion d'une réponse à ses critiques⁴², le sens de son analyse. Il se félicite, d'ailleurs, de ce que son mémoire ait été soumis « à une critique fort vive », et entreprend d'expliquer

quel en était l'objet : « Marx, écrit-il, a construit un concept de la *valeur* ; il a exposé le processus des transformations de la *valeur* en *prix* ; il a ramené la nature du profit à la *plus-value* ». Au terme de sa critique de cette conception, Croce en est venu à la conclusion qu'elle était substantiellement exacte, mais qu'elle a été rangée dans une catégorie à laquelle elle n'appartient pas » ; il fallait donc se demander « dans quelles conditions et avec quelles hypothèses la théorie de Marx est-elle *intelligible* ? » Dans cette tâche, il importe peu de « savoir ce que Marx a cru faire ou a eu l'illusion de faire ; l'histoire de la science nous montre, en effet, que les penseurs n'ont pas toujours eu une conscience claire de ce qu'ils ont pensé, et que découvrir une vérité, est une tout autre chose que de la définir et classer la découverte faite ». Sur cette question, précise plus loin Croce, « le mystère est désormais dissipé », les conclusions auxquelles il est arrivé rejoignant celles auxquelles sont arrivées, par des voies différentes, des penseurs tels que Sombart, Engels et Sorel : « ...il est cependant naturel que dans les conditions ci-dessus indiquées on éprouve un sentiment de confiance et d'espérance, que la discussion est sur le point d'être terminée, que la question est désormais *assez mûre pour être résolue*⁴³ ». Le processus de maturation n'est toutefois pas encore venu à son terme, et la discussion se poursuit toujours !

Marx, écrit Croce en réponse à Labriola, a emprunté « à un type particulier et déterminé de société, dans lequel l'organisation juridique et les conditions de fait font que la valeur correspond à la quantité de travail », et non pas « à l'économie pure... la célèbre égalité de la valeur et du travail ». Cette conception ne contredit pas celle de l'économie hédoniste :

Le bien *a*, pour nous le procurer, nous coûte *x* travail d'un genre donné ; c'est là la cristallisation de travail de Marx. L'économie pure dit, dans une formule plus générale, qu'il nous coûte cette masse de besoins que nous laisserons sans les satisfaire ; c'est là la *cristallisation* que pourrait cuisiner l'économie pure. Il ne s'agit pas, dans un cas, d'une réalité objective, comme semble le croire M. Labriola, et dans le second, d'une espèce de sorcellerie ; mais dans les deux cas on a fait usage d'expressions imagées pour désigner des attitudes et des élaborations de notre esprit⁴⁴.

Reprenant ensuite les termes de la critique de Sorel, Croce écrit que « Marx, dans son analyse des phénomènes économiques de la seconde et de la troisième sphère, se sert de concepts qui n'ont leur place que dans la première ». Il est inutile « d'appeler transformation de la *plus-value* ce qui se présente comme l'effet économique naturel de capitaux qui doivent avoir (par ce fait qu'ils sont des capitaux) un profit ». Croce précise en ces termes le sens que doit prendre, dans le contexte des « sphères », la transformation, « transformée » en comparaison :

Nous aurons donc : 1. Société économique productrice, sans différences de classes. Loi de la valeur-travail. 2. Division sociale des

classes. Origine du profit, qui, *uniquement par comparaison avec le type précédent et en tant qu'on transporte les concepts du premier dans le second*, peut être qualifié de *plus-value*. 3. Différence technique entre les différentes industries, nécessitant une composition différente du capital (rapport différent du capital constant et du capital variable). Origine du taux moyen de profit que, par comparaison avec le type précédent, on peut considérer comme une transformation et une égalisation des *plus-values*⁴⁵.

Croce parvient à résoudre la contradiction entre la théorie de la valeur-travail et la formation du taux moyen de profit en situant ces deux « réalités » à des niveaux d'analyse différents et, en définitive, complètement séparés. Sa réflexion aboutit dès lors à un cul-de-sac, ce qu'illustre son acceptation simultanée de la théorie marginaliste de la valeur et de la théorie marxiste du profit. Ces deux thèses sont en effet opposées et irréconciliables. La loi de la valeur-travail est l'instrument de base qu'utilise Marx pour analyser le *mode de production capitaliste* et non pas une « société économique productrice sans différence de classes », dont il n'est nulle part question chez Marx. Croce doit en effet considérablement torturer l'analyse de Marx pour mener à leur terme des réflexions dont le point de départ est, toutefois, correct. Car il est vrai que la théorie marxiste de la valeur *n'est pas* une théorie des prix, et que le travail que fait Marx, dans *le Capital*, n'est pas celui que font les économistes. *Le Capital* n'est pas un traité d'économie. Il est, néanmoins, une *critique* de l'économie politique, science qui doit être rejetée si l'on accepte l'analyse marxiste de la réalité sociale⁴⁶.

3. La révision mathématique : Tugan-Baranowsky

Lorsqu'on a commencé à comprendre l'affirmation de Marx suivant laquelle les valeurs déterminent, en dernière instance, les prix, en ce sens que leurs déviations sont calculables, l'attention s'est dirigée vers la nature de ces calculs. C'est une nouvelle étape du débat qui a alors commencé. À part Lexis, personne, jusqu'alors, n'avait étudié de près les schémas de Marx, et mis en lumière les erreurs « techniques » qu'ils pouvaient contenir. Cela est d'autant plus étonnant que les auteurs qui se sont penchés sur la question étaient fort nombreux, comme nous l'avons vu, et, en particulier, les critiques « à l'affût » de la moindre erreur de Marx ne manquaient pas. Cette situation explique tout à la fois le piétinement et les répétitions que nous avons pu constater, et le fait que, malgré tout, on arrivait souvent à discuter du fond du problème.

C'est un économiste russe, connu pour ses travaux sur l'histoire du capitalisme en Russie et, surtout pour son ouvrage classique sur l'histoire des crises commerciales en Grande-Bretagne, Michael Tugan-Baranowsky, qui, le premier, entreprit de corriger mathématiquement les « modèles » de Marx. On sait que le premier pays dans lequel a été publiée la traduction

du *Capital* est la Russie, où les idées de Marx ont eu rapidement beaucoup d'impact dans les milieux intellectuels et politiques. Le marxisme a influencé en particulier tous les économistes russes, à l'inverse de ce qui se passait en Angleterre ou même en Allemagne. C'est d'ailleurs à travers l'œuvre de Tugan que Marx a eu, dès le début du siècle, une influence sur les travaux économiques concernant les cycles. Tugan-Baranowsky faisait partie du groupe que Lénine appelait les « marxistes légaux », intellectuels réformistes qu'il a critiqués avec vigueur.

C'est dans les *Fondements théoriques du marxisme*⁴⁷ que Tugan met pour la première fois en lumière l'inexactitude des schémas de transformation de Marx, et en propose une correction. Il se penche sur ce problème dans le septième chapitre (« Plus-value ») de la seconde partie de son livre, partie consacrée à la valeur et à la plus-value. Ce chapitre est composé des quatre sections suivantes : 1. La théorie du profit de Marx ; 2. Le taux de profit général et la mise en commun du capital social dans les différentes branches de la production ; 3. Le mouvement du taux de profit général ; 4. Plus-value et profit. Dans la troisième section, Tugan indique que le sociologue italien Benedetto Croce a entrepris, de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, une critique analogue à la sienne⁴⁸.

Dans son étude, Tugan introduit au départ une hypothèse simplificatrice qui sera reprise par la plupart de ceux qui se pencheront sur le problème de la transformation, et dont on démontrera plus tard qu'elle est sans effet sur les conclusions. Il suppose que la totalité du capital avancé, variable et constant, effectue sa rotation en un an, et réapparaît dans la valeur ou le prix du produit d'un an. Il est évident qu'en réalité la rotation du capital variable s'effectue en moins d'un an, et la moyenne de la rotation des différentes fractions du capital constant du moins si la part du capital fixe est importante, en plus d'une année. Cette hypothèse équivaut en fait à effacer la distinction entre capital fixe et capital circulant, dont on sait qu'elle n'est pas cruciale pour comprendre le « procès de production du capital ». Marx indiquait toutefois que deux facteurs sont responsables de la déviation des prix par rapport aux valeurs : 1. La composition organique du capital ; 2. Le temps de rotation des différents éléments du capital. L'hypothèse de Tugan équivaut donc à l'élimination du second facteur, que Marx avait introduit inutilement dans ses tableaux.

D'autre part, dans ses tableaux de transformation, Marx considérait cinq secteurs de production quelconques, sans tenir compte de leurs liens d'interdépendance. Tugan, le premier, applique à l'étude du taux de profit et de la transformation l'hypothèse que fait Marx dans le deuxième volume du *Capital*, dans lequel il examine les conditions de la reproduction du capital social. Les diverses sphères de la production sociale sont groupées en trois secteurs : I. production des moyens de production ; II. production des biens de consommation des travailleurs ; III. production des biens de consommation des capitalistes.

Enfin, le problème de la transformation est étudié dans les conditions de la reproduction simple. On connaît ces conditions, que Marx étudie au livre deuxième du *Capital*. Il faut que la valeur totale de la production du secteur I soit égale à la valeur totale du capital constant consommé (le tout au taux annuel) ; que celle du secteur II soit égale à la valeur totale du capital variable consommé ; que celle du secteur III soit égale à la plus-value totale. Or, si l'on change valeur par prix (et plus-value par profit), ces conditions n'en continuent pas moins d'exister. En effet, les contraintes de la reproduction simple ne disparaissent pas lorsqu'on calcule en prix. Le fait que Marx ait illustré sa transformation avec cinq secteurs, sans considérer leurs liens réciproques, explique peut-être que l'on n'ait pas vu son erreur. En effet, si l'on part d'un schéma en valeurs à trois secteurs, respectant les conditions de la reproduction simple, et qu'on le « transforme » à la manière de Marx, on se rend compte que les conditions de la reproduction simple ne sont plus respectées dans le schéma en prix. Le prix de production total du secteur I est différent du prix du capital constant consommé ; et de même pour les deux autres secteurs. Selon Tugan, ceci vient de ce que Marx se trompe en calculant le taux de profit moyen comme rapport entre la plus-value et la valeur du capital. Ce taux, Tugan l'appelle « taux de profit en valeur », et il est différent du « taux de profit en prix de production », égal au rapport entre le profit et le prix des éléments du capital.

Tugan montre alors comment, sur la base des prix de production et d'un taux de profit donné (en prix), on peut calculer les valeurs et le taux de plus-value. En d'autres termes, c'est au problème dit de la « transformation inverse » que Tugan-Baranowsky s'attaque. Ce n'est qu'en 1960 que Morishima et Seton poseront de nouveau le problème en ces termes ; et c'est en ces termes que le problème de la transformation est posé, dans la pratique, par les économistes de l'Europe de l'Est.

Dans ce qui suit, les symboles⁴⁹ c_i , v_i , m_i et w_i désigneront respectivement le capital constant (en valeur), le capital variable (en valeur), la plus-value, et la valeur totale produite par chacun des trois secteurs définis plus haut ($i = 1, 2$ et 3 : moyens de production, biens salariaux et produits de luxe). De façon analogue, les symboles c_i' , v_i' , m_i' et p_i désigneront le capital constant et le capital variable (en prix de production), le profit, et le prix de production total de chacun des trois secteurs ($i = 1, 2, 3$). Tugan part d'un schéma en prix, respectant les conditions de la reproduction simple. Il se donne un taux de profit en prix égal à 25 %, et un « taux de plus-value en prix » (rapport entre le profit total et le capital variable total *en prix*) égal à 62,5 %. Le tableau II illustre ce schéma⁵⁰.

TABLEAU II
(prix)

Secteur	Capital constant c'		Capital variable v'		Profit m'		Prix p
I	180	+	60	+	60	=	300
II	80	+	80	+	40	=	200
III	40	+	60	+	25	=	125
Totaux	300		200		125		625

On a donc: $p_1 = c_1' + c_2' + c_3'$

$$\frac{\Sigma m_i'}{\Sigma (c_i' + v_i')} = 25\%$$

$p_2 = v_1' + v_2' + v_3'$

$$\frac{\Sigma m_i'}{\Sigma v_i'} = 62,5\%$$

$p_3 = m_1' + m_2' + m_3'$

Tugan montre ensuite, utilisant l'arithmétique, comment on passe de ce schéma à un schéma en valeurs. Nous ne nous occuperons pas de cette dérivation, et nous contenterons de reproduire le schéma auquel il aboutit. C'est de ce dernier schéma que partira Bortkiewicz, qui fera voir plus clairement la solution du problème, et la généralisera par l'utilisation de l'algèbre.

TABLEAU III
(valeur)

Secteur	Capital constant c		Capital variable v		Plus-value m		Valeur w
I	225	+	90	+	60	=	375
II	100	+	120	+	80	=	300
III	50	+	90	+	60	=	200
Totaux	375		300		200		875

$$\begin{array}{rcl}
 \text{On a maintenant : } w_1 & = & c_1 + c_2 + c_3 \\
 & & \frac{\Sigma m_i}{\Sigma (c_i + v_i)} = 29,6\% \\
 w_2 & = & v_1 + v_2 + v_3 \\
 & & \frac{\Sigma m_i}{\Sigma v_i} = 66,7\% \\
 w_3 & = & m_1 + m_2 + m_3
 \end{array}$$

On voit que les taux de profit et de plus-value calculés d'après les schémas en valeurs diffèrent de ces taux calculés d'après les schémas en prix. On remarque aussi que la somme des prix est différente de la somme des valeurs et que la somme des plus-values est différente de la somme des profits. Plus précisément, $\Sigma w_i / \Sigma p_i = 1,4$: l'unité de prix = 1,4 unités de valeur. Par contre, les contraintes de la reproduction simple sont respectées dans les deux schémas, les éléments de capital ayant été transformés au même titre que la plus-value et la valeur totale, alors que Marx ne transformait que ces deux dernières grandeurs. Si on désigne par x le rapport entre le prix et la valeur du produit du secteur I, qui est égal au rapport entre le prix et la valeur du capital constant consommé dans chaque secteur ($x = p_1 / w_1 = c'_i / c_i$); par y , le rapport entre le prix et la valeur du produit du secteur II, et donc du capital variable dépensé dans chaque secteur ($y = p_2 / w_2 = v'_i / v_i$); enfin, par z , le rapport p_3 / w_3 , on a $x = 0,800$, $y = 0,667$, $z = 0,625$.

L'ensemble de son analyse amène Tugan à contester le fait que le problème de la répartition soit relié au problème de la valeur. Il s'explique plus clairement sur cette question dans sa *Théorie sociale du partage*, ouvrage publié en 1913⁵¹. La divergence entre les taux de plus-value et de profit en prix et ces taux dans le calcul en valeurs, ainsi que l'indépendance du taux de profit en général de la composition sociale du capital, constituent selon lui une réfutation de la théorie marxiste de la valeur. Soit A la valeur totale de la production et A' son prix de production; K , la valeur du capital social total et K' son prix; le taux de profit est alors donné, en prix, par $\frac{A' - K'}{K'}$, et, en valeur, par $\frac{A - K}{K}$. Mais $\frac{A' - K'}{K'} = \frac{A - K}{K}$ implique que $A/K = A'/K'$. Or cette dernière égalité ne peut se produire que par hasard. De toute manière, le taux de profit n'a de sens qu'en terme de prix :

Mais le taux de profit n'a de signification réelle que dans le prix de production — le taux de profit en terme de valeur-travail ne coïncide pas avec le taux de profit en terme de prix de production, il [le taux de profit en terme de valeur-travail] perd toute valeur dans le monde réel. Ainsi il est prouvé qu'à cause de l'écart existant entre les prix de production et les valeurs-travail non seulement le profit d'un capitaliste isolé mais encore l'ensemble du profit social doit s'écarter du rapport de la plus-value avec la valeur-travail du capital social. Dans ces conditions, la théorie du profit de Marx perd, en ce qui

concerne les facteurs de détermination du niveau du profit, toute valeur réelle. Elle n'est valable ni pour les capitalistes isolés, ni à l'égard de la classe capitaliste considérée dans sa totalité. La différenciation marxienne entre capital constant et capital variable n'a aucun sens précis, n'est utile à aucune fin scientifique, dans la mesure où il s'agit d'expliquer le phénomène du profit, et doit donc être abandonnée⁵².

Dans le chapitre suivant de ce livre, Tugan se propose d'expliquer les véritables facteurs du taux de profit. Il avait écrit, dans sa préface, que les économistes étaient présentement partagés entre deux camps, celui du marginalisme et celui du marxisme, et que personnellement, « il trouvait beaucoup de vrai et d'utile dans chacun des deux systèmes adversaires, et que la tâche essentielle de la science économique de notre temps est d'opérer leur synthèse ».

Tugan aboutit ainsi aux mêmes conclusions que Bernstein ou Croce, mais par des voies tout à fait différentes, et en fixant, une fois pour toutes, la problématique de la question, dans laquelle on restera désormais enfermé. Premier auteur de « modèles marxien », c'est Tugan qui relie les problèmes de la reproduction et de la transformation, réduisant de cinq à trois le nombre de secteurs du schéma de Marx. C'est alors le fait que la transformation ne respecte pas les conditions de la reproduction et non une quelconque contradiction entre valeur et prix⁵³ — qui est le signe d'une erreur de Marx. Cette erreur, c'est la non-transformation des inputs (ce qui n'est pas — en soi — relié à la reproduction à trois secteurs). Tugan résout alors la question de la même manière que tous les correcteurs subséquents, sans toutefois présenter de solution algébrique générale. « Transformant » simultanément inputs et outputs, il constate que les agrégats ne sont pas conservés d'un schéma à l'autre. Cela ne lui paraît pas, en soi, très grave. Par contre, la non-conservation consécutive de certains rapports fondamentaux, tels le taux d'exploitation et le rapport profit-salaire, l'amène à remettre en question la théorie marxiste de la valeur et celle du profit. Le taux de profit n'est pas donné, en effet, par la formule de Marx. C'est cette démarche qui sera, désormais, reprise. La validité de la théorie marxiste est liée à la préservation d'égalités quantitatives. Cette problématique est inacceptable. Mais la critique est, cette fois, beaucoup plus subtile que celle des marginalistes, et l'on ne saura pas y répondre.

B — La riposte orthodoxe

1. Critique du révisionnisme

Le fondement philosophique du marginalisme, dont les théoriciens se posent ouvertement comme adversaires du socialisme, est en totale oppo-

sition avec le marxisme. Il était donc prévisible que les disciples « orthodoxes » de Marx réagissent brutalement, en premier lieu, contre la conclusion à laquelle arrivent toutes les analyses que nous venons d'examiner : la nécessité de « réconcilier » marxisme et marginalisme. Ainsi, le philosophe Antonio Labriola écrit au sujet de son collègue que : « M. Croce, après avoir fait sa profession de foi d'hédoniste convaincu, comme si après avoir bu et mangé à satiété on voulait encore boire et manger, se tourne vers Marx pour lui demander une théorie sociologique qui vienne compléter la théorie économique à laquelle M. Croce s'est arrêté d'une façon décidée⁵⁴ »

C'est à un éclectisme théorique inacceptable qu'aboutit, en effet, l'analyse révisionniste. Le fossé méthodologique qui sépare le marxisme du marginalisme est, en général, assez correctement mis en lumière, en particulier par Antonio Labriola et, nous le verrons, par Hilferding. Mais cela ne peut constituer une réponse suffisante à la critique révisionniste. Les révisionnistes acceptent le marginalisme à partir du moment où ils constatent que la théorie marxiste de la valeur est fausse ou qu'elle relève d'un univers très éloigné de la réalité concrète. Leurs adversaires « orthodoxes » rejettent totalement cette conclusion. À partir du moment où la théorie marxiste de la valeur est remise en question, c'est, pour eux, l'ensemble de la démarche de Marx qui est rejetée. Mais ce qui pose problème, c'est l'interprétation qu'on doit donner à cette théorie. On s'en tient généralement, en effet, à une réaffirmation de la lettre du texte de Marx. Et cette réaffirmation, surtout, s'étend au livre troisième et à la solution de Marx au problème de la transformation. La remise en cause des égalités quantitatives affirmées par Marx aboutit en effet, selon les critiques des révisionnistes, à la remise en cause de la théorie de la valeur, et donc de toute la démarche de Marx. C'est pourquoi nous avons dit que les marxistes se sont laissés enfermer dans la problématique de leurs critiques. C'est le cas, en particulier, de l'héritier d'Engels au poste de « leader théorique » de la social démocratie, Karl Kautsky, chargé de la réponse officielle à Bernstein.

Kautsky fait essentiellement deux reproches à la critique de Bernstein, l'un et l'autre pertinents, mais d'une certaine manière, contradictoires. Il lui reproche d'abord de ne pas s'expliquer clairement sur sa théorie de la valeur, et, plus généralement, sur ce qu'il entend par théorie marxiste de la valeur et théorie de l'utilité. Il lui reproche ensuite de vouloir combler des lacunes et des insuffisances de la théorie de la valeur de Marx « en y introduisant des idées qui sont étrangères et même contraires à l'esprit de la théorie, et qui ne peuvent former avec elle un ensemble homogène », ce qui l'amène à l'éclectisme. D'autre part, « ses considérations ultérieures sur l'économie n'ont aucun rapport avec sa critique de la théorie de la valeur, que nous aurions pu tranquillement laisser de côté, si toute la bande des anti-marxistes n'avaient poussé des hurlements de joie, en entendant un marxiste proclamer lui-même la banqueroute de la théorie marxiste de la valeurs ». C'est ainsi

que, si l'on change la théorie de la valeur, il faut changer « la doctrine de la plus-value et du profit, la conception du capital et de son rapport avec le prolétariat », ce que Bernstein ne semble pas avoir en vue, puisqu'il conserve la notion de plus-value et de surtravail. La théorie de la valeur est en effet la « clef de l'économie politique », le but d'une théorie de la valeur étant de « servir à comprendre notre mode de production ». Pour comprendre l'économie industrielle, il faut « avant tout connaître les lois qui régissent la vente et l'achat », puisque « acheter et vendre sont les bases de l'économie industrielle actuelle » :

Quiconque observe le marché remarque facilement que malgré les fluctuations que provoquent les changements dans l'offre et la demande, le prix de chaque sorte de produits n'est pas arbitraire, mais qu'il a une tendance à atteindre une hauteur déterminée. Cette tendance déterminée est sa valeur ; elle n'apparaît que dans l'échange et la vente, comme valeur d'échange. La valeur n'est donc pas « *un fait de nature purement idéologique* », mais un fait concret ; il n'y a pas une valeur suivant Marx ou Jevons, mais seulement une valeur marchande que l'on a observée et étudiée, bien avant Marx et Jevons. Ce qui est « *de nature purement idéologique* » et particulier à Marx et à Jevons, ce n'est pas la valeur, elle-même, mais la théorie de la valeur, c'est-à-dire la tentative de découvrir et d'expliquer quelle relation existe entre ce fait en apparence mystique et les faits bien connus de la vie économique⁵⁶.

Le but d'une théorie de la valeur, quelle qu'elle soit, est la « découverte de la loi fondamentale qui règle la marche de l'échange, c'est-à-dire de l'achat et de la vente ». Quant à la théorie de la valeur-de-travail, elle ne peut signifier qu'une chose, « c'est que la valeur d'un produit est uniquement déterminée par la somme de travail qu'il représente. Quiconque est d'avis que la valeur n'est pas exclusivement déterminée par le travail, mais encore par un autre facteur, tel que l'utilité, ne peut parler d'une « *valeur-de-travail* »⁵⁷ ».

La nature de la distinction que fait Kautsky entre « valeur » et « théorie de la valeur » relève d'une grave erreur théorique, qui l'amène à répondre à Bernstein qu'il n'existe qu'une « valeur marchande » commune à Marx et à Jevons. Cela est aux antipodes de ce que nous lisons dans la construction de Marx. Kautsky identifie d'ailleurs implicitement valeur et prix, dans ce passage. Et il a, de cette « valeur » et de la théorie de la valeur, une conception que nous qualifions de naturaliste, très répandue chez les marxistes. La valeur apparaît comme un attribut concret d'un objet, et Kautsky compare même, dans son célèbre manuel, la loi de la valeur à la loi de la gravité⁵⁸.

Un des premiers « talons d'Achille » de la loi de la valeur, ainsi perçue, est le problème de la réduction du travail complexe au travail simple, auquel Bernstein a consacré un article très vivement discuté. Kautsky admet que, sur ce point, la théorie de Marx est incomplète, mais il n'est pas de l'avis de Bernstein « sur la manière dont il entend combler cette lacune ». Rappelant

la thèse de Bernstein suivant laquelle la réduction implique que la valeur dépend du salaire, Kautsky écrit que « la valeur est une catégorie économique, qui est antérieure à l'apparition du travail salarié. Il faut ne pas voir la différence qu'il y a entre la production simple des marchandises et la production capitaliste et considérer cette dernière comme la forme unique de production industrielle, si l'on veut déterminer la valeur par le salaire⁵⁹ ». Mais Kautsky ne nous éclaire pas sur la manière dont il envisagerait de combler cette lacune⁶⁰.

Mais c'est principalement face au problème de la transformation que la réponse de Kautsky est caractéristique d'une certaine tradition marxiste. Elle consiste à affirmer, sans plus, les égalités quantitatives auxquelles « aboutit » Marx, en insistant sur leur importance⁶¹. La validité de la théorie de la valeur semble suspendue à l'égalité entre la somme des prix et la somme des valeurs. C'est là un bien maigre support. Publiant, en 1910, le troisième et dernier tome des *Théories sur la plus-value*, Kautsky écrit, dans un avant-propos, que cette publication « fera taire le dernier écho de ces « cancans » qui ne cessent de renaître de temps à autre, et d'après lesquels le troisième volume ne serait qu'une production inspirée par l'embarras, une tentative malheureuse de sortir de l'impasse où Marx s'était fourvoyé dans le premier volume ». Il ajoute, au sujet du rapport entre la valeur et le prix de production :

Et quand bien même les développements du second et du troisième volumes sur les théories de la plus-value ne nous apprendraient rien autre chose [*sic*], ils présenteraient, pour la connaissance du marxisme, une valeur inestimable, par le seul fait qu'ils nous démontrent pas à pas combien Marx, dans cette conception de la différence entre la valeur et le prix de production, que les tenants de l'économie vulgaire proclament comme une échappatoire et la faillite complète de la théorie de la rente, voyait et, qui plus est, prouvait sa supériorité sur Ricardo⁶².

On sait que Kautsky a finalement rejoint la cohorte des révisionnistes. Néanmoins, on peut désormais en appeler de l'autorité de Lénine⁶³ pour opposer aux critiques bourgeoises, imperturbablement, l'égalité des agrégats en valeurs et en prix. Ce dogme est repris, aujourd'hui encore, dans certains manuels⁶⁴.

Remettant en cause le dogme des égalités quantitatives, l'analyse de Tugan-Baranowsky ne pouvait que soulever les plus vives critiques. Pour A. Pannekoek⁶⁵, les tableaux de Tugan sont des « schémas fantasques, nés de l'erreur et de l'arbitraire ». Otto Bauer⁶⁶, qui n'accepte pas la correction de Tugan, reconnaît néanmoins l'erreur de Marx, concernant sa formule du taux de profit. Mais il s'agit là, pour lui, d'un problème mineur :

Marx a avant tout développé le taux de profit moyen sur la base de la théorie de la valeur, puis a démontré comment grâce à lui les valeurs se transforment en prix de production ; il a cependant négligé de montrer comment la formation du prix de production modifie à son tour le taux de profit. Il est insignifiant du point de vue pratique

de combler cette lacune ; mais, du point de vue théorique, cela est certainement intéressant⁶⁷.

Tel n'était pas l'avis de Louis B. Boudin, théoricien marxiste qui, reconnaissant les difficultés mises en évidence par Tugan-Baranowsky, cherche à résoudre le problème de la transformation en maintenant l'égalité entre le taux de plus-value et le rapport profit-salaire. Il publie, à ce sujet, une série de trois articles dans la revue *Die Neue Zeit*, en 1907⁶⁸. Intitulés « formules mathématiques contre Marx », ces articles débute par une longue critique des tableaux de Tugan-Baranowsky. Boudin s'élève contre la méthode de Tugan, particulièrement contre la « transformation inverse ». Il est contraire à la méthode de Marx, juge-t-il, de partir d'un tableau en prix dans lequel le taux de profit est fixé arbitrairement à 25 %, alors que le taux de profit dépend du taux de plus-value. Nous reproduisons le passage dans lequel Boudin expose, maladroitemment, cette objection fort pertinente, qu'on peut adresser à des solutions récentes du problème de la transformation inverse, et plus généralement à plusieurs contributions notables dans ce débat :

Ce qui est fâcheux dans ce schéma, c'est qu'il n'est pas du tout clair d'où son auteur tire un taux de profit de 25 %, alors qu'il ne nous dit rien du taux d'exploitation ou de plus-value duquel dépend, d'après Marx, le taux de profit et donc aussi le taux de profit moyen. Ce qu'a oublié Tugan-Baranowsky, c'est que, d'après Marx, il ne peut y avoir de taux de profit que si précédemment il y avait un taux de plus-value ; c'est pour cela que Tugan a pu réussir cette construction qui n'est absolument pas compatible avec la théorie marxienne⁶⁹.

Sur la question de la préservation du taux de plus-value entre les schémas, Boudin a, en fait, la même opinion que Tugan. Si le taux de plus-value en valeur est différent de ce taux en prix ou, pour nous exprimer dans un langage plus courant, si le taux de plus-value est différent du rapport entre la somme des profits et la somme des salaires — alors la théorie marxiste de la valeur-travail n'est plus valable. Ce sont là les conclusions auxquelles aboutissait Tugan dans son livre de 1913.

Boudin, qui veut conserver la théorie marxiste de la valeur, cherche donc à construire un tableau de prix, à partir du tableau en valeurs, dans lequel cette quantité fondamentale soit conservée. Partant du schéma en valeurs de Tugan, il conserve les grandeurs dont ce dernier est parti dans son schéma en prix pour c' et v' . Pour conserver l'égalité du rapport profit/salaire et du taux de plus-value, ce dernier étant une donnée du schéma en valeurs (66,7 %), et le salaire étant donné par la transformation de Tugan, il modifie simplement le profit total, qui doit être égal, non pas à 125, mais à 133 1/3, si on veut obtenir $\sum m_i' / \sum v_i' = 66,7 \%$. Boudin répartit ensuite cette somme entre les trois secteurs au prorata des capitaux investis (en prix), obtenant de la sorte le schéma suivant⁷⁰.

Secteur	c'		v'		m'		p
I	180	+	60	+	64	=	304
II	80	+	80	+	42 2/3	=	202 2/3
III	40	+	60	+	26 2/3	=	126 2/3
Totaux	300	+	200	+	133 1/3	=	633 1/3

On a donc $\Sigma m_1' / \Sigma v_1' = 133\ 1/3 / 200 = 66,6\% = \Sigma m_1 / \Sigma v_1$, mais $\frac{\Sigma m_1'}{\Sigma(c_1' + v_1')} = 26,7\% \neq \frac{\Sigma m_1}{\Sigma(c_1 + v_1)}$, i.e. le taux de profit en valeur est différent du taux de profit en prix. D'autre part, $m_1' / (c_1' + v_1') = m_2' / (c_2' + v_2') = m_3' / (c_3' + v_3')$, mais $p_1 \neq c_1' + c_2' + c_3' + p_2 \neq v_1' + v_2' + v_3'$ et $p_3 \neq m_1' + m_2' + m_3'$.

Ainsi, le schéma de Boudin est incorrect, puisque les conditions de la reproduction simple ne sont pas respectées. Cela n'est pas surprenant. On aura remarqué que la procédure de transformation utilisée par Boudin est parfaitement arbitraire. De sa méthode de transformation, au terme de laquelle le rapport entre profits et salaires était différent du taux de plus-value, Tugan-Baranowsky concluait en l'invalidité de la théorie marxiste de la valeur. Liant, de la même façon, la validité de cette théorie à la préservation de l'égalité de ces deux rapports, Boudin est conduit à donner au problème de la transformation une solution artificielle et incorrecte. Cette façon de poser le problème, et plus généralement la nature du débat entre Boudin et Tugan, on les retrouve jusqu'à ce jour. Nous avons déjà écrit que Tugan a, pour ainsi dire, fixé les termes du débat, dans lequel se sont laissés enfermer plusieurs marxistes, dont Boudin n'est pas le dernier.

La réponse aux corrections et révisions techniques des modèles de Marx est donc, globalement, un échec. Échec parce que tous les participants se situent sur le même terrain, qui n'est pas celui de Marx, mais bien celui d'une lecture économiste du *Capital*. Cette lecture est, au mieux, ricardienne. Ce que tous les théoriciens, y compris les défenseurs, n'ont pas vu, c'est la spécificité de la méthode marxiste. C'est le seul point de départ pour parvenir à voir clair dans cette construction touffue. Seul Antonio Labriola, dans sa critique de Sorel, a souligné ce point avec netteté :

Le fil conducteur de cette genèse est le procédé dialectique, et c'est là le point scabreux qui fait faire si triste mine à tous les lecteurs du *Capital* qui apportent dans sa lecture les habitudes des empiristes,

des métaphysiciens et des pères définisseurs d'entités conçues *in aeternum*. Dans la discussion fastidieuse, qui a été soulevée par certains sur les contradictions qui, d'après eux, existeraient entre le III^e et le I^{er} volume du *Capital*, notamment chez les économistes de l'école autrichienne [...], on voit qu'il manque à la plupart de ces critiques la notion exacte de la marche dialectique. Les contradictions qu'ils dénoncent ne sont pas les contradictions du livre avec le livre lui-même, ce ne sont pas les infidélités de l'auteur à ses prémisses et à ses promesses : mais ce sont les conditions antithétiques elles-mêmes de la production capitaliste qui, énoncées en formules, se présentent à l'esprit comme des contradictions⁷¹.

Bien qu'il rejette avec vigueur les « élucubrations hâtives ou prématurées [de Sorel] contre la *théorie de la valeur* », ainsi que les « subtiles distinctions scolastiques, auxquelles s'arrête complaisamment M. Croce⁷² », Antonio Labriola ne partage pas la conception naturaliste de la théorie de la valeur, « théorie qui ne représente nullement un *factum empirique* tiré de l'induction vulgaire, qui n'exprime pas non plus une *position logique*, comme certain se l'est imaginé, mais qui est la prémisse typique, sans laquelle tout le reste ne peut pas être conçu⁷³ ». C'est le texte de Marx lui-même qui peut amener une interprétation naturaliste de la valeur, et Labriola explique en ces termes le caractère de ce texte :

Marx n'a jamais été véritablement un modèle de ce qu'on appelle la forme classique, notamment en ce qui concerne la plasticité, la clarté et la continuité des images. Marx a été un *seicentista*. Mais ses images, souvent bizarres, mais qui ne sont jamais ni capricieuses, ni facétieuses, disent toujours quelque chose de profondément réaliste. Si cette image de la cristallisation, qui n'a d'ailleurs rien d'obligatoire ni de sacramentel pour personne, vous vous en servez devant le premier cordonnier venu, celui-ci, faisant allusion peut-être à ses mains calleuses, à son dos voûté, et à la sueur de son front, répondra qu'il a à peu près compris, parce que dans les souliers qu'il confectionne, il met un peu de lui-même, ses énergies mécaniques, dirigées par la volonté, c'est-à-dire dirigée par l'attention volontaire, d'après la forme préconçue dans laquelle se résume son activité cérébrale, en tant qu'elle est en activité dans son travail. Mais jusqu'ici, les sorciers seuls ont pu croire ou faire croire qu'avec les désirs seuls on peut conglutiner une partie de nous-même dans un bien quelconque⁷⁴.

Cela dit, Labriola est très loin d'en arriver à des conclusions analogues à celles de Croce, et en particulier à l'acceptation simultanée de l'analyse de Marx, et de l'analyse hédoniste. L'économie hédoniste n'est pas une économie « pure », « science économique générale supra-historique » comme le prétend Croce. Pour en arriver à sa conciliation, « M. Croce est obligé de parler d'un Marx qui diffère — un peu, ou beaucoup, je ne sais — du véritable Marx, pour qu'il soit tel que ses principes soient conciliables avec les données indiscutables de l'hédonisme ». Labriola se demande en particulier « d'où M. Croce — et cela au moment précis où il s'occupe de Marx ! — tire-t-il cette conviction que, en dehors des différentes *économies* qui se sont succédé

dans l'histoire, dont l'économie *capitalistico-industrielle* est, pour ainsi dire, un cas particulier, il y a une *économie pure*, qui seule éclaire et seule fournit une direction générale d'interprétation à tous ces cas, ou mieux à toutes ces formes de prosaïque expérience ? » Plus loin, après avoir écrit que Croce maintient une équivoque continue entre profit, intérêt et plus-value, Labriola s'interroge sur son « concept d'une *société productrice* comme une forme en soi — (mais je demande en opposition à quelle autre, peut-être à celle des saints dans le paradis ?) ». Labriola cite alors la *Logique* de Wundt, qui donne comme « exemple-type de *loi sociale*... la *plus-value* d'après Marx ». Il rejette le concept, qu'il attribue à Croce, d'« une *loi économique* qui, comme une presque-entité, traverse mystérieusement les différentes phases de l'histoire, pour qu'elles puissent être liées ensemble⁷⁵ ». Pour Croce, ajoute-t-il, « Marx devient le théoricien d'une utopie ».

Les marxistes « orthodoxes » ne peuvent accepter la conclusion à laquelle aboutissent unanimement toutes les analyses révisionnistes : la « co-existence pacifique » entre le marginalisme et le marxisme. Il y a, à la base, une opposition irréductible entre les visions de la réalité qui caractérisent ces deux « écoles ». Mais rares sont ceux qui vont au-delà de cette constatation, suivie de la réaffirmation de la lettre du texte de Marx. Labriola constitue une exception à cette règle. Il souligne un aspect fondamental de cette question, en parlant de la méthode, de la dialectique dont il n'est pas tenu compte dans la discussion sur les rapports entre les livres du *Capital*. Mais c'est vers Hilferding qu'il faut maintenant se tourner pour mettre en lumière la nature du fossé qui sépare l'« économie hédoniste » de l'analyse marxiste de la société.

2. *Marxisme et valeur : Hilferding*

C'est sous la forme d'une réponse à Bohm-Bawerk que Rudolf Hilferding apporte sa contribution importante à l'étude de la théorie marxiste de la valeur et de l'objet de la critique marxiste de l'économie politique⁷⁶. Mais, au-delà de Böhm-Bawerk, c'est toute la lecture révisionniste de Marx qui est aussi visée. Enfin, l'argumentation d'Hilferding peut aussi être opposée aux interprétations marxistes « naturalistes » de la valeur. Ce texte permet donc une clarification du débat, passé et présent, sur la valeur et la transformation. Les ambiguïtés et les erreurs qu'il contient en ressortent d'ailleurs plus nettement, et permettent de mesurer le chemin qui restait — et qui reste en partie — à parcourir pour interpréter correctement les concepts fondamentaux de l'analyse du *Capital*, en jeu dans cette discussion. Nous verrons Hilferding — et à sa suite la plupart des marxistes qui ont contribué au débat sur la transformation — tomber lui-même dans les erreurs qu'il dénonce, par ailleurs, dans son texte. Il n'avait sans doute pas les moyens de mener à terme sa réflexion⁷⁷.

La brochure d'Hilferding comporte trois chapitres. Le premier, « La valeur comme catégorie économique », traite des différences fondamentales entre les concepts de valeur chez Marx et Böhm-Bawerk. Le second, et le plus long, « La valeur et le profit moyen », répond à l'objection de Böhm-Bawerk sur la « contradiction », et constitue en fait la contribution d'Hilferding au débat sur la transformation de la valeur en prix de production. Enfin, dans une dernière section, Hilferding souligne les différences fondamentales entre l'approche marxiste et l'approche « subjectiviste », qui sont à l'origine de tous les malentendus élucidés dans les deux premiers chapitres.

Dans sa préface, Hilferding écrit que, contrairement aux souhaits de Sombart, la publication du Livre III du *Capital* n'a pas donné lieu à la discussion attendue dans les milieux de l'économie bourgeoise. L'explication est à chercher dans le fait que celle-ci a depuis longtemps cessé de s'occuper de la totalité sociale pour sombrer dans l'« éclectisme ». La seule exception à cette règle est constituée par l'école psychologique (c'est-à-dire, pour Hilferding, l'école autrichienne), qui propose une explication d'ensemble. Elle se heurte donc d'emblée au marxisme, et c'est pourquoi Böhm-Bawerk a proposé dès 1884 une critique de Marx, qu'il a considérablement augmentée et précisée après la parution du troisième livre. On a affaire, dans ce cas, à une critique d'ensemble, qui met en cause la cohérence du marxisme, et non pas à une attaque sur des aspects isolés arbitrairement choisis de la théorie de Marx, comme cela est courant.

Hilferding montre que Böhm-Bawerk, dans sa description du « processus d'abstraction par lequel Marx élimine la valeur d'usage », confond continuellement le naturel et le social, « échoue à distinguer les qualités naturelles des marchandises de leurs qualités sociales ». Il en est ainsi de toute théorie qui « part de la valeur d'usage, c'est-à-dire de la chose » et donc « qui part de la relation individuelle entre une chose et un être humain plutôt que des relations sociales entre les êtres humains⁷⁸ ». Hilferding met le doigt, ici, sur une spécificité de la théorie marxiste de la valeur, et qui la distingue aussi bien de la théorie ricardienne que marginaliste.

Hilferding développe alors quelques idées fondamentales qu'il reprendra, plus en détails, dans le premier chapitre du *Capital financier*. Ce n'est pas « de sa propre initiative qu'une marchandise entre en relation avec d'autres marchandises ». Cette relation matérielle est « nécessairement l'expression d'une relation personnelle entre leurs possesseurs respectifs ». La marchandise est, d'une part, une chose naturelle, d'autre part, une chose sociale, et c'est de ce dernier point de vue seulement qu'elle devient l'objet de l'économie politique. Les membres de la société ne peuvent entrer en relation économique les uns avec les autres que s'ils travaillent les uns pour les autres et « cette relation matérielle apparaît historiquement comme échange de marchandises ». Marx tente, précisément, et contrairement à l'école subjectiviste, de découvrir le « lien social entre les agents de

production apparemment isolés », et, pour ce faire, il doit nécessairement partir de la « nature de l'organisation du travail social⁷⁹ ».

On peut faire la « preuve » de la théorie de la valeur-travail, mais pas du tout dans le sens que Böhm-Bawerk propose. La théorie de la valeur permet de rendre compte des lois de fonctionnement d'un mode social de production. Le produit doit acquérir une existence sociale, devenir marchandise, pour que le travail privé soit reconnu comme travail abstrait, socialement nécessaire. La loi de la valeur exprime, non pas une relation entre les choses, mais entre les hommes, dans une société dont ils ne contrôlent pas la production. Böhm-Bawerk s'acharne à y voir une théorie des prix, et présente les développements de Marx comme s'il s'agissait de prouver que le temps de travail est techniquement le meilleur facteur pour rendre compte des rapports d'échanges entre les marchandises : « C'est donc parce que le travail est le lien social qui unit une société atomisée, et non parce qu'il est le facteur le plus significatif techniquement, qu'il est le principe de la valeur et que la loi de la valeur correspond à la réalité⁸⁰. »

D'autre part, Böhm-Bawerk confond le travail en tant qu'il crée de la valeur d'usage avec le travail créateur de valeur, ce qui l'amène à découvrir une nouvelle contradiction chez Marx, dans l'analyse de la réduction du travail complexe au travail simple. Il s'agit là, écrit Hilferding, d'« une difficulté familière », et sur laquelle d'autres se sont penchés, dont les écrivains « plus ou moins marxistes » Bernstein, Conrad Schmidt et Kautsky⁸¹. Avant de proposer lui-même une solution à ce problème, Hilferding écrit qu'en l'absence de connaissance « empirique » du rapport de réduction du travail complexe au travail simple, l'importance de la loi de la valeur n'est pas réduite. De même, la valeur peut être théoriquement mesurable même s'il est impossible de la mesurer dans la réalité.

La valeur de la force de travail complexe se calcule, comme toute autre valeur, au temps de travail nécessaire pour la produire et la reproduire. La difficulté, comme Bernstein en a rendu compte dans un article très discuté, consiste à comprendre pourquoi cette force de travail complexe crée plus de valeur que la force de travail simple. Si c'est, comme le laisse entendre Bernstein, parce que la valeur de cette force de travail est plus élevée, alors on modifie radicalement la théorie marxiste de la valeur, et on fait dépendre la valeur de la valeur. Hilferding propose alors la solution suivante de ce problème. La force de travail qualifiée est produite, en dernière instance, par du temps de travail simple, ce qui rend compte de sa valeur. Cela ne présente pas de difficultés. Mais cette force de travail simple ne produit pas ainsi directement de la valeur (et donc de la plus-value) pour la société. Hilferding avait préalablement indiqué que le travail qualifié, en tant que créateur de valeur, ne doit pas être considéré isolément, mais comme partie du travail social total. Le « pouvoir de création de valeur » du travail simple est dès lors « latent, en autant que la société est concernée ». Cette force de

travail devient « fluide » lorsque la force de travail qualifiée est elle-même exploitée, et elle crée alors de la valeur en même temps que le travail qualifié lui-même, « de concert » avec lui :

Pendant que le travail simple est utilisé à la production d'un travail qualifié, il crée, d'une part, la valeur de cette force de travail, qui réapparaît dans le salaire de la force de travail qualifiée ; d'autre part, par la méthode concrète de son application, il crée une nouvelle valeur d'usage, qui consiste en ce qu'on dispose maintenant d'une force de travail qui peut créer de la valeur avec toutes les puissances possédées par le travail simple utilisé dans sa formation. En autant que du travail non qualifié est utilisé pour la formation du travail qualifié, il crée ainsi, d'une part, une nouvelle valeur, et transmet, d'autre part, à son produit sa valeur d'usage — être la source de nouvelle valeur⁸².

Hilferding en conclut que la valeur est « théoriquement mesurable », la société étant « compétente pour calculer les prix », ce qui se réalise par la « concurrence ». La théorie « psychologique » de la valeur ne peut de son côté que supposer une série de « prix arbitraires ».

Hilferding passe ensuite à la constatation de Böhm-Bawerk, suivant laquelle la théorie des prix de production contredit la loi de la valeur exposée au Livre I^{er}. Il remarque au préalable qu'Engels a clairement indiqué que les manuscrits du Livre III, contenant la solution au problème de la transformation, avaient été rédigés avant la préparation finale du Livre I^{er}, ajoutant que les économistes vulgaires sont incapables de comprendre la méthode dialectique, et ne voient que les résultats complétés, le reste leur apparaissant comme un « développement mystique ». D'autre part, Hilferding souligne que Marx n'a jamais écrit, comme Böhm-Bawerk le lui fait dire, que les marchandises s'échangent parce qu'elles contiennent des quantités de travail égales. Marx discute, dans le premier livre, les rapports d'échange qui se manifestent quand les produits s'échangent à leur valeur, mais « l'échange à la valeur n'est pas une condition de l'échange en général, même si, sous certaines conditions historiques spécifiques, l'échange aux valeurs correspondantes est indispensable si ces conditions historiques doivent être perpétuellement reproduites par le mécanisme de la vie sociale ». Tout au long de sa critique, d'autre part, Böhm-Bawerk confond valeur et prix, ce qui lui permet de conclure que toute déviation permanente de l'un par rapport à l'autre constitue une « contradiction⁸³ ».

En fait, la loi marxiste de la valeur « n'est pas contredite par les données du troisième volume, mais simplement modifiée d'une manière définie⁸⁴ ». Hilferding examine alors la critique, par Böhm-Bawerk, des quatre arguments que ce dernier croit découvrir chez Marx à l'appui de la validité de sa théorie de la valeur. Toutefois, écrit-il, Böhm-Bawerk appelle « argument » ce qui pour Marx n'est qu'une déduction logique de ses prémisses ; il est alors facile de montrer que ce que dit Marx n'est pas un argument.

Dans sa critique du premier argument, et dans cet argument lui-même, Böhm-Bawerk passe tout à fait à côté de la question, en accusant Marx de négliger les valeurs des marchandises individuelles. Il s'agit des valeurs totales, dont Marx doit montrer qu'elles sont égales aux prix totaux, s'il veut maintenir que l'origine du profit est la plus-value extorquée aux travailleurs dans le procès de production :

Il est important de montrer que la somme des prix de production est égale à la somme des valeurs, parce que de là découle, en premier lieu, la preuve que le prix de production total ne peut pas être plus grand que la valeur totale ; mais, comme le procès de production de la valeur est effectué seulement dans la sphère de la production, cela signifie que tout profit naît de la production et non de la circulation ou de quelque addition au produit fini effectué subséquemment par le capitaliste. Deuxièmement, nous apprenons que, comme le prix total est égal à la valeur totale, le profit total ne peut être rien d'autre que la plus-value totale. Le profit total est donc quantitativement déterminé, et ce n'est que sur la base de cette détermination qu'il devient possible de calculer la grandeur du taux de profit⁸⁵.

Quant à l'affirmation suivant laquelle il est absurde de parler de « valeur totale », Böhm-Bawerk ne peut l'émettre que parce qu'il confond valeur et valeur d'échange. La valeur au sens marxiste est une « grandeur objective, quantitativement déterminée », ce qui n'est évidemment pas le cas de la valeur déterminée par l'utilité marginale. Ce qui change lors du passage de la production marchande simple à la production capitaliste développée, c'est la distribution du produit total, et particulièrement de la plus-value, dont la grandeur demeure déterminée de la même façon. Cette redistribution de la plus-value s'opère par le mécanisme des prix de production, mécanisme que seule la loi de la valeur peut nous permettre d'éclairer.

La somme des prix est égale à celle des valeurs, pour autant que les uns et les autres sont commensurables, étant « tous les deux des expressions de travail matérialisé ». Seule la loi de la valeur permet de découvrir le « lien social » par lequel la valeur nouvelle créée durant la période de production est distribuée entre les capitalistes et les ouvriers⁸⁶.

Quant au deuxième « argument », il naît tout simplement de ce que Böhm-Bawerk n'a pas considéré la totalité du passage dont il a extrait sa citation. Marx y écrit — et rien de plus — que, les prix étant donnés, la variation des prix est déterminée par la variation de la productivité du travail. Hilferding considère, à juste titre, les deux autres objections de Böhm-Bawerk comme plus sérieuses. Le troisième argument, on s'en souvient, concerne la transformation comme « processus historique ». L'égalisation des taux de profit n'a pas lieu, dans les conditions précapitalistes, à cause des obstacles multiples au « libre mouvement des capitaux et des hommes » :

Dans le marché local qu'elle domine, la concurrence pré-capitaliste réalise l'égalisation des différentes valeurs individuelles pour produire

une seule valeur de marché ; la concurrence capitaliste réalise la transformation de la valeur en prix de production. Toutefois ceci n'est possible que parce que le capital et le travail peuvent librement se transférer d'une sphère de production à une autre ; et ce mouvement ne peut s'effectuer librement que lorsque tous les obstacles légaux et matériels au transfert ont cessé d'exister, il ne peut s'effectuer (abstraction faite de circonstances mineures) que lorsque existe une liberté de mouvement absolue pour le capital et le travail. Mais dans les conditions pré-capitalistes cette concurrence pour les sphères d'investissement est impossible, et par conséquent l'égalisation des divers taux de profit est impossible⁸⁷.

Dès lors, même si « normalement », en vertu des caractéristiques « immuables » de la nature humaine, un travailleur indépendant, investissant un capital plus considérable, pour une durée plus longue, devrait recevoir une rémunération plus considérable, il ne peut en être ainsi dans la pratique. De plus, dans ses contre-exemples, Böhm-Bawerk suppose en fait des conditions qui ne se trouvent réalisées que sous le mode de production capitaliste. Car dans les conditions précapitalistes, le « travail mort » est relativement beaucoup moins considérable, et dès lors les différences de composition organique d'une branche à l'autre beaucoup moins importantes qu'elles ne le deviendront par la suite. Hilferding ne croit pas, comme Sombart, qu'il y ait eu à l'origine un taux de profit commercial sur lequel se sont réglés les premiers capitalistes industriels⁸⁸.

Sombart oublie que les premiers capitalistes industriels ne cessaient pas pour autant d'être des marchands ; dès lors, le taux de plus-value qu'ils obtenaient en tant que capitalistes pouvait être inférieur au taux de profit qu'ils réalisaient en tant que marchands, leur profit global s'en trouvant de ce fait augmenté. De façon plus générale, la progression du capitalisme s'est ainsi faite par la découverte de procédés techniques nouveaux qui permettaient aux capitalistes concernés de réaliser des surprofits, les monopoles légaux empêchant que se « diffusent » ces techniques nouvelles et que s'égalisent les différents taux de profits. Au cours de tout ce processus de développement historique, les différences de composition organique, « étant peu considérables », « jouaient un rôle mineur ». Et ce n'est qu'à son terme que le taux de profit moyen devient le point de départ du calcul des capitalistes : « Toutefois, dès que la concurrence capitaliste a définitivement établi le taux de profit moyen, ce taux devient le point de départ des calculs des capitalistes pour l'investissement de capital dans les branches de production de création récente⁸⁹. »

Après avoir noté qu'il est « évident que la formation des prix dans une société capitaliste doit différer de la formation des prix dans des conditions sociales basées sur la production simple de marchandises⁹⁰ », Hilferding passe au quatrième argument critiqué par Böhm-Bawerk. Dans cette critique, il réussit à faire dire à Marx précisément le contraire de ce qu'il écrivait,

et en particulier à lui attribuer la « grossière erreur » de Smith consistant à considérer le prix comme la sommation de revenus. C'est d'ailleurs dans cette illusion — propre au capitalisme — que Bdhm-Bawerk est lui-même enfoncé, ce qui l'empêche d'analyser correctement le processus de formation de la valeur, processus qui est antérieur à sa division sous forme de « revenus ». En particulier, il néglige totalement la différence entre c et v , et il fait abstraction de c dans sa critique du quatrième argument de Marx, alors que ce facteur est déterminant dans le problème qui nous occupe :

En premier lieu, il ignore le capital constant. Hormis tout le reste, cette omission ne peut surtout pas être permise là où il est question de la transformation de la valeur en prix de production. Car ce qui est décisif pour cette transformation est la composition organique du capital, c'est-à-dire, le rapport entre le capital constant et le capital variable. Ne pas tenir compte du capital constant dans ce cas, c'est ne pas tenir compte du point essentiel, c'est rendre impossible au lecteur la compréhension de la formation du prix de production⁹¹.

En faisant dépendre la valeur des coûts salariaux et du taux moyen de profit, Böhm-Bawerk présente précisément la théorie de Marx comme faisant dépendre les prix des prix. Au moyen d'un petit tableau dans lequel, précisément, il n'est pas tenu compte des compositions organiques des capitaux, Böhm-Bawerk montre qu'un changement dans les salaires affecte les prix, directement, ce qui invalide la théorie de la valeur. Hilferding, en partant des mêmes tableaux, mais en y introduisant les compositions organiques, montre que la variation des salaires a modifié la composition organique du capital, qui est le facteur « décisif dans la transformation des valeurs en prix de production⁹² ». Pour comprendre l'effet d'un changement de salaire, et plus généralement pour comprendre le processus de transformation, il faut se placer du point de vue de l'ensemble des capitaux, et de leurs rapports tels qu'ils se manifestent dans les différences de composition organique.

La variation des prix de production consécutive à une variation des salaires est le résultat du nouveau taux de profit. Dès lors, la critique de Böhm-Bawerk ne vise pas l'essentiel, mais un phénomène qui découle de la formation du prix de production. Hilferding ajoute que l'application de la transformation aux biens consommés par les travailleurs, c'est-à-dire la transformation de v , ne change rien à la formation du prix de production : « À nouveau, la grandeur de la plus-value totale n'est pas affectée par cette déviation parce que la plus-value totale, qui est égale au profit total et règle le taux de profit, est calculée pour le capital social, où les déviations des prix de production par rapport aux valeurs s'annulent réciproquement⁹³. »

Hilferding passe un peu rapidement sur cette question. Sa réponse aux quatre arguments de Böhm-Bawerk, et particulièrement aux deux derniers, est assez faible. Il avait d'abord correctement souligné le caractère social de la valeur dans l'analyse marxiste, et qui interdit de l'assimiler — et même de la comparer — à la « valeur » des économistes. Il s'agit de deux concepts

qui n'ont en commun que leur nom. Hilferding avait, de plus, correctement indiqué les erreurs fondamentales de Böhm, à ce niveau : confusion entre le naturel et le social, entre rapports sociaux et rapports entre choses. Cela amène Böhm, et tous les économistes, à confondre valeur et prix. Ils n'ont pas besoin, en fait, du concept de la valeur. Mais, lorsqu'il en arrive à la question de la transformation, Hilferding semble avoir oublié ce qu'il écrivait au début, et en vient lui-même, finalement, à confondre valeur et prix. Il analyse en effet le prix de production comme une valeur modifiée au terme d'un processus de transformation historique. Nous avons expliqué pourquoi cette interprétation de la transformation devait être rejetée. De plus, nous avons montré qu'elle était contradictoire avec l'interprétation, présente aussi chez Hilferding, en terme d'égalités quantitatives « intemporelles ». Car Hilferding, comme la plupart des autres théoriciens marxistes, réaffirme la présence et surtout l'importance de la préservation de ces égalités. La validité de la théorie marxiste de la valeur semble en dépendre. On se trouvera donc en présence d'un problème considérable lorsque Tugan-Baranowsky, et, surtout, Bortkiewicz, démontreront rigoureusement l'impossibilité mathématique de conserver ces égalités.

Hilferding tire les conclusions de son étude en mettant clairement en évidence ce qui sépare l'économie néo-classique, alors conquérante, de l'analyse marxiste. La méthode marxiste, par opposition à la perspective subjectiviste, consiste à considérer les rapports sociaux. Ni la marchandise, ni le capital ne peuvent être compris isolément :

Le phénomène des variations dans le prix de production nous a montré que les phénomènes de la société capitaliste ne peuvent jamais être compris si la marchandise ou le capital sont considérés d'un point de vue isolé. C'est le rapport social qu'ils occupent, et les changements dans ce rapport, qui contrôlent et expliquent les mouvements des capitaux individuels, qui ne sont eux-mêmes rien d'autre que des portions du capital social total⁹⁴.

Cela, l'école subjectiviste est incapable de le comprendre, et c'est ainsi que toute la critique de Böhm-Bawerk est faussée dès le départ, dès le concept fondamental de travail-créditeur de valeur. Il ne voit pas que le concept de travail chez Marx est totalement différent du sien. Pour lui, le travail est « simplement un des déterminants de l'estimation personnelle de la valeur », alors que pour Marx le travail est « la base et le tissu collectif de la société humaine ». Le travail, ainsi perçu, étant fait principe de la valeur, « les phénomènes économiques sont subordonnés à des lois objectives indépendantes des volontés individuelles et contrôlées par les rapports sociaux⁹⁵ »

Il ne s'agit donc pas, comme le croit Böhm-Bawerk, d'une simple question de « méthode objective ou subjective », mais « de deux visions différentes et mutuellement exclusives de la totalité de la vie sociale⁹⁶ ». Pour la

vision subjectiviste, il est évident qu'une déviation permanente des rapports d'échange est une contradiction par rapport à la loi de la valeur. Pour Marx, le fait que les produits contiennent du travail et qu'ils soient échangeables constituent deux qualités distinctes. Par ailleurs, le mode de production détermine le mode de distribution et, dans une société capitaliste, la distribution apparaît comme le résultat d'échanges indépendants. De la production marchande simple à la production capitaliste développée, la loi de la valeur n'a fait que subir des modifications telles que se reflètent, maintenant, par l'échange, non plus l'égalité des dépenses de travail, mais l'égalité des capitaux, l'égalité des capitalistes. Le capitaliste n'est tel qu'en tant que membre d'une classe. Il ne peut donc s'approprier de la plus-value que dans une proportion déterminée par la plus-value totale. C'est ainsi que la loi de la valeur est une loi sociale.

En définitive, l'école marginaliste, en choisissant comme point de départ la relation individuelle entre les hommes et les choses, s'interdit de comprendre les rapports de production dans leurs déterminations sociales. Son triomphe équivaut au « suicide de l'économie politique⁹⁷ ». Hilferding avait écrit, un peu plus haut, que « la démonstration de la transitivité historique des rapports bourgeois de production signifie la fin de l'économie politique comme science *bourgeoise* et sa fondation comme science *prolétarienne* ». Cela est le signe de l'ambiguïté fondamentale de la position méthodologique de Hilferding, comme des autres théoriciens marxistes, et explique en partie leurs erreurs dans l'analyse du rapport entre valeur et prix.

En effet, *le Capital* n'est pas un traité d'économie politique, mais, comme l'indique son sous-titre, une critique de l'économie politique. Marx n'a donc pas transformé une science bourgeoise en science prolétarienne. Il analyse le mode de production capitaliste, ce qui l'amène à fonder une science sur des bases méthodologiques tout à fait opposées à celles de l'économie politique classique et, surtout, de cette axiomatique pseudo-scientifique qu'est devenue la « science économique ». Dès lors, il est tout à fait erroné d'opposer une soi-disant « théorie économique marxiste » à l'économie politique bourgeoise. On est alors conduit insensiblement à « codifier » et à systématiser le contenu du *Capital* selon la même organisation et sur les mêmes bases que les manuels de « science économique », à opposer les définitions des uns et des autres (« la valeur n'est pas déterminée par l'utilité, mais par le travail », etc.). C'est faire fausse route, et, en particulier, remplacer la méthode dialectique par l'empirisme et le positivisme qui constituent le fondement philosophique commun de l'économie politique ricardienne et de la « science » économique moderne. C'est dans le rapport entre Ricardo et Marx qu'on trouve la racine de cette confusion, qui permet la transformation de la critique de l'économie politique en « économie politique marxiste ». Cette transformation sera d'ailleurs complétée par un mathématicien défendant Ricardo contre le marginalisme, vers le travail duquel nous devons maintenant nous tourner. Mais nous comprenons maintenant pourquoi les

théoriciens marxistes ont été démunis face à la critique « neutre et constructive » de Bortkiewicz, qu'ils ont été forcés d'accepter.

Néanmoins Rudolf Hilferding a, dans sa réponse à Böhm-Bawerk, indiqué clairement le lieu de l'opposition irréductible entre le marginalisme et le marxisme, et, du même coup, le statut théorique de la valeur dans la construction de Marx. Ce lieu, c'est celui du matérialisme historique. Le marginalisme se rattache à une tradition de pensée caractérisée par l'empirisme et le positivisme, que Marx a rejetée. La valeur dans *le Capital* est un rapport social, et n'a en commun que le nom avec le rapport entre choses dont il est question chez les économistes, empêchés, par leur horizon et leur problématique, de comprendre le point de départ de l'analyse marxiste. Hilferding clarifie ainsi le débat, et indique la voie dans laquelle il faut s'engager pour interpréter correctement la théorie de la valeur. Mais ce n'est pas une tâche facile, comme l'illustre l'échec de Hilferding, qui tombe lui-même dans le piège d'une autre problématique, en réaffirmant à son tour les égalités quantitatives, tout en reprenant l'interprétation historique inspirée d'Engels. C'est le signe de la difficulté qu'il y a à sortir de la problématique de l'économie politique, dans laquelle Bortkiewicz va définitivement installer le débat.

NOTES DU CHAPITRE IV

1. Parvus, « Der Weltmarkt und die Agrarkrisis », *N. Z.* XIV, 1 (1895-96), p. 753-755.
2. Cette note de lecture, qui contient en outre une critique du livre de A. von Wenckstern, *Marx*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1896, apparaît dans le supplément hebdomadaire du journal, le 10 avril 1897 (XIV, 85).
3. E. von Böhm-Bawerk, *Histoire critique des théories de l'intérêt du capital*, trad. de Joseph Bernard, Paris, Giard & Brière, 1903, t. 2, p. 117.
4. C. Schmidt, « Grenznutzpsychologie und Marx'sche Werthlehre », *Sozialistische Monatshefte* (à l'avenir : S.M.), I, 1 (jan. 1897), p. 18-22. Cf. aussi, G.F. Steffen, « Marx' Einleitung zu seiner Werththeorie. Einige kritischen Bemerkungen », 2 (fév. 1897), p. 82-86.
5. Id., « Die psychologische Richtung in der neueren Nationalökonomie », *N.Z.* X, 2 (juin 1892), p. 421-429 et 459-464.
6. Id., « Zur Theorie der Handelskrisen und der Überproduktion », *S.M.* V (1901), p. 679, cité par N. Moszkowska, *Das Marx'sche System*, Berlin, R. Engelmann, 1929, p. 25.
7. P. Fischers, *Die Marx'sche Werththeorie*, Berlin, T. Glocke, 1893, critiqué par Schmidt dans *S.M.* XII, 1 (mars 1908), p. 322-324. Schmidt signale aussi, dans cette note, les critiques de Bortkiewicz et Tugan-Baranowsky.
8. G. Charasoff, *Das System des Marxismus*, Berlin, H. Bondy, 1910. Cf. aussi, de Charasoff, *Karl Marx, über die menschliche und kapitalistische Wirtschaft*, Berlin, H. Bondy, 1909. (Critique de Schmidt dans *S.M.* XIV, 2 (juin 1910), p. 850-854.)

9. C. Schmidt, « Marx' Nachlass », S.M. XIV, 2 (juin 1910), p. 721-723. Dans « Positive Kritik des Marxschen Wertgesetzes », S.M. XIV, 2 (mai 1910), Schmidt critique l'introduction de Kautsky au troisième tome des *Théories*. C'est aussi un texte de Kautsky dont la critique constitue le point de départ de son article « Marxistische Orthodoxie » (S.M. XIX, 1 (avril 1913), p. 483-488).
10. E. Bernstein, « Sozialistische Ökonomie in England », N.Z. XV, 1 (sept. 1896), p. 46-54. Cf. aussi « Zwei Politische Program-Symphonien », N.Z. XV, 2 (juin 1897), p. 331-339.
11. Karl Kautsky, « Bernstein über die Werththeorie und die Klassen », N.Z. XVII, 2 (5 avril 1899), p. 68-81.
12. E. Bernstein, « Arbeitswerth oder Nutzwert ? Antwort an Karl Kautsky von Eduard Bernstein », N. Z. XVII, 2 (juil. 1899), p. 549.
13. Id., « Zur Theorie des Arbeitswerths », N.Z. XVIII, 1 (13 déc. 1899), p. 356-363, et N.Z. (20 déc. 1899), p. 398-404.
14. *Ibid.*, p. 359.
15. Paris, P.V. Stock, 1900, trad. de A. Cohen, de l'édition allemande *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie*, Stuttgart, J.H.W. Dietz, 1899. Les références de notre texte renvoient à l'édition française.
16. E. Bernstein, *Socialisme théorique et social-démocratie pratique*, p. 65. (Voir note précédente.)
17. *Ibid.*, p. 66-69.
18. *Ibid.*, p. 70.
19. *Ibid.* p. 71.
20. *Ibid.*, p. 72.
21. *Ibid.*, p. xxv-xxvi.
22. *Ibid.*, p. xxvii
23. A. Graziadei, « Sopralavore et sopravalore ; l'indipendenza della teoria del profitto dalla teoria del valore », C.S. 1^{er} oct. 1895, p. 296-297, et la *Produzione capitalistica*, Turin, Bocca, 1899.
24. F. Coletti, « La Teoria del valore di Carlo Marx e il socialismo scientifico », C.S. 16 juin 1895, p. 26-30.
25. Pour V. Giuffrida, *Il III° Volume del « Capitale » di Karl Marx*, Catania, N. Giannotta, 1899, « la publication de ce troisième volume nous a révélé que Marx n'avait pas donné au terme valeur la signification qui lui était communément donnée dans la science économique » (p. 34). — P. Natoli, dans *Il Principio del valore e la misura quantitativa del valore*, Palerme, A. Reber, 1906, essaie de concilier la théorie marginaliste et la théorie de la valeur-travail, au vu de l'échec de Marx, dans la question de la transformation (cf. chap. V et X).
26. Arturo Labriola, « Plus-Value et réformisme », *le Mouvement socialiste*, 2^e sér., II, 149 (fév. 1905), p. 213-229.
27. Cf., à ce sujet, Arturo Labriola, *Marx nell'economia e come teorico del socialismo*, Lugano, 1908 (trad. par E. Berth, Paris, M. Rivière, 1910). Labriola n'avait pas toujours partagé ces convictions, et s'était d'abord posé comme adversaire de l'interprétation révisionniste de la théorie marxiste de la valeur, dans son livre *La Teoria del valore di K. Marx*, Milan-Palerme, Remo Sandron, 1899, et surtout, dans ses articles, « La Teoria marxistica del valore », *Riforma sociale* (à l'avenir : R.S.), mars 1897, et « Ancora la teoria marxistica del valore », *Giornale degli economisti* (à l'avenir : G.E.), 2^e sér., IX (oct. 1898), p. 334-350. « L'économiste orthodoxe, écrivait-il dans ce dernier article, connaît le consommateur et le producteur ; Marx étudie le capitaliste et le salarié. L'opposition des points de vue ne peut être plus totale » (p. 350) : « ... la théorie de la valeur de Marx est une vérité que nous constatons chaque jour... » (p. 334).
28. B. Croce, *Matérialisme historique et économie marxiste. Essais critiques*, trad. par A. Bonnet, Paris, V. Giard et E. Brière, 1901. Les thèses de Sorel, qui ont soulevé de vives polémiques, ont été exposées dans les textes suivants : « Sur la théorie marxiste de la valeur », *J. E.* 5^e sér. LV (mai 1897), p. 222-231 ; « Über die

- Marxsche Werttheorie », *S.M.* I, 6 (juin 1897), p. 345-353 ; « Nuovi contributi alla teoria marxistica del valore », *G.E.* 2^e sér. XVII (juil. 1898), p. 15-30 ; *les Polémiques pour l'interprétation du marxisme*, Paris, Giard & Brière, 1900. Dans son premier texte, Sorel écrivait que la théorie de la valeur relève d'une « première sphère », la deuxième sphère étant celle où « les capitalistes mettant en œuvre des capitaux de compositions variables et se faisant concurrence, les prix s'établissent de manière à égaliser les taux de profit » (p. 226). Toutefois, dans le dernier texte mentionné, il conclut qu'il n'y a pas dans Marx de vraie théorie de la valeur, au sens que l'on attache communément à ce terme, mais une théorie de l'équilibre économique réduit au cas d'une société prodigieusement simplifiée » (p. 5). En fait, les thèses de Sorel constituent une version vulgarisée, et relativement confuse, de celles de Croce.
29. Cf. B. Croce, dans *le Devenir social* (à l'avenir : D.S.) II (nov. 1896), repris dans *Matérialisme historique...*
 30. *Ibid.*, p. 55-56, note.
 31. Antonio Labriola, *Discorrendo di socialismo e di Filosofia, Lettere a G. Sorel*, Rome, Loescher, 1898.
 32. *D. S.*, IV, 2 (fév. 1898) et 3 (mars 1898).
 33. *Ibid.*, IV, 2, p. 97-101.
 34. *Ibid.*, p. 102-103.
 35. *Ibid.*, p. 103-105.
 36. *Ibid.*, p. 106.
 37. *Ibid.*, p. 106-108.
 38. *Ibid.*, p. 108-109.
 39. *Ibid.*, p. 110-112.
 40. *Ibid.*, p. 116.
 41. Antonio Labriola, « Post-Scriptum à l'édition française », dans *Socialisme et philosophie*, Paris, V. Giard et E. Brière, 1899, p. 207-224.
 42. B. Croce, « Recenti interpretazione della teoria marxista del valore e polemiche intorno ad esse », *R.S.* VI, 5 (mai 1899), trad. dans *Matérialisme historique...*, p. 209-234.
 43. *Ibid.*, p. 212-222.
 44. *Ibid.*, p. 219.
 45. *Ibid.*, p. 228.
 46. Parmi les auteurs qui résolvent le problème du statut de la théorie de la valeur d'une manière analogue à celle de Croce et de Sombart, on peut signaler A. Koppel, *Für und wider Karl Marx*, Karlsruhe, G. Braunsche, 1905, G. Simmel, *Philosophie des Geldes*, Leipzig, Duncker und Humblot, 1900, et R. Stammler, *Wirtschaft und Recht nach der materialistischen Geschichtsauffassung*, Leipzig, Viet, 1896. Repoussant une comparaison de Kautsky entre la loi de la gravité et la loi de la valeur, Stammler voit cette dernière comme une loi idéale, qui se justifie formellement si on y voit un essai de recherche de ce qui est objectivement exact dans les jugements économiques, étant donné l'organisation de la société capitaliste (*Wirtschaft und Recht...*, p. 266-268).
 47. M. Tugan-Baranowsky, *Theoretische Grundlagen der Marxismus*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1905.
 48. B. Croce, « Une objection à la loi marxiste de la baisse du taux de profit », dans *Matérialisme historique...*, (d'abord publié dans les *Atti dell'Accademia Pontaniana di Napoli*, XXXIX, 7 mai 1899). Cette loi, écrit Croce, n'est pas dans les principes de l'analyse marxiste, mais elle en est une conséquence et une application. Il ajoute qu'il accepte ces principes « d'une certaine façon, qui n'est pas celle des marxistes vulgaires ; j'y vois, non pas des lois qui agissent véritablement dans le monde économique, mais le résultat de recherches comparatives entre les différentes formes possibles de société économique » (p. 238).
 49. Nos symboles sont différents de ceux qu'utilise Tugan dans son texte.

50. M. Tugan-Baranowsky, *op. cit.*, p. 171.
51. Id., *Soziale Theorie der Verteilung*, Berlin, J. Springer, 1913. Cf. aussi « Subjektivismus und Objektivismus in der Wertlehre », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* (à l'avenir : A. S. S.) XXII (1906), p. 557-564.
52. Id., *Soziale Theorie...*, p. 74.
53. Si « contradiction » il y a, ce serait plutôt, maintenant, une contradiction entre le livre deuxième et le livre troisième, entre la reproduction et la transformation, dont certains interprètes modernes ont expliqué qu'il s'agissait d'un cas typique de problèmes duaux de programmation linéaire : « Dans le Livre II, Marx a développé une analyse à deux départements de la reproduction simple et élargie, dont le dual a été discuté dans le Livre III comme problème de la transformation des valeurs en prix. » (M. Morishima, *Marx's Economics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1973, p. 38-39.)
54. Antonio Labriola, *Socialisme et philosophie*, p. 212.
55. K. Kautsky, *le Marxisme et son critique Bernstein*, Paris, P.V. Stock, 1900, p. 83.
56. *Ibid.*, p. 75-76.
57. *Ibid.*, p. 76-79.
58. K. Kautsky, *Karl Marx's ökonomische Lehren*, Stuttgart, Dietz, 1900, p. 100-110. On retrouve cette interprétation naturaliste de la loi de la valeur, entre autres, chez R. Kaulla, *Die geschichtliche Entwicklung der modernen Werttheorien*, Tübingen, 1906, p. 259-261 et 274, W. Liebknecht, *Zur Geschichte der Werttheorie in England*, Jena, G. Fischer, 1902, p. 110-111, et H. Riekes, *Wert und Tauschwert. Zur Kritik der Marxschen Wertlehre*, Berlin, L. Simion, 1900 ; « Die Philosophische Wurzel des Marxismus », *Z. G. S. LXII* (1906), p. 407-432.
59. K. Kautsky, *le Marxisme et son critique Bernstein*, p. 80-81.
60. Pour Riekes « Die philosophische Wurzel... », la loi de la valeur étant une « loi de nature basée sur le principe de la causalité mécanique », il ne peut exister de travail non qualifié. Quant à la différence prix-valeur, elle n'infirme pas la loi de la valeur, car elle est provoquée par des facteurs non physiques ! (p. 417-418).
61. K. Kautsky, *Karl Marx's ökonomische Lehren*, p. 99-100.
62. Id., « Avant-propos », dans K. Marx, *Histoire des doctrines économiques*, trad. J. Molitor, Paris, Costes, 1925, t. VI, p. 14-15.
63. « Ainsi, l'écart entre le prix et la valeur et l'égalisation du profit, faits incontestables et connus de chacun, sont parfaitement expliqués par Marx grâce à la loi de la valeur, car la somme des valeurs de toutes les marchandises est égale à la somme de leurs prix » (V. Lénine, « Karl Marx » (1915), dans *Œuvres*, Paris, Éditions sociales, 1960, t. 21, p. 60).
64. A titre d'exemple récent, E. Varga, *Essais sur l'économie politique du capitalisme*, Moscou, éd. du Progrès, 1967, p. 197 : « La somme des prix reste égale à la somme des valeurs. »
65. A. Pannekoek, « Hernn Tugan-Baranowskys Marx Kritik », *N.Z. XXVIII*, 1 (fév. 1910), p. 772-783.
66. O. Bauer, « Mathematische Formeln gegen Tugan-Baranowsky », *N.Z. XXV*, 1 (mars 1907), p. 822-823.
67. Id., « Bücherschau-Marx-Literatur », *Kampf* IV, 5 (fév. 1911), p. 237. D'autre part, Otto Bauer est le premier auteur à avoir indiqué la possibilité d'appliquer les schémas de transformation de Marx à l'échange entre pays, et dès lors, d'expliquer comment l'ensemble des capitalistes des pays plus développés peut s'approprier une partie de la plus-value produite dans les pays moins développés. Cf. *Die Nationalitätenfrage und die Sozialdemokratie*, Vienne, Ignaz Brand, 1907, p. 247 : « C'est comme si la plus-value produite dans chaque pays était d'abord rassemblée en une seule masse, puis divisée entre les capitalistes en fonction de la dimension de leur capital. Ainsi, les capitalistes des pays plus développés non seulement exploitent leurs propres travailleurs, mais aussi s'approprient continuellement une portion de la plus-value produite dans les pays moins développés. »

68. L.B. Boudin, « Mathematische Formeln gegen Karl Marx », N.Z. XXV, 1 (janv. 1907), p. 524-535, 557-567, 603-610. Principal théoricien marxiste de l'époque aux États-Unis, membre de l'aile gauche du parti socialiste américain, Louis B. Boudin est l'auteur d'une « introduction au marxisme », *The Theoretical System of Karl Marx*, Chicago, C. Kerr & Company, 1907. Cet ouvrage classique est, substantiellement, la réimpression d'une série d'articles parus dans *International Socialist Review*, de mai 1905 à octobre 1906. Quelques articles sont consacrés à la théorie marxiste de la valeur, et aux critiques bourgeoises et révisionnistes de cette théorie (cf. *I.S.R.* VI, p. 302-306 ; 350-357 ; 414-429 ; 465-485). Une controverse au sujet de l'interprétation de la transformation l'a opposé à E. Untermann, traducteur du livre troisième du *Capital* (E. Untermann, « An Endless Task », *I.S.R.* VII, 2 (août 1906), p. 94-105 ; L.B. Boudin, « A cry of Warning », *I.S.R.* VII, 3 (sept. 1906), p. 147-157). Cf. aussi E. Untermann, « The Third Volume of Marx's *Capital* », *I. S.R.* IX (1908-1909), p. 946-958.
69. L.B. Boudin, « Mathematische Formeln... », p. 528.
70. *Ibid.*, p. 529.
71. Antonio Labriola, *Socialisme et philosophie*, p. 28-29. Labriola ajoute, dans une note : « Je ne puis cacher mon étonnement de la façon indulgente dont Conrad Schmidt a parlé de cette critique de Böhm-Bawerk... » (p. 29, note 1).
72. *Ibid.*, p. 207-209.
73. *Ibid.*, p. 26-27.
74. *Ibid.*, p. 222-223.
75. *Ibid.*, p. 210-218.
76. R. Hilferding, « Böhm-Bawerks Marx-Kritik », *Marx Studien* I (1904), p. 1-61.
77. Hilferding a rédigé son texte en 1902, et l'a publié dans une revue qu'il a lui-même fondée, avec Max Adler. Son ouvrage célèbre, dont Lénine s'est inspiré pour sa brochure sur l'impérialisme, *Das Finanz Capital (le Capital financier)*, Paris, Éditions de Minuit, 1970), publié en 1910, était achevé dès 1905.
78. R. Hilferding, *op. cit.*, p. 10-13.
79. *Ibid.*, p. 10.
80. *Ibid.*, p. 12. Pour toutes les lectures mathématiques modernes de Marx, le travail est considéré, précisément, comme le meilleur facteur *technique* d'évaluation. Tel est le sens de la « valeur-travail » dans les modèles de Leontief, dont ceux de Marx deviennent des cas particuliers.
81. *Ibid.*, p. 15.
82. *Ibid.*, p. 20. La solution de Hilferding au problème de la réduction du travail complexe a été récemment formalisée dans le cadre de modèles inspirés de Sraffa. Par contre, Bródy considère que Hilferding se battait contre un moulin à vent en essayant de nier une « circularité » inhérente à la méthode dialectique de Marx, et plus généralement, à la pensée scientifique moderne (*Proportions, Prices and Planning*, Amsterdam, North Holland Publishing Co., 1970, p. 84).
83. R. Hilferding, *op. cit.*, p. 29.
84. *Ibid.*, p. 30.
85. *Ibid.*, p. 31-32.
86. *Ibid.*, p. 33.
87. *Ibid.*, p. 37.
88. *Ibid.*, p. 40.
89. *Ibid.*, p. 42.
90. *Ibid.*
91. *Ibid.*, p. 44.
92. *Ibid.*, p. 47.
93. *Ibid.*, p. 50.
94. *Ibid.*, p. 51.
95. *Ibid.*, p. 53.
96. *Ibid.*, p. 54.
97. *Ibid.*, p. 61.

CHAPITRE V

LA SYNTHÈSE DE BORTKIEWICZ

Les relations entre le calcul en valeurs et le calcul en prix ont, après tout, un caractère complètement mathématique, et le traitement inadéquat de ce problème, par Marx, illustre la pauvreté de ses capacités mathématiques.

Wertrechnung und Preisrechnung im Marxschen System.

C'est un mathématicien russe, dont l'œuvre considérable et variée demeure trop peu connue, qui met le point final à la première phase du débat maintenant séculaire dont nous avons rendu compte dans les chapitres précédents. Il propose, du problème de la transformation des valeurs en prix de production, une solution généralement considérée comme définitive. Bortkiewicz élabore cette solution dans le cadre d'une formalisation mathématique du système ricardien, plus précisément de son modèle de prix de production. Il cherche ainsi à concilier, dans un même modèle mathématique, théorie marxiste et théorie ricardienne de la valeur, des prix et du profit. Ceci ne peut être réalisé, nous le verrons, qu'au prix de l'abandon des concepts fondamentaux de l'analyse marxiste.

Par cette lecture ricardienne du *Capital*, la critique de l'économie politique est transformée en « économie politique marxiste ». Fondateur de cette « école » nouvelle, Bortkiewicz est, simultanément, l'un des principaux précurseurs de l'analyse néo-ricardienne, aujourd'hui très en vogue.

Pour accomplir sa tâche, Bortkiewicz s'est inspiré des travaux de deux de ses compatriotes. C'est Tugan-Baranowsky, nous l'avons vu, qui a mis en lumière l'erreur technique de Marx, en unissant les modèles de reproduction et de transformation. Et c'est à un obscur économiste et mathématicien, récemment redécouvert, V.K. Dmitriev, que Bortkiewicz emprunte la formalisation de la théorie ricardienne des prix de production. Dmitriev propose en effet, dès 1904, une « synthèse organique » des théories rivales

de la valeur, analysant, dans cette perspective, les oeuvres de Walras, Cournot et Ricardo¹. Il formalise mathématiquement la théorie ricardienne, apportant une réponse définitive aux objections marginalistes sophistiquées aux thèses de Ricardo. Il anticipe, sur plusieurs points, les travaux de Sraffa, de même que l'analyse inter-industrielle, en particulier les travaux de Leontief. C'est d'ailleurs en Russie, dans l'équipe de chercheurs qui entouraient Preobrazhensky, que Leontief a commencé l'élaboration de son célèbre modèle d'input-output. Et ce modèle est maintenant utilisé pour formaliser la théorie « marxiste » de la valeur et la transformation, ce qui permet d'achever la subversion de l'analyse marxiste, et sa « transformation en économie bourgeoise », commencées par Bortkiewicz.

Ladislaus von Bortkiewicz est né à Saint-Petersbourg en 1868, d'une famille d'origine polonaise, et a fait ses études dans cette ville. Ses premiers travaux scientifiques datent du début des années 1890. Grâce à W. Lexis, il obtient un poste à l'Université de Strasbourg, en 1895, avant de revenir enseigner à Saint-Petersbourg entre 1899 et 1901. Il fut nommé en 1901 professeur d'économie et de statistiques à l'Université de Berlin où il resta jusqu'à sa mort en 1931³. Il y demeura toujours très isolé, et son enseignement fut peu suivi.

Néanmoins, en quarante années d'activité scientifique, il publia une masse énorme de recherches sur diverses questions d'économie, de statistiques théoriques et de calcul des probabilités, de mathématiques et de physique. La bibliographie, incomplète, de son œuvre établie par Anderson compte près de 90 titres⁴. La plupart de ses articles prenaient la forme de critiques qui indisposaient en général leurs victimes : d'où, sans doute, l'isolement dont nous avons parlé plus haut. Dans sa notice biographique, Anderson écrit que, doué d'une intelligence analytique extraordinairement aiguë, Bortkiewicz ne pouvait tolérer les erreurs théoriques ou d'inattention dans les travaux scientifiques. Il avait une exceptionnelle persévérance pour contrôler l'exactitude des exemples numériques et la dérivation des formules mathématiques des textes qu'il critiquait⁵.

La critique de certains aspects des travaux de Marx constitue l'une de ses oeuvres les plus importantes. Il y consacre, en 1906 et 1907, une série de trois longs articles intitulés : « Calcul en valeurs et calcul en prix dans le système marxiste⁶ », dont le premier passe en revue, impitoyablement, les critiques précédentes de Marx. Son texte classique, plus bref, sur « la rectification de la construction théorique fondamentale de Marx dans le troisième livre du *Capital*⁷ » constitue l'une des principales étapes dans le débat sur la transformation. Signalons aussi deux longs articles sur les théories de la rente de Marx et de Rodbertus : « la théorie de la rente foncière de Rodbertus et la théorie marxiste de la rente absolue⁸ ». Par ailleurs, à deux reprises, Bortkiewicz fut amené à répondre à des critiques de ces travaux⁹.

Marx ne fut pas la seule, non plus que la principale « victime » de Bortkiewicz. Böhm-Bawerk, en particulier, fut l'objet de critiques, beaucoup plus hostiles¹⁰, de même que Pareto¹¹. Bortkiewicz n'a jamais proposé de « système d'ensemble ». Il importe toutefois, dans le but d'éclairer sa critique de Marx, de résumer brièvement ses positions théoriques, telles qu'elles émergent des articles mentionnés. Il se disait lui-même marshallien. En réalité, c'est Walras qui semble avoir eu le plus d'influence sur Bortkiewicz, comme du reste sur Dmitriev. Un de ses premiers articles, publié en français dans la *Revue d'économie politique*, consiste en une revue des *Éléments d'économie politique pure*, ce « beau livre de M. Léon Walras¹² ». De Walras, il retient que « les conditions d'équilibre économique s'expriment mathématiquement par un système d'équations¹³ ». C'est cette méthode d'analyse qu'il sera le premier à appliquer au problème de la transformation.

D'autre part, rejetant la thèse autrichienne de la productivité du capital, Bortkiewicz considère que seule une théorie qui voit l'origine du surplus dans le surtravail arraché à l'ouvrier peut donner une solution cohérente au problème de l'origine du profit. Sur cette base, il construit un schéma des prix et de la distribution. Toutefois, dans le même esprit que Dmitriev et Tugan-Baranowsky, il considère que ce schéma « marxiste » n'est pas inconciliable avec la théorie de l'équilibre économique général de Walras, dont il peut être considéré comme un cas particulier. Le point de vue « objectif » de Marx l'empêchait de voir le rôle des forces subjectives du marché (et donc de la demande¹⁴)

Le rejet de certaines parties d'une théorie n'amène pas Bortkiewicz à la refuser en bloc : telle est une caractéristique de sa position méthodologique implicite. Il accepte la théorie de l'exploitation (rebaptisée théorie de la déduction) de Marx, tout en rejetant sa méthode de transformation, ou sa théorie de la baisse du taux de profit. Il rejette la théorie de l'origine du profit de Böhm-Bawerk, mais accepte en partie sa théorie de l'intérêt. De la sorte, poussant à fond la critique de certains points d'une théorie sans examiner les autres, il n'échappe pas à un certain éclectisme. Il est ainsi amené à conclure, sans le démontrer, que la théorie marxiste et la théorie marginaliste ne sont pas en contradiction. C'était là la thèse de Tugan-Baranowsky, de même que celle de Dmitriev.

Nous examinerons d'abord, dans ce qui suit, la formalisation algébrique du « modèle de Marx » proposée par Bortkiewicz, et qui permet de mettre en lumière les erreurs que Tugan avait déjà indiquées. Nous pourrions ensuite analyser les critiques de fond que Bortkiewicz adresse à ce modèle, la source des erreurs de Marx. Nous présenterons ensuite des modèles généraux en valeurs et en prix élaborés par Bortkiewicz et dégagerons leur signification, en examinant leurs liens avec les thèses de l'auteur du *Capital*. Nous analyserons, en dernier lieu, la solution classique donnée par Bortkiewicz au problème de la transformation.

A — Les erreurs du modèle de Marx

Nous reprenons la présentation algébrique donnée plus haut¹⁵, modifiant légèrement la signification de quelques symboles de manière à faire correspondre les équations avec celles qu'utilise Bortkiewicz. Soit les symboles suivants :

- w_i : valeur de la production (annuelle) d'une branche de production.
- c_i : valeur du capital constant investi dans la branche de production.
- n_{c_i} : nombre de rotations annuelles du capital constant.
- v_i : valeur du capital variable engagé dans la branche, récupérée au terme d'un cycle de production.
- n_{v_i} : nombre de rotations annuelles du capital variable.
- m_i : plus-value produite au cours d'un cycle de production.
- $C = \sum c_i$
- $V = \sum v_i$
- $M = \sum m_i$
- s : taux de plus value.
- q_i : composition organique du capital d'une branche.
- q_o : composition organique du capital social total.
- r : taux de profit.
- m_i' : profit de la branche i .
- p_i : prix de production du produit de la branche i .

Bortkiewicz choisit, comme indice de la composition organique, le rapport du capital constant au capital total. Avec cette modification, nos équations (1) à (12) deviennent¹⁶ :

$$(1) \quad s = \frac{m_i}{v_i} = \frac{M}{V}$$

$$(2) \quad q_i = \frac{c_i}{c_i + v_i}$$

$$(3) \quad q_o = \frac{C}{C + V}$$

$$(4) \quad r = \frac{M}{C + V}$$

$$(5) \quad r = (1 - q_o) s$$

$$(6) \quad r \leq s$$

$$(7) \quad r_i = (1 - q_i) s$$

$$(8) \quad m_i' = r(c_i + v_i)$$

$$(9) \quad w_i = n_{c_i} c_i + v_i + m_i$$

$$(10) \quad p_i = n_{c_i} c_i + v_i + r(c_i + v_i)$$

$$(11) \quad \Sigma w_i = \Sigma p_i$$

$$(12) \quad \Sigma m_i = r \Sigma (c_i + v_i) = \Sigma m_i'$$

Les équations qui ont été modifiées sont (2), (3), (5) et (7). D'autre part, on peut établir, à partir des équations (9) et (10), ainsi que des définitions de s , r , q_i et q_0 , la relation suivante entre la valeur et le prix de la production d'une branche" :

$$(13) \quad p_i = w_i + (c_i + v_i) (q_i - q_0) s$$

Cette formule indique que, dans une branche déterminée, le prix de production est supérieur ou inférieur à la valeur suivant que la composition organique du capital est supérieure ou inférieure à la composition organique moyenne du capital social total.

Les équations (4), (9) et (10) décrivent le modèle de transformation proposé par Marx. Ce modèle est illustré, dans *le Capital*, au moyen d'un exemple chiffré à cinq branches. Modifiant très légèrement les chiffres du tableau de Marx, Bortkiewicz construit un tableau¹⁸ dans lequel $w_2 = M$, $w_1 + w_5 = V$, $w_3 + w_4 = \Sigma n_{c_i} c_i$. On peut donc regrouper les branches 3 et 4 en un secteur qui produit les moyens de production (secteur I) ; les branches 1 et 5 en un secteur qui produit les biens de consommation des travailleurs (secteur II) ; enfin, supposer que la branche 2 est le secteur des biens de luxe (secteur III). En d'autres termes, à partir du schéma de Marx, Bortkiewicz construit un modèle composé des trois secteurs traditionnels, modèle qui satisfait aux conditions de la reproduction simple, exprimé par les équations suivantes :

$$(14) \quad n_{c_1} c_1 + v_1 + m_1 = n_{c_1} c_1 + n_{c_2} c_2 + n_{c_3} c_3$$

$$n_{c_2} c_2 + v_2 + m_2 = v_1 + v_2 + v_3$$

$$n_{c_3} c_3 + v_3 + m_3 = m_1 + m_2 + m_3$$

Voici le tableau de transformation de Marx, tel que modifié par Bortkiewicz. Nous avons regroupé dans le même tableau les valeurs et les prix. Le taux moyen de profit, $M/(C + V) = 22 \%$, permet de redistribuer

la plus-value totale (110) entre les trois secteurs, au prorata des capitaux investis ($c_i + v_i$). L'addition du profit ainsi obtenu ($r(c_i + v_i)$) au coût de production de chaque secteur ($n_{c_i} c_i + v_i$) donne le prix de production de la branche. Remarquons que, dans les modèles de Marx, valeur et prix de production sont estimés non pas pour l'unité de production (la marchandise) mais pour la production totale d'une branche.

TABLEAU V

Secteur	c_i	$n_{c_i} c_i$	v_i	m_i	w_i	m_i'	p_i
I	145	92	55	55	202	44	191
II	175	60	25	25	110	44	129
III	70	50	30	30	110	22	102
Totaux	390	202	110	110	422	110	422

Le taux de plus-value est égal à 100 %, le taux de profit à 22 %. Le prix de production est supérieur à la valeur dans le secteur II, où la composition organique du capital est supérieure à la moyenne sociale ($175/200 > 390/500$). Dans les deux autres secteurs, les compositions organiques sont inférieures à la moyenne, ce qui entraîne que les prix sont inférieurs aux valeurs. Par ailleurs, les écarts entre prix et valeurs se compensent ($19 - 11 - 8 = 0$), de sorte que la somme des prix est égale à celle des valeurs (422). Il en est de même, évidemment, de la somme des plus-values et des profits (110). Par contre, les conditions de la reproduction simple, qui sont respectées dans le modèle en valeurs, ne le sont plus dans le modèle en prix de production. En effet, le prix de la production du secteur II est supérieur à la valeur totale du capital variable, alors que ceux du secteur I et III sont, respectivement, inférieurs à la valeur du capital constant consommé et à celle de la plus-value produite. Les revenus distribués ne permettent donc pas de reproduire les conditions initiales de production. Par exemple, les ouvriers ne peuvent, avec leurs salaires (110) acheter la totalité de la production du secteur des biens de consommation, dont le prix est de 129. Cela suffit, selon Bortkiewicz, à *illustrer* le fait que la méthode de transformation de Marx est erronée. Une transformation exacte, en effet, doit préserver les conditions de la reproduction simple. On arrive d'ailleurs à la même constatation en appliquant la méthode de transformation de Marx au modèle en valeurs de Tugan-Baranowsky. Bortkiewicz reconnaît que Tugan Ica prouvé en particulier que la façon dont Marx calcule le taux moyen du profit n'est pas à toute épreuve. Tugan-Baranowsky a montré pour sa part la manière juste de calculer les valeurs et les taux de plus-value sur la base du prix de production et du taux moyen de profit donné¹⁹ ». En partant de ce point d'arrivée de Tugan,

avec $c_1 = 225$, $v_1 = 90$, $m_1 = 60$, $c_2 = 100$, $v_2 = 120$, $m_2 = 80$, $c_3 = 50$, $v_3 = 90$, $m_3 = 60$, on obtient²⁰, en utilisant l'équation (4) de Marx, $r = 29,6\%$, et le tableau des prix de production prend la forme suivante :

TABLEAU VI

Secteur	Capital constant		Capital variable		Profit		Prix de production
I	225	+	90	+	93,33	=	408,33
II	100	+	120	+	65,19	=	285,19
III	50	+	90	+	41,48	=	181,48
Totaux	375		300		200		875

On constate de nouveau que les conditions de la reproduction simple ne sont pas respectées, car :

$$p_1 \neq c_1 + c_2 + c_3, p_2 \neq v_1 + v_2 + v_3 \text{ et } p_3 \neq m_1' + m_2' + m_3'.$$

Il semble donc y avoir dans la méthode de transformation de Marx une erreur, erreur dont découle, entre autres, ce résultat : « ... il est facile de montrer que la procédure utilisée par Marx pour transformer les valeurs en prix est erronée, car elle échoue à distinguer rigoureusement les deux principes de calcul en valeurs et de calcul en prix. [...] Marx a commis l'erreur d'exclure de son recalcul le capital constant et le capital variable investi dans les diverses sphères de la production²¹ ». La transformation doit être totale ou ne pas être : « On ne saurait admettre cette solution du problème, parce que les capitaux constant et variable sont exclus ici du calcul des valeurs en prix, alors que le principe des taux de profit égal, s'il se substitue à la loi de la valeur au sens de Marx, doit également faire intervenir ces éléments²². »

En termes « modernes », on peut dire que Marx transforme les outputs, mais omet d'effectuer la même opération sur les inputs. Ainsi, l'équation (10), expression du prix de production, est fausse. Il en est de même de l'équation (4), expression du taux de profit. Ce r représente, en effet, ce que Tugan appelait le « taux de profit en valeur », expression qui n'a aucun sens, puisque le taux de profit est un rapport entre des prix. Rien ne garantit à l'avance que ces prix soient tels que le taux de profit est égal au r de l'équation (4). Conscient des déficiences de sa méthode, Marx a cherché à la justifier laborieusement, en prétendant par exemple que les déviations dues aux modifications des valeurs des c_i et v_i se compensaient mutuellement, de sorte qu'au total, rien n'était changé. Il aurait dû, au contraire, en conclure « que toute sa construction des prix est inutile²³ ».

De la fausseté des formules (4) et (10) découle évidemment celle des autres équations qui en sont dérivées, et particulièrement les équations (11) et (12). Bortkiewicz démontre rigoureusement la fausseté du théorème suivant lequel la somme des prix est égale à la somme des valeurs et, en même temps, la somme des profits à celle des plus-values. Néanmoins, étant donné que les résultats significatifs sont les rapports de prix et de valeurs, à l'intérieur de chaque modèle, on peut choisir des unités de mesure des valeurs et des prix qui fassent correspondre deux grandeurs totales (comme celles des prix et des valeurs) entre les deux modèles. Naturellement, on ne peut en tirer aucune conclusion significative, puisqu'il s'agit d'une égalité formelle posée par hypothèse. Or, chez Marx, « l'identité valeur totale = prix total n'apparaît pas comme une hypothèse possible, bien qu'arbitraire, mais comme la conséquence d'une série d'identifications mutuellement incompatibles de certaines grandeurs de prix avec les grandeurs correspondantes en valeurs²⁴ ». Cette égalité est d'ailleurs impossible à obtenir si, comme le fait Marx, on choisit comme unité la même marchandise entre les deux modèles. Évidemment, il est encore plus exceptionnel d'arriver à une égalité simultanée de la somme des valeurs et des prix et de la somme des plus-values et des profits.

Toutefois, ces erreurs, et particulièrement la fausseté des équations (11) et (12), ne remettent pas en question ce que Marx croyait prouver par là : l'origine du profit dans le surtravail extorqué aux travailleurs par la classe capitaliste. Bortkiewicz, en effet, essaiera de montrer qu'on peut tirer les mêmes conclusions de la formule correcte du taux de profit. Par contre, Marx tire, de l'expression (5) du taux de profit, des conclusions très incorrectes. Ayant utilisé « une méthode illogique pour dériver les prix des valeurs²⁵ », Marx arrive à cette fausse expression pour le taux de profit. Or, c'est de là qu'il part pour établir sa loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Cela suffit à l'invalider. Mais Bortkiewicz démontrera de plus qu'en partant de modèles exacts « ce qui est vrai est l'exact opposé de la thèse de Marx²⁶ ».

De même, Marx s'appuie sur l'équation (13) pour établir sa théorie de la rente absolue. Bortkiewicz consacre, en 1911, un long article à en démontrer la fausseté. C'est, en effet, la supériorité de la valeur des produits agricoles sur leur prix de production, théoriquement possible, qui constitue le fondement de la rente absolue. Bortkiewicz accorde ainsi à Marx qu'il « ne veut pas revendiquer une validité générale à sa théorie de la rente absolue, laquelle, comme nous allons le montrer, se fonde sur l'hypothèse d'une composition organique relativement plus basse du capital agricole²⁷ ». Sur cette question, Marx se trompe totalement lorsqu'il reproche à Ricardo d'avoir confondu valeur et prix de production. En réalité, là où il a raison dans son étude sur la rente, Marx est beaucoup plus proche de Ricardo qu'il ne le croit, et, là où il a tort, il est très proche de Rodbertus. En particulier, la théorie marxienne de la rente différentielle est la même que

celle de Ricardo. Par contre, même si l'on se fonde sur le point de vue de Marx, il est tout à fait arbitraire de fixer comme limite supérieure à la rente absolue la différence entre la valeur et le prix de production du produit agricole. Rien n'empêche le prix de marché de s'élever au-dessus de la valeur : « Qu'est-ce qui confère à la valeur au sens marxiste la possibilité d'agir ici comme une barrière ? » Marx tente laborieusement d'exposer le mécanisme historique de naissance de la rente, confondant au passage la transformation de la valeur en prix — processus théorique — avec un processus historique, et « en définitive, il ne réussit aucunement à démontrer que la rente absolue, due à la différence entre valeur et prix de production du produit agricole, correspond à quelque réalité que ce soit²⁸ ». Néanmoins, conclut Bortkiewicz, « il est faux d'attribuer l'inexactitude du résultat théorique auquel Marx est parvenu sur cette question particulière au compte de la conception fondamentale dont il est parti, à savoir sa théorie de la valeur et de la plus-value²⁹ ».

B — Marx, les mathématiques et la méthodologie

Les erreurs de Marx découlent de son incompetence mathématique. C'est la critique principale que Bortkiewicz fait à Marx, duquel il prétend par ailleurs accepter le fondement des théories³⁰. Ainsi, ses travaux se présentent comme des corrections mathématiques, techniques, apparemment mineures, de ceux de Marx. C'est ainsi qu'ils furent, par la suite, considérés. On se félicite du fait qu'un auteur se penche, en toute objectivité, sans idées préconçues, sur l'aspect purement technique de l'œuvre de Marx, pour y apporter des corrections sans mettre en cause l'essentiel de sa démarche. Il faut, écrit Bortkiewicz dans son article sur la théorie de la rente, distinguer l'œuvre théorique de Marx et ses conceptions socialistes.

« Marx était un mathématicien accompli », écrit Engels dans sa préface à *l'Anti-Dühring*. Par contre, il aurait eu beaucoup de difficultés avec de petits problèmes d'arithmétique. C'est ainsi qu'Engels explique certains développements laborieux des manuscrits des Livres II et III du *Capital*. Marx lui-même se considérait comme un « arithméticien nul », mais prétendait par contre maîtriser l'algèbre et les « mathématiques supérieures ». On sait qu'il a consacré une partie de ses dernières années de travail à l'étude du calcul différentiel et intégral. Quoiqu'il en soit, les deux derniers livres du *Capital*, et surtout les *Théories sur la plus-value*, montrent que Marx s'embrouillait dans d'interminables et inutiles digressions arithmétiques qu'une utilisation adéquate de l'algèbre aurait pu considérablement réduire. Cela était reconnu aussi bien par Engels que par Kautsky, selon qui Marx était un « mauvais calculateur ».

Mais, pour Bortkiewicz, il ne s'agit pas là de fautes élémentaires souvent commises par les grands théoriciens des mathématiques : « Marx n'était certainement pas dans les meilleurs termes avec l'arithmétique mais les choses empiraient lorsqu'il se hasardait dans les sphères supérieures ».

C'est ainsi qu'il ramenait tous ses calculs à des rapports de moyennes, ce qu'il considérait comme « un signe de comportement scientifique supérieur ». En fait, Marx « ne comprenait rien aux relations quantitatives quelque peu compliquées ». De ce point de vue, Ricardo était beaucoup plus doué que lui. Et le meilleur exemple de cette incapacité de Marx est précisément sa dérivation des prix à partir des valeurs, qui est un problème « de caractère complètement mathématique ». Marx était conscient des imperfections de sa solution au problème de la transformation. Mais la « faiblesse de ses capacités mathématiques » l'empêchait de le résoudre totalement. « L'insuffisance de familiarité de l'auteur avec la pensée mathématique » apparaît aussi dans son traitement de la loi de l'offre et de la demande. La théorie des « coûts de production » peut, selon Bortkiewicz, parfaitement être reconciliée avec la théorie de la « détermination des prix par les évaluations subjectives des vendeurs (et, si nécessaire, des acheteurs) ». Cette tâche a été réalisée par Walras, et c'est « dans ce domaine que la supériorité de la méthode mathématique sur la méthode de Marx apparaît particulièrement clairement³¹ »

Marx attache la plus grande importance au fait que la valeur des marchandises est exclusivement déterminée par la quantité de travail nécessaire à leur production parce que cette thèse réfute la théorie suivant laquelle la valeur est créée par la somme des revenus. En réalité, explique Bortkiewicz, il n'y a pas de contradiction entre ces deux théories. On peut aussi bien exprimer les valeurs comme fonction des salaires ou les salaires comme fonction des valeurs : « Quiconque considère ce processus comme une offense contre la logique ne fait que révéler son ignorance complète de l'algèbre³². »

Bortkiewicz considère que Marx, comme les classiques, ne comprenait pas ce genre de relation circulaire, fondement de la théorie de l'équilibre général. Sa critique de la méthode de Marx va donc plus loin que la simple constatation d'une incompétence mathématique. Marx procède arithmétiquement alors que Walras ou Dmitriev utilisent l'algèbre. Il ne s'agit pas « d'une différence de nature purement formelle ». Sur ce point, la critique devient plus fondamentale : « ... la méthode de Marx dépend d'une vision non fondée du caractère des relations économiques ». C'est ainsi que, dans sa théorie de la valeur et son explication de la transformation, Marx s'en tient à un « successivisme » qui l'empêche de percevoir les relations d'interdépendances entre les diverses quantités économiques. Le débat entre les tenants de la théorie des coûts de production et ceux du marginalisme repose d'ailleurs sur ce « malentendu successiviste ».

Sans contredit, Marx était assez réaliste pour ne pas refuser de concevoir le fait que les différents facteurs ou éléments économiques se conditionnent mutuellement. Nous n'avons qu'à nous rappeler des discussions, dans le premier volume du *Capital*, sur la manière dont la composition organique du capital dépend du taux de plus-value. Marx aurait dû remplacer le taux de plus-value par le taux général

de profit dans le troisième volume aussi ; il aurait alors trouvé que le taux général de profit, qui, selon lui, est influencé de manière significative par la composition organique du capital, affecte à son tour la composition organique des divers capitaux, et en conséquence aussi la composition organique moyenne du capital social. Mais bien que Marx ne manquait pas de remarquer même des cas si compliqués de dépendance mutuelle des éléments économiques ou des quantités sur lesquelles ces éléments sont exprimés, lorsqu'il en arrivait au modèle réel de formation des prix et des revenus, il s'en tenait fermement à l'idée selon laquelle les éléments concernés devraient être considérés comme une sorte de chaîne causale, dans laquelle chaque lien est déterminé, dans sa composition et sa grandeur, par le lien précédent. Suivant les mots cités de Marshall, on pourrait qualifier ce trait du système marxien de « successivisme³³ »

Ce texte est particulièrement révélateur de l'« aplatissement du marxisme », résultat des travaux qui essaieront de montrer que le système de Marx, adéquatement « mathématisé », satisfait aux conditions de l'équilibre général, et donc échappe à l'accusation de successivisme adressée d'abord par Marshall à Ricardo. Grâce à Walras, écrit Bortkiewicz, « l'économie moderne commence A. se libérer de ce préjugé successiviste », et simultanément, pourrions-nous ajouter, de l'analyse des rapports de production : en témoigne le sommet de l'évolution issue de Walras, l'axiomatique de Debreu et d'Arrow. Mais on se surprend de lire dans le même paragraphe : « ... la méthode algébrique d'exposition apparaît clairement comme l'expression satisfaisante de ce point de vue supérieur, qui rend compte du caractère spécial des relations économiques³⁴ ». La signification que Bortkiewicz attache à l'expression « relations économiques » n'est pas claire. Il peut s'agir de rapports entre des grandeurs préalablement définies de manière particulière. Il peut s'agir aussi de relations économiques au sens où Marx les entendait, c'est-à-dire de rapports de production, qui peuvent difficilement être « algébrisés ».

Mentionnons pour terminer une dernière critique méthodologique que Bortkiewicz adresse à Marx. Ce trait de « comportement intellectuel » serait emprunté à Hegel. Il consiste, tout simplement, à transférer à la réalité les contradictions propres au système qu'on construit pour l'analyse : « ... comme si souvent, il tient la nature de l'objet auquel sa construction théorique s'applique pour responsable des contradictions internes de cette construction³⁵ ». Cela est peut-être exact en ce qui concerne certains points mineurs. Mais il est évident que cette critique est la marque d'une incompréhension totale, de la part de Bortkiewicz, de la méthode d'analyse de Marx. Cette incompréhension, on la retrouve aujourd'hui chez la plupart des auteurs du courant néo-ricardien, sans compter évidemment les auteurs néo-classiques. Les uns et les autres se réfèrent, au point de vue méthodologique, à la même logique, qui est celle de la science économique. Il s'agit de traduire *le Capital* en ces termes. C'est la tâche que se fixe, le premier, Bortkiewicz. Mais avant d'examiner cette formalisation, il faut nous interroger

sur ce qu'il retient comme caractéristique fondamentale du système marxiste et, en second lieu, sur la nature des concepts qui figureront comme quantités dans ses équations.

C — Fondements du marxisme et valeur

Bortkiewicz ne parle pas de rapports de production, de forces productives, ou encore de matérialisme historique. Dans son étude, écrit-il, il a dû « passer à côté d'une série de questions qui sont de nature non mathématique et qui sont susceptibles généralement de préoccuper les auteurs de travaux sur le marxisme³⁶ ». Cela dit, il admet implicitement la réalité de la lutte des classes, explicitement l'antagonisme entre les travailleurs et les capitalistes pour le partage du « produit net ». Là-dessus, il annonce les positions néo-ricardiennes actuelles. Mais les néo-ricardiens d'aujourd'hui ne s'interrogent pas sur l'origine du « produit net » A. distribuer. Or, Bortkiewicz va plus loin, et écrit que la seule explication concevable du profit est celle qui le voit comme produit du surtravail. Ricardo défendait la même thèse, mais la supériorité de Marx viendrait de ce qu'il l'a exprimée beaucoup plus clairement.

On s'attendrait à ce que Bortkiewicz adopte, à la lumière de cette profession de foi, les concepts fondamentaux que Marx utilise pour rendre compte de l'exploitation capitaliste et des ressorts de la lutte des classes. On sait d'ailleurs que Marx ne prétendait pas avoir « découvert » l'exploitation ou la lutte des classes, mais, précisément, avoir élaboré des concepts qui permettent d'en dévoiler les mécanismes : forme de la valeur, double caractère du travail, distinction travail-force de travail, capital constant-capital variable. Or, nous le verrons, Bortkiewicz rejette successivement tous les concepts par lesquels Marx, pour sa part, croyait dépasser Ricardo. Cette démarche procède d'une définition particulière de la valeur et de la loi de la valeur.

Marx commence *le Capital* par l'analyse de la marchandise et du développement de la forme de la valeur. Bortkiewicz passe cela sous silence, et affirme d'emblée que la valeur sera considérée comme un indice des rapports d'échange. Il admet par contre l'existence du concept, particulier à Ricardo et Marx, de valeur absolue, concept qui n'a rien à voir avec le précédent ; la valeur absolue est égale à la quantité de travail contenue dans une marchandise. Il existe, par contre, « une relation quantitative ferme entre elles : les valeurs des différents biens sont entre elles dans les mêmes proportions que leurs valeurs absolues, et cette proportionnalité, qui constitue la substance de la loi marxienne de la valeur, est vraie pour n'importe quel étalon de valeur. Le travail, ou plus exactement le travail salarié, peut être utilisé de la sorte comme étalon³⁷ ». Ces considérations sémantiques sont destinées à « éviter les malentendus créés par les significations multiples du concept de valeur ». Fort bien, mais nous sommes déjà loin de Marx. La valeur de Bortkiewicz semble être la valeur d'échange de Marx. La valeur

absolue est, à première vue, la valeur, dont la valeur d'échange est une forme. Mais la valeur chez Marx n'est pas identique à la quantité de travail et le travail, qui forme la substance de la valeur, n'est en rien « l'étalon de la valeur ». Quant à la valeur d'échange, l'analyse du développement de cette forme ne permet pas de l'identifier simplement à un indice de rapport d'échange. La « loi marxienne de la valeur » ne peut être réduite, comme Bortkiewicz le fait, à une loi de la valeur d'échange. Bortkiewicz distingue et oppose d'une part la loi de la valeur en fonction de laquelle est formée la valeur, d'autre part la loi du taux égal de profit conformément à laquelle est formé le prix de production. Cela est très loin de la pensée de Marx, pour qui la seconde loi concerne la concurrence entre les capitaux, c'est-à-dire un mode donné de répartition du surplus, et ne se situe donc aucunement au même niveau d'analyse que le premier. Dès le début de son analyse Bortkiewicz présente une interprétation très particulière de la pensée de Marx, qui lui permet ensuite de développer une analyse rigoureuse au terme de laquelle il rejette les concepts dont nous avons parlé, et donne raison à Ricardo sur tous les points. Nous allons maintenant donner successivement une présentation de chacun de ces deux modèles.

Le premier modèle, que nous appelons « modèle en valeurs », est l'ancêtre de toutes les formalisations actuelles du « système marxien », formalisations qui ont tendance à se multiplier, aujourd'hui. Le second modèle, que Bortkiewicz appelle « modèle en prix », est inspiré de Dmitriev, et peut être considéré comme un précurseur du modèle de prix de Sraffa. Il s'agit d'une étape dans la formalisation du modèle des prix de production de Ricardo. Ce sont, en réalité, deux modèles théoriques de prix. L'expression valeur, utilisée pour le premier, vient d'une identification abusive de la théorie de la valeur de Marx avec la loi ricardienne de la valeur d'échange. Un interprète moderne de Marx, Andras Bródy³⁸, va même jusqu'à considérer le « modèle en valeurs » comme un cas particulier du « modèle en prix ». Mais cela est implicite chez tous les constructeurs de « modèles marxien », qui adoptent l'interprétation bortkewicienne du concept marxiste de valeur. C'est ce qui ressortira clairement de l'analyse qui suit.

Nous supposons une économie produisant n marchandises. Sont données les quantités de travail direct et indirect nécessaires à la production d'une unité de chaque marchandise³⁹, soit $A_1, A_2, \dots, A_n$. L'unité de mesure des A_i est la journée de travail, dont on doit, implicitement, considérer la durée comme donnée. Notons que le problème du passage du travail concret au travail abstrait n'est pas posé, non plus que celui de la réduction du travail complexe au travail simple. En termes modernes, l'ensemble $(A_1, A_2, \dots, A_n)$ est le vecteur des inputs de travail direct et indirect; il représente la « technologie », donnée, du système. Évidemment, pour toute marchandise i , $A_i \geq 0$.

Sont données, en deuxième lieu, les quantités de chaque bien consommé par les travailleurs pendant l'unité de temps de travail, c'est-à-dire

la journée, $f_1, f_2, \dots, f_n$, où $f_i \geq 0$, certaines marchandises pouvant ne pas être consommées par les travailleurs. Bortkiewicz appelle salaire réel le vecteur $(f_1, f_2, \dots, f_n)$, «que Marx suppose donné». Il s'agit là, évidemment, d'une interprétation très particulière de la «théorie du salaire» de Marx. Cette seconde donnée est de nature «institutionnelle», avec comme limite inférieure le minimum physiologique de subsistance. Elle constitue une donnée «exogène» du modèle en valeurs, nécessaire pour en assurer la «fermeture».

Il existe une hypothèse implicite importante, concernant la relation entre les vecteurs f et A , que Bortkiewicz ne mentionne pas. Il symbolise par U la somme des $f_i A_i$, soit $U = f_1 A_1 + f_2 A_2 + \dots + f_n A_n$, le produit du vecteur-ligne f et du vecteur-colonne A . Il écrit : « U représente clairement le quantum de travail contenu dans le complexe de marchandises formant le salaire réel, ou encore, le travail nécessaire au sens de Marx⁴⁰». L'unité de mesure du travail étant la journée, l'ensemble des conditions technologiques (productivité) et des conditions institutionnelles (salaire réel) doit être tel que $U \leq 1$. L'inégalité doit être stricte pour qu'il puisse exister une plus-value⁴¹. On peut considérer comme un tout l'ensemble des éléments de f et A , cet ensemble exprimant les conditions de production de toutes les marchandises, y compris la marchandise force de travail.

Les inconnues à déterminer sont au nombre de $n + 2$: les n valeurs des marchandises, $w_1, w_2, \dots, w_n$, le taux de plus-value, s , et le salaire exprimé en valeur, que Bortkiewicz appelle le salaire monétaire, h . Ces deux dernières grandeurs sont considérées comme identiques entre les industries ; c'est l'hypothèse de l'égalité des taux de plus-value. Les inconnues sont déterminées par le système suivant de $n + 2$ équations, qui représentent le modèle en valeurs :

$$(15) \quad w_1 = (1 + s) h A_1$$

$$w_2 = (1 + s) h A_2$$

.....

$$w_n = (1 + s) h A_n$$

$$(16) \quad w_g = 1$$

$$(17) \quad f_1 w_1 + f_2 w_2 + \dots + f_n w_n = h$$

Le système (15) est formé des équations fondamentales de valeur. La «valeur» y apparaît comme «crée par la somme des salaires et des profits⁴²», chaque équation pouvant s'écrire $w_i = h A_i + s h A_i$, où A_i représente le travail direct et indirect. Par contre, l'équation (17) exprime le «salaire comme fonction des valeurs». Il n'y a là, explique Bortkiewicz, aucun raisonnement circulaire, comme le croyaient Marx et les économistes classiques. Cette «valeur» est proportionnelle à la quantité de travail (direct et indi-

rect) nécessaire à la production de la marchandise, car pour tout i , on a $w_i = kA_i$, où $k = (1 + s)h$, grandeur par hypothèse identique entre toutes les industries. Cette valeur, est, d'autre part, l'indice d'un rapport d'échange, c'est une valeur d'échange. Il faut donc se donner une unité de mesure, qui n'est pas l'heure ou la journée de travail, mais la valeur d'une marchandise-étalon quelconque, g , ce qu'exprime l'équation (16). Il s'ensuit que l'ensemble formé par les équations (15) et (16) suffit entièrement pour déterminer les « valeurs », car on a, pour tout i ,

$$w_i/w_g = w_i = (1 + s)hA_i/(1 + s)hA_g = A_i/A_g,$$

donc,

$$(18) \quad w_i = \frac{A_i}{A_g}$$

Cette équation représente la loi marxienne de la valeur, telle qu'interprétée par Bortkiewicz. En termes littéraires : la valeur d'une marchandise est égale au rapport entre la quantité de travail direct et indirect nécessaire à sa production et la quantité de travail nécessaire à la production de la marchandise dont la valeur est posée égale à l'unité, *i.e.* la marchandise-étalon.

L'ensemble des w_i étant déterminé par (18), on obtient directement h de (17). Pour obtenir s , on multiplie chaque membre des équations de (15) par le f_i correspondant et on additionne membre à membre, ce qui donne :

$$f_1w_1 + f_2w_2 + \dots + f_nw_n = (1 + s)h(f_1A_1 + f_2A_2 + \dots + f_nA_n)$$

soit, en considérant (17),

$$h = (1 + s)h(\sum f_iA_i)$$

et, en éliminant h , et en considérant la définition de U :

$$(19) \quad s = \frac{1 - U}{U}$$

C'est cette expression du taux de plus-value, souligne Bortkiewicz, qui « joue un rôle important dans *Das Kapital*. Le taux de plus-value apparaît ici comme la proportion entre le « surtravail » et le « travail nécessaire », ou le rapport entre les deux parties de la journée de travail dans laquelle la plus-value et les biens nécessaires à la subsistance du travailleur, ou l'équivalent de ces nécessités, sont produits⁴³ »

Bortkiewicz trouve d'abord la valeur de h , à partir de l'équation en valeur de la marchandise-étalon, soit :

$$1 = (1 + s)hA_g$$

$$(20) \quad h = \frac{U}{A_g}$$

s et h étant ainsi obtenus, on trouve directement les w_i à partir de (15). Il est évident que les résultats ainsi obtenus sont les mêmes que ceux donnés par (18). En fait, les équations (18) à (20) représentent la solution générale du modèle en valeurs représenté par les équations (15) à (17). Les w_i et h sont exprimés en termes d'une marchandise-étalon, et s est un nombre pur, rapport entre le surtravail et le travail nécessaire.

L'effet essentiel de la « loi marxienne de la valeur » est que, pour toutes marchandises i et j, $w_i/w_j = e.$, les valeurs sont proportionnelles aux temps de travail nécessaire à la production des marchandises. D'autre part, comme il apparaît dans les équations (15) à (17), les valeurs, le taux de plus-value et le salaire en valeur sont entièrement déterminés par le vecteur des inputs de travail direct et indirect nécessaires à la production des marchandises, A , et le vecteur du salaire réel donné, f . Les « valeurs » ainsi obtenues sont en réalité des prix proportionnels aux quantités de travail.

Ce modèle en valeurs est l'ancêtre des modèles actuels, qui font appel à la théorie d'input-output de Leontief et à l'algèbre matricielle. Ne disposant pas de ces instruments, Bortkiewicz, par exemple, écrit sans le démontrer que la formule (15) est généralement valable même avec la présence de capital constant. Les modèles actuels dissocient les inputs de marchandises des inputs de travail direct, et prouvent ensuite comment les premiers peuvent être réduits aux seconds⁴⁴. Mais les hypothèses fondamentales sont les mêmes. Dans tous ces modèles, la valeur est un prix particulier, proportionnel aux quantités de travail direct et indirect. Ces quantités de travail sont implicitement « homogénéisées » par le salaire. Le salaire réel, c'est-à-dire le panier de subsistance des travailleurs, est donné. On suppose généralement que c'est là une hypothèse fondamentale des « modèles marxien ». Ce salaire réel et la matrice technologique sont les données de base, à partir desquelles est construit le modèle en valeurs, ou le modèle en prix de production, comme nous le verrons maintenant.

E — Modèle en prix

On part des mêmes données que dans le modèle précédent : les quantités de travail nécessaires à la production de chaque marchandise ($A_1, A_2, \dots, A_n$), et le nombre d'unités de chacune de ces marchandises consommées par les travailleurs pendant la période de travail ($f_1, f_2, \dots, f_n$), soit les vecteurs A et f , avec $U = f A$, par définition. On a donc aussi $\bar{U} \leq 1$. Mais il faut maintenant tenir compte d'une troisième donnée : le temps de rotation du capital, c'est-à-dire le temps s'écoulant entre le moment où le salaire est avancé, et celui où la

marchandise est vendue à son acheteur final, soit t_i pour la marchandise i . Pour une marchandise i , le salaire peut être avancé à différentes étapes précédant de t_{i1} , t_{i2} , ..., t_{im_i} , la vente du produit, et correspondant à des quantités a_{i1} , a_{i2} , ..., a_{im_i} de travail, où l'on a $A_i = \sum a_{ij}$, avec $j = 1, 2, \dots, m_i$.

Les a_{ij} , t_{ij} , f_i étant donnés, le problème consiste à déterminer les n prix, le salaire monétaire H , et le taux de profit r . Ce taux a une dimension temporelle, et il est généralement calculé pour une année. Dans le calcul en prix, il faut, écrit Bortkiewicz, appliquer le « principe de l'intérêt composé ». La formule générale⁴⁵ du prix d'une marchandise i est donnée par :

$$(21) \quad p_i = (1 + r)^{t_{i1}} a_{i1} H + (1 + r)^{t_{i2}} a_{i2} H + \dots + (1 + r)^{t_{im_i}} a_{im_i} H$$

Cette formule est d'abord dérivée pour le cas où les seuls investissements sont les salaires, versés totalement à un moment précédent de t_i la vente finale : l'on a donc alors $p_i = (1 + r)^{t_i} A_i H$. Pour Bortkiewicz, cela illustre le fait que « les prix ne sont pas égaux aux valeurs même quand le capital constant est totalement absent ».

Bortkiewicz prouve, d'autre part, que l'introduction du capital constant ne change rien à la forme générale de l'équation de prix. Cela est évident en ce qui concerne le capital circulant, mais plus difficile à démontrer pour le capital fixe. Soit une portion de capital fixe K , dont la production a nécessité E unités de travail, pour lesquelles un salaire a été payé à une période T précédant son introduction dans l'usine, où elle dure pendant z périodes. Bortkiewicz prouve que l'on peut exprimer la contribution de cet instrument à une période i , tenant compte de l'amortissement et du profit sur l'instrument, par $b_i = (1 + r)^{T+1} e_i H$, avec $e_1 + e_2 + \dots + e_z = E$.

Donc « cette partie du prix d'un produit qui reflète la contribution du capital fixe à sa production peut dès lors être exprimée conformément à cette formule, pourvu que l'on divise convenablement la quantité de travail contenue dans le capital fixe ». Cette conclusion n'est pas modifiée si les salaires versés lors de la production du capital fixe l'on été à intervalles séparés, et elle « s'accorde essentiellement avec le théorème de Ricardo suivant lequel toutes les différences entre les marchandises concernant la part plus ou moins importante que joue le capital fixe dans leur production peuvent être ramenées à des différences dans la durée de leur période de production⁴⁶ ». Marx avait reconnu l'importance du progrès accompli par Ricardo en ramenant ainsi à une seule catégorie les formes de capital, et pourtant il s'en est lui-même tenu à sa division du capital en capital constant et variable, division qui « obstrue plutôt qu'elle ne favorise les objectifs de Marx », et qui n'est nullement nécessaire pour réfuter la thèse suivant laquelle le profit est dû à la « productivité du capital ».

Après ces considérations préliminaires, nous allons présenter le modèle de prix de Bortkiewicz, pour n marchandises :

$$\begin{aligned}
 (22) \quad p_1 &= (1+r) \, {}^{t11}_{a_{11}} H + (1+r) \, {}^{t12}_{a_{12}} H + \dots + (1+r) \, {}^{t1m_1}_{a_{1m_1}} H \\
 p_2 &= (1+r) \, {}^{t21}_{a_{21}} H + (1+r) \, {}^{t22}_{a_{22}} H + \dots + (1+r) \, {}^{t2m_2}_{a_{2m_2}} H \\
 &\quad \dots \dots \dots \\
 p_n &= (1+r) \, {}^{tn1}_{a_{n1}} H + (1+r) \, {}^{tn2}_{a_{n2}} H + \dots + (1+r) \, {}^{tnm_n}_{a_{nm_n}} H
 \end{aligned}$$

$$(23) \quad p_g = 1$$

$$(24) \quad f_1 p_1 + f_2 p_2 + \dots + f_n p_n = H$$

Ce modèle est la « contrepartie » (mais non pas, nous le verrons, la « transformation en prix ») du modèle en « valeurs » exprimé par les équations (15) à (17). Nous avons, ici aussi, $n+2$ équations et $n+2$ inconnues. Il est clair, d'autre part, que sa solution complète ne peut être obtenue au moyen de l'algèbre élémentaire. Voici l'expression générale de sa solution.

En multipliant chaque équation de (22) par le f_i correspondant, et en additionnant membre à membre, on obtient une expression générale de la forme,

$$H = (1+r) \, T_1 u_1 H + (1+r) \, T_2 u_2 H + \dots + (1+r) \, T_s u_s H$$

où un u_j quelconque est le produit de $f_i a_{ik}$, c'est-à-dire la quantité de travail appliquée au temps $T_j = t_{ik}$ à la production de la quantité f_i du bien i , consommé par le travailleur. Le nombre total des termes en j , s , est évidemment donné par $s = m_1 + m_2 + \dots + m_n$. On a, d'autre part, $u_1 + u_2 + \dots + u_s = U$. En éliminant H des deux côtés de cette formule, on obtient

$$(25) \quad (1+r) \, T_1 u_1 + (1+r) \, T_2 u_2 + \dots + (1+r) \, T_s u_s = 1$$

Cette formule nous donne r , le taux de profit, qui est égal au taux de plus-value s , dans le cas spécial où $T_1 = T_2 = \dots = T_s = 1$. On calcule ensuite H en utilisant l'équation (23) et on obtient les prix en remplaçant H et r par leur valeur dans (22). Il est inutile de présenter ici le détail de ces résultats. T_i pouvant être un nombre positif quelconque, entier ou fractionnaire, la valeur de r ne peut être exprimée d'une manière simple comme s dans (19).

Nous avons donc deux modèles construits à partir des mêmes « vecteurs fondamentaux », A et f , de sorte que U , le travail nécessaire, est identique dans les deux cas. Ces deux « vecteurs » peuvent être ramenés à un seul, comme l'indique Bortkiewicz : les conditions techniques de la production

des marchandises, y compris la marchandise-travail (ou force de travail, écrit-il indifféremment), exprimées par le salaire réel. Par contre, sauf cas exceptionnel — et sans importance pratique — les prix obtenus dans les deux cas, prix des marchandises et de la force de travail, ainsi que le taux de plus-value et celui de profit, sont différents. Il nous reste à nous interroger sur la nature des relations entre ces modèles et sur les conclusions qu'on peut en tirer. Bortkiewicz écrit que, si la construction qu'il a tirée de Dmitriev⁴⁷ s'arrêtait à montrer que le problème de la formation des prix est mathématiquement soluble, on pourrait en dire : élégant mais stérile. Il faut examiner les conséquences qu'on en peut tirer.

F — La détermination du taux de profit

Nous commencerons par examiner le rapport entre r et s , le taux de profit et le taux de plus-value. Pour Marx, en effet, la transformation de la valeur en prix de production est la conséquence de la transformation du taux de plus-value en taux de profit. D'autre part, nous l'avons vu, Bortkiewicz voit comme l'un des apports principaux de Marx (et sa seule supériorité sur Ricardo) le fait d'avoir, sans ambiguïté, mis en lumière l'origine du profit⁴⁸.

Les deux modèles précédents sont, selon Bortkiewicz, des représentations exactes, mieux, corrigées, des modèles de Marx. Le taux de profit est donné par l'équation fondamentale (25), qui n'admet généralement pas de solution en termes d'algèbre élémentaire, sauf dans le cas exceptionnel où la période de rotation est constante et égale à une année. Dans ce cas, l'équation (25) se réduit à l'équation (19), le taux de profit est égal au taux de plus-value, et, qui plus est, il n'y a plus de différence entre le calcul en valeurs et le calcul en prix. Si $r = s$, on a alors aussi $h = H$, et, pour tout i , $w_i = p_i$.

Dans le cas général, le taux de profit r peut être inférieur ou supérieur au taux de plus-value, suivant que toutes les valeurs de T_i sont plus grandes ou plus petites que 1. Ce résultat est évidemment différent de celui auquel Marx arrive au début du livre troisième. Il vient de ce que Bortkiewicz, à la suite de Dmitriev, a, « en rapportant toutes les avances du capitaliste à des avances salariales, transformé les différences qualitatives entre les deux formes de capital en différences entre périodes de rotation plus ou moins longues⁴⁹ ». C'est à tort que, dans le calcul en prix, où « le montant du profit du capital est déterminé par le capital total », Marx maintient sa distinction entre capital constant et variable, attribuant à ce dernier seulement la possibilité de donner naissance à un profit.

Ce taux de profit, comme le montre la formule (25), dépend exclusivement des conditions de production des marchandises nécessaires à la reproduction de la force de travail (y compris les marchandises nécessaires à la production de ces marchandises⁵⁰). C'était là une thèse fondamentale

de Ricardo, que Marx a attaquée en plusieurs endroits des *Théories sur la Plus-value*. Or, à la lumière de l'expression correcte du taux de profit, il apparaît que « la théorie de Ricardo s'accorde beaucoup mieux que l'opinion contraire de Marx avec cette théorie du profit qui le voit comme une déduction du produit du travailleur » :

Car ce sont précisément ces erreurs mathématiques, en l'occurrence la confusion des valeurs et des prix, qui ont conduit Marx à sa construction erronée du taux général de profit, et dès lors à sa critique injustifiée de la thèse de Ricardo, dont on ne peut manquer de trop estimer la signification essentielle. Car s'il est vrai que le taux de profit ne dépend d'aucune manière des conditions de production de ces biens qui n'entrent pas dans le salaire réel, il est clair qu'il faut chercher l'origine du profit dans le rapport salarial et non dans la capacité du capital à accroître la production. Car si cette capacité existait, il deviendrait impossible d'expliquer pourquoi certaines sphères de production n'ont rien à voir dans l'établissement du niveau du taux de profit⁵¹.

De la même manière, la nature antagonique du rapport entre le profit et la « valeur de la force de travail » est pleinement mise en lumière par le modèle en prix. Cette question est, selon Bortkiewicz, « de la plus grande importance pour la théorie du profit ». Il faut clairement définir les deux termes de cette comparaison. Il s'agit, d'une part, du taux de profit, tel qu'on l'obtient de la formule (25), d'autre part, de la quantité de travail nécessaire pour produire les biens de subsistance des travailleurs, donc de la grandeur $U = f_1A_1 + f_2A_2 + \dots + f_nA_n$, grandeur commune aux schémas de valeurs et de prix 2. C'est cette relation qui est implicite chez Ricardo, lorsqu'il parle du rapport inversement proportionnel entre le salaire et le profit. C'est ainsi que Marx, contrairement à la plupart des auteurs, l'a comprise. Néanmoins, il la jugeait fausse. Elle ne s'appliquerait qu'au taux de plus-value. Mais cela vient de ce que Marx se base sur la fausse formule (4) pour le taux de profit. Il faut partir de l'expression (25). Toutefois, il est « impossible de présenter le taux de profit r comme un fonction explicite des grandeurs dont il dépend⁵³ ». Bortkiewicz propose dès lors une « approximation simplifiée » de cette formule. En supposant que la grandeur de r est telle qu'on puisse négliger ses puissances supérieures, on obtient :

$$1 = (1 + rT_1)u_1 + (1 + rT_2)u_2 + \dots + (1 + rT_s)u_s$$

On symbolise alors par d la période moyenne de rotation du capital engagé dans la production des moyens de subsistance des travailleurs, définie par :

$$d = \frac{u_1T_1 + u_2T_2 + \dots + u_sT_s}{u_1 + u_2 + \dots + u_s}$$

En se rappelant que $u_1 + u_2 + \dots + u_s = U$, on obtient :

$$(26) \quad r = \frac{1 - U}{dU}$$

Cette formule se rapproche évidemment de l'expression (19) pour le taux de plus-value, et met explicitement en rapport le taux de profit et la valeur de la force de travail U . Le facteur $1 / d$ est l'indice de ce que Marx appelait la « composition organique du capital ». C'est à partir de cette formule que Bortkiewicz étudie le mouvement dynamique du taux de profit, question à laquelle il consacre la majeure partie de son troisième article. La question du rapport entre le taux de profit et la valeur de la force de travail constitue, en quelque sorte, une partie subsidiaire de ce problème général. Notre auteur procède à une analyse minutieuse des différents types d'augmentation de la productivité et de leur effet sur le taux de profit. En ce qui concerne le « théorème de Ricardo », Bortkiewicz prouve l'exactitude de sa variante suivante : « ... le taux de profit monte si U baisse, et il baisse si U monte, à condition que, dans le premier cas, aucune baisse de la productivité du travail ne se produise à aucune étape de la production, et, dans le second cas, aucune hausse⁵⁴ ». L'erreur de Marx découle de sa mauvaise méthode de transformation des valeurs en prix de production. Marx « a mis le taux général de profit dans une relation mathématique incorrecte avec les grandeurs de valeurs et de plus-value⁵⁵ ». C'est la raison pour laquelle il importe d'examiner la nature de ces relations : « ... la loi de la baisse du taux de profit, ou en termes plus généraux, la théorie marxienne des facteurs déterminant le niveau du taux de profit, est ainsi clairement une chose de la plus haute importance ». Dans son analyse de la baisse tendancielle du taux de profit, Marx se montre même coupable d'une « grossière confusion entre le calcul en valeurs et le calcul en prix », en « supposant que les capitalistes calculent selon les principes exposés au livre premier du *Capital*⁵⁶ »

Il nous faut donc maintenant considérer d'une manière plus générale la nature des relations entre le calcul en valeurs et le calcul en prix, puisque c'est à cause d'une mauvaise évaluation de ces relations que Marx se trompe dans l'examen des facteurs qui déterminent le niveau du taux de profit.

G – Relations entre le calcul en valeurs et le calcul en prix

Les deux modèles à n secteurs (15) et (22) se caractérisent par la même donnée technique, les quantités de travail A_i . Elles sont subdivisées suivant le moment où elles ont été appliquées dans le calcul en prix ($A_i = \sum_j a_{ij}$), pour lequel il faut tenir compte du temps de rotation des capitaux. Ricardo avait le premier clairement pris conscience de ce fait. Il avait, on le sait, concentré son attention sur le mouvement des prix relatifs provoqué par les variations du taux de profit, que, dès le départ, il suppose égal entre les branches. Marx l'a longuement critiqué sur ce point,

l'accusant de confondre valeur et prix, taux de plus-value et taux de profit. En fait, Ricardo n'utilise tout simplement pas le calcul en valeurs, qui peut être considéré comme un cas⁵⁷ spécial de l'équation (22) dans lequel $r = 0$. Néanmoins il était, contrairement aux allégations de Marx, fort conscient de la nature des déviations entre les prix et les valeurs :

Nous ne pouvons donc pas être d'accord avec Marx lorsqu'il soulève, contre Ricardo — comme il le fait d'innombrables fois — l'objection suivant laquelle ce dernier aurait confondu les prix et les valeurs. Effectivement, Ricardo n'utilise pas les termes « valeur » et « prix » dans le sens de Marx, pour contraster le calcul en valeurs et le calcul en prix. Toutefois, lorsqu'il discute des rapports d'échange entre les biens, ou prix, Ricardo démontre une connaissance complète des conditions dont découle ce contraste. Non seulement était-il fort conscient du fait que l'intervention du taux général de profit dans ces rapports d'échange provoque une modification de la loi (originale) de la valeur, et dès lors, dans les termes marxistes, des divergences entre les prix et les valeurs, mais de plus, il jugeait correctement du sens et de la grandeur de ces divergences⁵⁸.

La « direction et l'étendue de ces divergences » doivent être analysées à partir des solutions des modèles (15) et (22). Le choix de l'étalon de mesure (la marchandise g) est, à cet égard, déterminant. Rappelons que l'un et l'autre modèle ne déterminent que des rapports d'échange. La même marchandise g étant choisie comme unité de valeur et de prix, le prix d'une marchandise sera égal à sa valeur dans le seul cas où ses périodes de rotation sont égales à celles de la marchandise-étalon, *i.e.*, si $a_{i1}/A_i = a_{g1}/A_g$, $a_{i2}/A_i = a_{g2}/A_g$, etc., et $t_{i1} = t_{g1}$, $t_{i2} = t_{g2}$, etc. auquel cas on peut démontrer facilement que :

$$p_i = \frac{A_i}{A_g} p_g = \frac{A_i}{A_g} = w_i$$

Si les périodes de rotation de la marchandise i sont « généralement » plus longues ou plus courtes que celles de la marchandise g , le prix de i est supérieur ou inférieur à sa valeur : « Il n'est pas possible de formuler cette relation de façon plus précises . » Toutefois, comme il avait été fait pour le taux de profit (équation 26), on peut arriver à une relation plus précise en supposant que la grandeur de r est telle qu'on puisse négliger les puissances supérieures. On obtient alors, au lieu de (21), pour une marchandise i quelconque :

$$(27) \quad p_i = H \left((1 + t_{i1}r)a_{i1} + (1 + t_{i2}r)a_{i2} + \dots + (1 + t_{im_i}r)a_{im_i} \right)$$

En représentant par d_i la durée moyenne des périodes de rotation, où :

$$d_i = \frac{a_{i1}t_{i1} + a_{i2}t_{i2} + \dots + a_{im_i}t_{im_i}}{a_{i1} + a_{i2} + \dots + a_{im_i}}$$

$$(28) \quad p_i = \frac{1 + rd_i}{1 + rd_g} w_i$$

Il ressort de cette formule que le prix dépasse la valeur si la durée moyenne de rotation d'une marchandise est supérieure à la durée moyenne de rotation de la marchandise choisie comme étalon. En conséquence, avec les restrictions posées quant à la dimension de r , « la transition du calcul en valeurs au calcul en prix altère les rapports d'échange en faveur des marchandises dont la production (et la distribution) sont caractérisées par des périodes de rotation relativement longues ». Cette formule corrobore la découverte suivante de Ricardo : « Un accroissement du taux de profit élève les prix des biens dont la production est caractérisée par des périodes de rotation de durée relativement longue, et abaisse le prix des autres. Une baisse du taux de profit a exactement l'effet inverse⁶⁰. » C'est cette question qui a attiré l'attention de Ricardo, plutôt que celle de la divergence « statique » entre les prix et les valeurs.

Marx, au contraire, s'est intéressé au deuxième problème, et il a bien vu les résultats auxquels arrive Bortkiewicz, en liant le sens de la déviation prix-valeur à la composition organique du capital, mais il se trompait en comparant la composition organique de la branche considérée à celle du capital social total (ou de la « branche moyenne »). Cette erreur est, de nouveau, « une conséquence de la méthode fallacieuse qu'il a utilisée pour la transformation des valeurs en prix ». Ricardo, contrairement à Marx, a vu la relation en question « tout à fait correctement ». Ce qui importe, en effet, c'est la comparaison de la composition organique du capital engagé dans la production de la marchandise considérée avec celui qui est engagé dans la branche produisant la marchandise-étalon. De plus, ce n'est pas la composition organique en tant que telle qu'il faut considérer, mais la durée des périodes de rotation : « On ne peut approuver la formulation de Marx, suivant laquelle la relation quantitative entre la valeur et le prix dépend, non pas de la durée de la période de rotation ou du procès de production, mais de la composition organique de chaque capital⁶¹ »

De la même manière que pour les marchandises « inertes », on peut établir, pour le salaire monétaire en valeur et en prix de la force de travail, la relation suivante, dans laquelle d exprime la durée moyenne des périodes de rotation pour les marchandises entrant dans la consommation des travailleurs :

$$(29) \quad H = \frac{1 + rd}{1 + rd_g} h$$

Voilà donc ce que, d'un point de vue « technique », on peut dire sur les rapports quantitatifs entre les solutions du modèle en valeurs et

celles du modèle en prix. S'agit-il d'un exercice « élégant, mais stérile », et, pourrions-nous ajouter, quelque peu byzantin ? Il semble que ce soit, à la lumière de ce qui précède, la seule conclusion possible. On voit difficilement, à première vue, ce que peut nous apprendre la comparaison entre w_i et p_i , h et H , ou r et s , d'autant plus qu'elle dépend, dans les deux premiers cas, du choix arbitraire d'un étalon. Et il s'agit bien de comparaison, et non pas de déduction ou de transformation. Cela est explicite chez Bortkiewicz, qui réserve d'ailleurs la dernière expression à la tentative de Marx. Toutefois, sa position sur ce point n'est pas claire, car il parle d'une erreur de Marx dans la transformation, erreur de nature mathématique, ce qui implique une correction possible, correction que Bortkiewicz propose dans un autre article.

Mais il est clair que, dans les modèles proposés, il n'y a pas de transformation des valeurs en prix, des plus-values en profits, mais passage des données techniques et du salaire réel (a_{ij} , t_{ij} , f_i), à deux systèmes de comptabilité, l'un baptisé système en valeurs, l'autre système en prix. On ne passe pas des valeurs aux prix, des w_i au p_i . Il faut connaître d'abord les e_i et f_i . Sans l'avoir formulé dans les mêmes termes que nous, Bortkiewicz était, de cela, sans doute fort conscient, puisqu'il reprochait à Marx de considérer que « le calcul en valeurs est la base indispensable de la théorie de la formation des prix et du profit dans une économie capitaliste » :

Non seulement on peut réduire à leur expression mathématique correcte les rapports réciproques entre les prix, les salaires et le taux de profit sans partir des grandeurs de valeur et de plus-value, mais aussi ces dernières grandeurs n'apparaissent pas même dans les calculs, si on utilise les formules correctes. La légitimation *post factum* de la valeur (au sens de Marx) comme une quantité auxiliaire est un échec, parce que les rapports quantitatifs à étudier sont trop complexes pour être saisis avec les moyens quelque peu grossiers et violents de la loi marxienne de la valeur⁶².

On peut encore moins dire, évidemment, que l'absence de possibilité de dérivation soit due au fait que la valeur et la plus-value relèvent d'une « essence » dont la manifestation phénoménale serait le prix et le profit. Bortkiewicz rejette avec force ce genre de raisonnement. La valeur, dans son modèle, relève exactement du même niveau d'analyse que le prix. Il s'agit de l'indice d'un rapport d'échange entre marchandises. On est d'ailleurs, dans le cas du prix de production comme dans celui de la valeur, aussi loin du prix de marché. Il s'agit de deux constructions théoriques.

Il n'est donc pas surprenant que Bortkiewicz rejette tout aussi catégoriquement l'idée d'une transformation historique de la valeur en prix de production, idée développée en particulier par Engels. Il n'est pas question de cette hypothèse dans « Wertrechnung und Preisrechnung », mais Bortkiewicz

y fait allusion dans son article sur les théories de la rente de Rodbertus et de Marx :

Cette réponse donnée par Marx lui-même à notre question ne peut au fond nous satisfaire, parce qu'elle prétend présenter comme expression adéquate d'un processus historique l'opération théorique de la transformation de la valeur en prix de production. Sur ce point, le jugement sur Marx a déjà été exprimé. Des théoriciens de tendances tout à fait opposées, comme Lexis et Böhm-Bawerk, Sombart et Stolzmann, sont d'accord pour rejeter décisivement la thèse de la priorité historique de la valeur sur le prix de production⁶³.

Pourquoi, dès lors, écrire que « l'idée d'un double calcul ne doit pas être écartée de prime abord⁶⁴ » ? En quoi peut-elle « être apte à consolider notre aperçu sur certaines relations économiques importantes » ? Pourquoi consacrer deux longs articles à cette question ? Bortkiewicz répond que Marx, en utilisant le calcul en valeurs, met en lumière, plus clairement que Ricardo, le fait que l'origine du profit doit être trouvée dans la « déduction » du produit du travailleur : « En d'autres termes, en faisant précéder le calcul en prix du calcul en valeurs, Marx a réussi à séparer, d'une manière beaucoup plus tranchante et ferme que Ricardo, la théorie de la déduction des autres théories du profit, et à faire tomber tout trait commun⁶⁵. »

On pourrait, ainsi, considérer les quatre modèles suivants : 1. Calcul en valeurs sans profit ; 2. Calcul en valeurs avec profit ; 3. Calcul en prix sans profit ; 4. Calcul en prix avec profit. Alors que Ricardo passe du cas 1 au cas 4, Marx discute longuement du cas 2, ce qui « interdit même l'émergence de l'idée que le calcul en prix puisse être une cause du profit ». Il s'agit donc, en définitive, d'une simple différence de présentation, et Marx aurait d'ailleurs « surestimé sa contribution personnelle à la théorie de la déduction ». Et Bortkiewicz ajoute, quelques pages plus loin : « On est étonné que Marx se soit cru autorisé à contraster si fortement sa théorie avec l'économie politique comme telle. En tout et pour tout, il s'agit simplement d'un nouvel outil méthodologique⁶⁶ »

Mais cet outil est-il vraiment supérieur, et la présentation de Marx illustre-t-elle plus clairement que celle de Ricardo la nature et l'origine du profit. La discussion antérieure de Bortkiewicz contredit sur ce point sa conclusion. Il avait écrit, au début de son troisième article : « ... la thèse de Ricardo s'accorde beaucoup mieux que les vues opposées de Marx, avec cette théorie qui voit le profit comme déduction du produit du travail⁶⁷ ». Cette thèse peut être lue dans l'équation (25), et, dans sa forme simplifiée (26), aussi clairement que dans l'équation (19). On peut dès lors s'interroger sur la seule concession que Bortkiewicz fait à Marx dans sa comparaison avec Ricardo.

En définitive, nous pouvons, à partir des conditions techniques de production des marchandises et du salaire réel, construire deux modèles de

rapports d'échange, dont le second correspond manifestement mieux à la comptabilité capitaliste. On n'a pas besoin du premier pour dériver le second. Par ailleurs, on peut voir, dans le second aussi bien que dans le premier (mais avec quelques opérations mathématiques en plus) l'origine du profit comme déduction du produit du travail. On peut s'amuser à comparer les résultats des deux modèles, mais il n'y a aucune raison fondamentale qui puisse justifier la conservation du premier. Le second se suffit à lui-même, et il donne une image plus fidèle de la réalité capitaliste. Il reste à voir comment Bortkiewicz, dans un autre texte, transforme des valeurs en prix sans faire intervenir explicitement A et f.

H — La « correction de la construction théorique fondamentale de Marx »

Dans un article paru simultanément à la troisième partie de « Wertrechnung und Preisrechnung », Bortkiewicz reprend la critique du modèle de Marx examiné dans la première partie de ce chapitre (Cf. équations 1 à 13), et propose une solution du problème dans les termes mêmes de Marx, c'est-à-dire qu'il envisage le passage des valeurs données à des prix de production. Il accepte alors la division du capital en capital constant et variable. Toutefois, suivant la voie de Tugan-Baranowsky, il suppose les conditions de la reproduction simple dans le modèle traditionnel à trois secteurs. Posant par hypothèse que le capital effectue sa rotation en un an, ces conditions sont exprimées par les formules suivantes, qui représentent en même temps le modèle en valeurs :

$$\begin{aligned}
 (30) \quad c_1 + v_1 + m_1 &= c_1 + c_2 + c_3 \\
 c_2 + v_2 + m_2 &= v_1 + v_2 + v_3 \\
 c_3 + v_3 + m_3 &= m_1 + m_2 + m_3
 \end{aligned}$$

Le taux de plus-value étant défini par l'équation (1), on peut écrire ce système de la façon suivante :

$$\begin{aligned}
 (31) \quad c_1 + (1 + s)v_1 &= c_1 + c_2 + c_3 \\
 c_2 + (1 + s)v_2 &= v_1 + v_2 + v_3 \\
 c_3 + (1 + s)v_3 &= m_1 + m_2 + m_3
 \end{aligned}$$

Soit x , le rapport entre le prix et la valeur du produit du secteur I ; et, de même, y et z pour les secteurs II et III. On a le système suivant de prix de production :

$$\begin{aligned}
 (32) \quad (1 + r)(c_1x + v_1y) &= (c_1 + c_2 + c_3)x \\
 (1 + r)(c_2x + v_2y) &= (v_1 + v_2 + v_3)y \\
 (1 + r)(c_3x + v_3y) &= (m_1 + m_2 + m_3)z
 \end{aligned}$$

r doit être déterminé simultanément aux inconnues x , y et z , et non plus calculé directement, comme le fait Marx, à partir des données du système en valeurs. En d'autres termes, les prix et le taux de profit doivent être déterminés simultanément par le système d'équation (32). Ce système est incomplet, puisqu'on a quatre inconnues. On le complète en introduisant ce qui deviendra, dans le débat sur la transformation, « l'hypothèse d'invariance ». Le prix exprime un rapport d'échange, et implique donc une marchandise-étalon. Cette marchandise-étalon, Bortkiewicz suppose qu'elle est produite par le secteur III, et il complète son système par l'équation :

$$(33) \quad z = 1$$

Les équations (32) et (33) représentent un système de prix de production parfaitement déterminé. Remarquons dès maintenant que les données de ce système (c_i , v_i , m_i) pourraient être aussi bien des quantités physiques, des unités de valeur d'usage, et le système n'en serait pas formellement affecté. Ces données pourraient ainsi être des quantités incommensurables que le système d'équations rendrait homogènes en les exprimant en système de prix tels que la reproduction physique soit assurée et le partage du « surplus » émergeant de ce système effectué selon l'hypothèse « sociale » de l'égalité du taux de profit r , déterminé simultanément aux prix. Tel est, dans ses grandes lignes, le modèle de Sraffa. Tel était celui de Dmitriev. Mais il ne s'agit plus alors de transformation de valeurs en prix. Le système (32) est, donc, en réalité, un cas particulier du système (22).

Il reste à résoudre le système (32) et (33). Soit les symboles suivants :

$$\begin{array}{ll} f_1 = \frac{v_1}{c_1} & g_1 = \frac{v_1 + c_1 + m_1}{c_1} \\ f_2 = \frac{v_2}{c_2} & g_2 = \frac{v_2 + c_2 + m_2}{c_2} \\ f_3 = \frac{v_3}{c_3} & g_3 = \frac{v_3 + c_3 + m_3}{c_3} \end{array}$$

On peut alors transformer les équations (32) et (33) dans le système suivant : en posant $(1 + r) = t$:

$$(34) \quad t(x + f_1 y) = g_1 x$$

$$t(x + f_2 y) = g_2 y$$

$$t(x + f_3 y) = g_3$$

Les solutions, pour les inconnues t , y et x , sont données par les expressions suivantes :

$$(35) \quad t = \frac{f_2 g_1 + g_2 - \sqrt{(g_2 - f_2 g_1)^2 + 4f_1 g_1 g_2}}{2(f_2 - f_1)}$$

$$(36) \quad y = \frac{g_3}{g_2 + (f_3 - f_2)t}$$

$$(37) \quad x = \frac{f_1 y t}{g_1 - t}$$

Si on applique ces formules au tableau des valeurs de Tugan-Baranowsky⁶⁸, on obtient les résultats suivants: $t = 5/4$, $r = 1/4$, $x = 1,28$ et $y = 1,07$, ce qui donne le tableau des prix suivants :

TABLEAU VII

Secteur	Capital constant		Capital variable		Profit		Prix de production
I	288	+	96	+	96	=	480
II	128	+	128	+	64	=	320
III	<u>64</u>	+	<u>96</u>	+	<u>40</u>	=	<u>200</u>
Totaux	480	+	320	+	200	=	1 000

Si on compare ce tableau à celui des valeurs, on remarque que la somme des prix (1 000) dépasse la somme des valeurs (875), mais que la somme des profits est identique à celle des plus-values (200). Le premier fait découle de ce que la composition organique du capital du secteur dont est tirée la marchandise-monnaie, le secteur III, est inférieure à la moyenne du capital social total. Le second fait est la conséquence de l'hypothèse exprimée par l'équation (33), $z = 1$. Si la composition du capital du secteur III était par hasard égale à la moyenne totale, on obtiendrait alors simultanément l'égalité des prix et des valeurs et celle des profits et des plus-values. On pourrait, d'autre part, remplacer alors l'équation (33) par $Cx + Vy + Mz = C + V + M$, et on obtiendrait l'égalité de la somme des prix et des valeurs, mais pas nécessairement celle de la somme des profits et des plus-values. Dans tous ces cas, ce que l'on « obtient » comme résultat

est posé implicitement dès le départ comme hypothèse, dans les « variations » de (33). On ne peut donc pas accorder plus de signification à ces résultats qu'à ceux qu'obtient Marx. Dans aucun cas, on ne « prouve » ces égalités, puisqu'on les postule implicitement au départ. On pourrait remplacer (33) par $y = 1$, ou par $x = 1$, et alors aucune des deux égalités ne serait « vérifiée ». C'était le cas, on l'a vu, dans le tableau de prix de Tugan-Baranowsky. En fait, les proportions des tableaux de prix de Bortkiewicz et de Tugan⁶⁹ sont identiques. Simplement, les nombres du tableau de Tugan se rapportent à ceux de Bortkiewicz comme 5 à 8.

Bortkiewicz tire quelques conclusions de son analyse, suivant lesquelles Marx, « induit en erreur par sa fausse construction des prix, n'a pas reconnu avec exactitude les facteurs dont dépend en général le montant du taux de profit⁷⁰ ». La plus importante de ces conclusions apparaît clairement à l'examen de la formule (35). On y remarque que le taux de profit, r , ne dépend que des conditions de production dans les secteurs 1 et 2. Seules apparaissent, à droite de l'équation, les grandeurs f_1 , f_2 , g_1 et g_2 . Cette conclusion n'est d'ailleurs pas modifiée si, dans l'équation (33), au lieu de $z = 1$, on pose $y = 1$ ou $x = 1$, ou quelque'autre hypothèse d'invariance que ce soit. Le capital investi dans la production des biens de luxe n'a donc aucune influence sur le taux de profit. Cette situation présente des analogies avec le modèle de Sraffa, dans lequel les conditions de production des biens « non fondamentaux » n'ont pas d'influence sur le taux de profit.

Marx, au contraire, faisait dépendre le niveau du taux moyen de profit du capital investi dans tous les secteurs, y compris dans les secteurs improductifs (commerce, banque, etc.). Il critique d'ailleurs longuement Ricardo sur ce point. Bortkiewicz donne raison à Ricardo, ajoutant que sa thèse est en réalité plus conforme à la théorie de l'exploitation de Marx :

Au reste, ce résultat n'est pas surprenant, précisément dans la perspective de cette théorie du profit du capital qui voit son origine dans le « surtravail ». Ricardo enseignait déjà qu'une modification dans les conditions de production des biens qui n'entrent pas dans la consommation de la classe des travailleurs ne peut affecter le montant du taux de profit⁷¹.

C'est aussi à Ricardo, le Ricardo de l'Essay *on Profits*, tel qu'interprété par Sraffa, que l'on peut penser lorsque Bortkiewicz examine le cas où le capital constant investi dans le secteur II est nul ($c_2 = 0$). Dans cette situation, r est exclusivement déterminé par les conditions de production du secteur II. Voici en quels termes, proches de ceux qu'utilise Sraffa dans sa construction de la marchandise-étalon, Bortkiewicz analyse ce cas :

Dans cet exemple caractérisé par l'absence de la partie constante du capital dans la section II, l'absurdité de la construction des prix et du profit selon Marx saute aux yeux. En effet, il est clair qu'ici, dans

la section II, où la dépense du capitaliste s'effectue exclusivement en capital variable, et précisément dans les marchandises formant le produit de cette section, le bénéfice du capitaliste sera toujours dans un même rapport avec sa dépense, quel que soit le niveau des prix des marchandises⁷².

On obtient, dans ce cas, $r = m_2/v_2$. Mais $m_2/v_2 = s = M/V$. Le taux de profit est donc alors égal au taux de plus-value. Bortkiewicz prouve que, dans tous les autres cas, le taux de profit est inférieur au taux de plus-value. Cette preuve sera reprise, de façon plus complète et plus sophistiquée, par Seton, puis Morishima. Entre-temps, Okishio aura démontré ce que Morishima appelle le « (théorème fondamental du marxisme) » : la condition nécessaire et suffisante pour l'existence d'un taux de profit, r , positif, est l'existence d'un taux de plus-value, s , plus grand que zéro.

Partant de la formule de Marx pour le taux de profit (4), et désignant par Q_0 le rapport $C/(C + V)$, on obtenait :

$$r = (1 - q_0)s.$$

Cette formule fausse illustre clairement l'erreur de Marx, qui fait dépendre r de la composition organique du capital social total, dont q_0 est ici un indice. À l'aide de plusieurs exemples numériques, Bortkiewicz montre comment « il peut exister des cas où, à un taux de plus-value donné, un seul et même taux de profit est compatible avec une composition organique différente du capital social total⁷³ ». Il suffit de faire varier le capital investi dans le secteur III, puisque le taux de profit dépend en réalité uniquement de s et de la composition organique du capital dans les secteurs I et II.

Les conclusions que Bortkiewicz tire de cette « correction du schéma fondamental » de Marx n'apportent, on le voit, rien de nouveau à ce qui a été développé dans ses trois articles. Cela n'est pas étonnant, puisque, nous l'avons souligné, le modèle (32) n'est qu'un cas particulier, à trois secteurs, du modèle général à n secteurs défini par (22). En conséquence, ce que nous avons écrit dans la section précédente concernant la relation entre le calcul en valeurs et le calcul en prix s'applique à ce cas particulier. Bortkiewicz n'a aucunement transformé des valeurs en prix. Les c_i et v_i de son modèle peuvent être des unités d'input, les x , y et z étant des unités de prix.

I — De Bortkiewicz à Sraffa

La synthèse de Bortkiewicz constitue l'aboutissement du débat dont nous avons retracé l'histoire. Cet aboutissement est, en même temps, le point de départ d'un appauvrissement de la discussion sur la théorie de la valeur et le problème de la transformation. Cette discussion se limite désormais, pendant un demi-siècle, à l'aspect purement mathématique de la « correction » de Bortkiewicz, correction dans laquelle on croyait voir une solution du problème posé par Marx. On a alors cherché à perfectionner cette solution,

à l'alléger de certaines hypothèses inutiles, en restant dans le cadre de la problématique de Bortkiewicz.

Le modèle de Bortkiewicz a ainsi donné naissance à une nombreuse progéniture⁷⁴. En se contentant de perfectionner la « correction » apparemment anodine de Borkiewicz, ses successeurs, aussi bien marxistes que marginalistes ou ricardiens, n'ont pas remarqué que cette correction s'inscrivait dans un cadre théorique qui impliquait l'abandon de la théorie marxiste de la valeur et plus généralement des concepts fondamentaux de l'analyse marxiste. Cela n'apparaît clairement qu'avec les formalisations mathématiques modernes de la théorie de Marx, l'utilisation de l'analyse leontievvienne et celle de Sraffa. Mais tout cela est présent chez Bortkiewicz, en qui les disciples de Sraffa reconnaissent un précurseur.

C'est pourquoi l'examen du travail de Bortkiewicz, malheureusement trop peu connu, est essentiel pour éclairer plusieurs discussions actuelles. Les caractéristiques fondamentales de ce qu'on appelle la « théorie néo-ricardienne » se trouvent formulées très clairement chez ce dernier, qui, d'autre part, a consacré plusieurs pages à l'analyse de l'oeuvre de Marx. C'est donc dans son texte qu'on peut déceler les similitudes et les différences entre la démarche de Ricardo et celle de Marx. Les similitudes sont, à première vue, frappantes. L'antagonisme entre les capitalistes et la classe ouvrière est souligné par les deux théories. Les revenus ne sont pas liés à la productivité des « facteurs ». Les relations au niveau de la production semblent déterminantes dans les deux cas.

Mais les néo-ricardiens, et Bortkiewicz le premier, ont cru démontrer qu'on pouvait rendre compte de ces relations antagonistes au moyen d'un modèle d'analyse théorique très élégant, qui inclut comme un cas particulier — plus simple à illustrer — la théorie de la valeur et de la plus-value de Marx. Le modèle des prix de production et la lutte des classes rendraient compte du fonctionnement de la société capitaliste, sans qu'il soit nécessaire, en définitive, de faire appel aux concepts élaborés par Marx dans le livre premier du *Capital*.

La relation linéaire qui relie, dans le modèle de Sraffa, le taux de profit (r) au salaire (w), exprimé en proportion du taux de surplus (R), ou revenu net, du système-étalon ($r = R [1 - w]$), indique, au dire des interprètes de Sraffa, la nature antagonique des intérêts des ouvriers et des capitalistes. La « part » du surplus que s'approprie un groupe est, en effet, inversement proportionnelle à celle de l'autre groupe. Comment est déterminée cette répartition ? Sraffa laisse entendre que le taux de profit peut être considéré comme une donnée exogène déterminée, par exemple, par le taux d'intérêt bancaire. Certains de ses disciples soulignent que la formule de Sraffa permet d'introduire la lutte des classes, théorie « marxiste » de la distribution, dans le problème de la détermination des prix et des parts relatives du surplus appropriées par les deux classes antagonistes.

La même réalité serait donc décrite en considérant qu'il y a un surplus que se partagent les capitalistes et les ouvriers, les premiers étant mieux placés que les seconds pour se l'approprier, ou en considérant que l'ouvrier travaille tant d'heures pour reproduire sa force de travail et tant d'heures pour le capitaliste. Plusieurs auteurs de l'école néo-ricardienne ont d'ailleurs tenté de relier le « taux d'exploitation » défini en heures de travail au taux de profit obtenu dans le modèle de Sraffa, pour établir explicitement le lien entre les deux modèles, et montrer que, non seulement le problème de l'étafon invariable de Ricardo, mais celui de la transformation des valeurs en prix est résolu par l'élaboration théorique de Sraffa.

Cette conclusion nous semble inacceptable, pour des raisons déjà exposées dans cet ouvrage. Pas plus que l'élaboration de Bortkiewicz, celle de Sraffa ne résout la question de la transformation, qui n'est d'ailleurs nulle part posée dans son livre. Le « taux d'exploitation » qui est comparé au taux de profit, par les auteurs qui cherchent à résoudre le problème de la transformation en termes sraffaïens, n'a rien de commun avec le taux de plus-value de la théorie marxiste. Les concepts de travail abstrait, de marchandise et de valeur tels qu'articulés dans la théorie marxiste de la valeur-travail sont étrangers à la problématique de Sraffa, comme à celle de Ricardo. Là-dessus, Sraffa est d'ailleurs plus explicite que ses disciples.

Le problème de la transformation ne peut donc pas être résolu dans la problématique de Sraffa. Chez lui, beaucoup plus clairement que chez Bortkiewicz, apparaît le fossé qui sépare la problématique ricardienne de la problématique marxiste⁷⁵. Sraffa a éliminé en effet toutes les contradictions internes de la théorie ricardienne, et il lui a donné sa forme la plus parfaite qu'illustre l'équation $r = R(1 - w)$. Mais cette problématique rend-elle compte, comme l'estiment les disciples de Sraffa, de la même réalité que celle que Marx tentait de saisir ? Cela est en effet le problème théorique fondamental qui sous-tend celui d'une éventuelle « transformation » de « concepts marxistes » en « concepts sraffaïens ». Nous ne pouvons répondre que négativement à cette dernière question, en donnant d'abord la parole à Marx.

Marx a clairement affirmé, dès 1852, bien avant la rédaction du *Capital*, qu'il n'avait découvert ni les classes, ni les luttes qu'elles mènent⁷⁶ ; des historiens bourgeois et des économistes avaient mis ce fait en évidence bien avant lui. Il est donc parfaitement absurde de considérer la lutte des classes comme une « théorie marxiste de la distribution » qui serait le pont entre le $r = R(1 - w)$ de Sraffa et le p/v de Marx si on peut nous permettre d'illustrer une problématique par une équation. Il ne suffit pas de dire que les intérêts des ouvriers et des capitalistes sont antagonistes pour se situer dans la problématique marxiste.

D'autre part, dans ce texte fondamental que constitue l'« Introduction » de 1857, en plus d'éclairer le fondement de sa méthode d'analyse Marx

examine les relations entre production et distribution, dans une analyse rigoureuse et qui demeure toujours pertinente. Car les néo-ricardiens, comme les néo-classiques, comme John Stuart Mill et comme Ricardo (ce que Marx n'a pas pleinement perçu) dissocient la production, relevant du « monde non humain de la technologie », de la distribution, domaine dans lequel les hommes peuvent se permettre « beaucoup de fantaisies ». Que cette distribution soit le résultat de rapports harmonieux (néo-classiques) ou antagonistes (néo-ricardiens) ne change rien à l'affaire. On sait avec quelle vigueur Marx a combattu les réformistes qui, de Proudhon à Mill, voulaient régler le « problème social » au niveau de la distribution. Car pour Marx, la lutte des classes n'est pas une lutte économique pour le partage du gâteau. C'est l'effet d'une lutte qui se joue au niveau de la production. Le « secret » de la production capitaliste ne se manifeste pas à la table de négociation, mais « dans le laboratoire secret sur le seuil duquel il est écrit : *No admittance except on business* ». C'est là qu'on découvre non seulement comment le capital produit, mais comment il est produit, c'est là que se dévoile la « fabrication de la plusvalue, ce grand secret de la société moderne ».

Enfin, dans les « Notes sur Wagner », écrites peu avant sa mort, Marx explique clairement que sa théorie n'est pas une théorie de la déduction. Après s'être moqué de cette formule (déduction sur quoi ? sur la peau de l'ouvrier ?), Marx souligne qu'il faut d'abord créer ce sur quoi on « prélèvera ». Tel est l'objet même du *Capital*, dans lequel Marx analyse les rapports de production qui caractérisent le mode de production capitaliste. Or, la théorie néo-ricardienne est l'illustration la plus claire de la théorie de la « déduction ». Cette théorie ne décrit donc pas la même réalité que celle que décrit *le Capital*. Il n'est pas étonnant qu'on ne trouve, chez Bortkiewicz comme chez Sraffa et ses disciples, aucun des concepts constituant la théorie marxiste de la valeur-travail : travail abstrait, marchandise, valeur.

Pour Ricardo, et pour ses disciples anciens ou modernes, la lutte des classes se situe au niveau de la distribution. Pour Marx, elle se situe d'abord au niveau de la production. C'est ce qui constitue la différence fondamentale entre la théorie de la « déduction » et celle de l'« exploitation ». Or, Bortkiewicz considère que la seule supériorité de Marx sur Ricardo consiste en une formulation plus claire de la théorie de la « déduction » qu'il oppose à la théorie erronée de la « productivité du capital » des économistes marginalistes. Sur tous les points sur lesquels Marx critique Ricardo, Bortkiewicz défend ce dernier. Il ne donne raison à Marx que là où Marx donne raison à Ricardo. Acceptant les thèses de Ricardo, Bortkiewicz en reprend la problématique générale, y compris son fondement empiriste implicite. Il explicite même ce fondement, en rejetant la « valeur absolue » de Ricardo, et en formalisant sa théorie des prix de production sur la base de la théorie walrasienne de l'équilibre général.

Car c'est la synthèse, non pas de Ricardo et Marx, mais bien de Ricardo et Walras, que Bortkiewicz a réalisée. C'est ce qui rend compte du

paradoxe suivant. Alors que le travail de Sraffa sert de base à une critique décisive de la théorie marginaliste, et que les disciples de Sraffa croient retrouver, unis derrière leur maître, Ricardo et Marx, les économistes néo-classiques procèdent aux élaborations les plus sophistiquées de la théorie de Marx. Alors que les néo-ricardiens perfectionnent une problématique différente de celle de Marx, mais de laquelle ils prétendent qu'elle décrit la même réalité, Samuelson, Morishima ou Seton, parmi de nombreux autres walraisiens, « mathématisent » les concepts du *Capital*, tout en écrivant que ces concepts sont élaborés pour illustrer une « hypothèse » qui ne correspond pas à la réalité capitaliste : celle de l'exploitation. Mais les concepts ainsi rendus « opérationnels » n'ont de commun avec ceux du *Capital* que le nom qui les désignent. Les « valeurs » déduites des matrices de Leontief sont des attributs technologiques des objets, qui n'ont rien de commun avec les valeurs dont il est question chez Marx. Cette lecture « moderne » du *Capital* a aussi ses racines dans les analyses de Bortkiewicz, dont Leontief fut, un temps, l'élève. Elle est, en même temps, une reprise sophistiquée de la critique marginaliste traditionnelle inaugurée par Böhm-Bawerk.

Par des voies différentes, les lectures ricardiennes et néo-classiques arrivent ainsi à des résultats identiques, soit au rejet de la théorie de la valeur-travail, donc de celle de la plus-value et de l'analyse du procès de production du capital, qui ne figure dans le projet d'aucune de ces deux écoles, dont les fondements épistémologiques sont les mêmes. Ces deux écoles ont aussi en commun la croyance en l'existence d'une science économique autonome. Elles se distinguent sur cette base, par des positions politiques. Les néo-ricardiens sont les héritiers des socialistes ricardiens dont Marx a dénoncé la naïveté politique. Il s'agit de supprimer les capitalistes tout en conservant le capital et le profit, moteur de l'accumulation. Et, pour gérer cette accumulation, il faudra bien toujours des économistes.

NOTES DU CHAPITRE V

1. V.K. Dmitriev, *Essais économiques*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1968. Signalons aussi une autre formalisation mathématique d'un auteur qui ne connaissait sans doute pas les travaux de Dmitriev et Bortkiewicz : S. Bell, « Ricardo and Marx », *J.P.E.* XV (1907), p. 112-117.

2. L. von Bortkiewicz a fait ses études universitaires en mathématiques et en physique. Ses premiers travaux portent sur la mortalité et la longévité des populations grécoorthodoxes de la Russie d'Europe. Sa thèse de doctorat, publiée en allemand en 1893, est consacrée aux statistiques sur la durée moyenne de la vie. Dans une série d'articles publiés entre 1894 et 1896, « Considérations critiques sur les statistiques théoriques », *J.N.S.* 3^e sér. VIII, X, XI, Bortkiewicz rejette le principe de causalité comme explication de la constance des résultats statistiques ; les phénomènes que présentent la société humaine relèvent, selon lui, des principes du calcul des probabilités. Il reprochera à Marx, comme aux économistes classiques, de s'en tenir exclusivement à la causalité linéaire dans leurs constructions théoriques, ce qui leur interdit de comprendre l'interdépendance des quantités économiques.
3. Il ne fut nommé « professeur » qu'en 1920. Il est intéressant de souligner qu'il a enseigné à Leontief.
4. Anderson, « Ladislaus v. Bortkiewicz », *Zeitschrift für Nationalökonomie* III, 2 (déc. 1931), p. 242-250. Cf. aussi J.A. Schumpeter, « Ladislaus v. Bortkiewicz », *E.J.* XLII, 166 (juin 1932).
5. À part les œuvres critiques, dont nous parlerons dans le texte, Bortkiewicz a fait des contributions importantes à la théorie et la politique monétaire. Il faut signaler aussi, parmi ses derniers travaux, sa critique de la théorie des indices de prix de Fischer, qui contient une contribution originale à la théorie des tests. Mais Bortkiewicz est connu avant tout pour ses travaux en mathématiques. Statisticien très doué, il était le chef de file de l'école de Lexis, mort en 1915. Il a effectué d'importants travaux en démographie. Il a perfectionné l'analyse des événements rares de Poisson, qu'il a baptisée « loi des petits nombres ». Enfin, Bortkiewicz a écrit, sur les relations entre les statistiques de mortalité et les assurances des textes qui seraient, à en croire Schumpeter, des « bijoux » dans le genre.
6. L. von Bortkiewicz, « Wertrechnung und Preisrechnung im Marxschen System », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* (à l'avenir : *A. S. S.*) XXIII, 1 (juil. 1906), p. 150 ; XXV, 1 (juil. 1907), p. 10-51 ; XXV, 2 (sept. 1907), p. 445-488.
7. Id., « Zur Berichtigung der grundlegenden theoretischen Konstruktion von Marx im dritten Band des *Kapital* », *J.N.S.* 3^e sér. XXXIV, 3 (sept. 1907), p. 319-335. C'est le seul texte de Bortkiewicz traduit en français : « Essai de rectification de la construction théorique fondamentale de Marx dans le troisième livre du *Kapital* », *Cahiers de l'I.S.E.A.* 76 (janv. 1959), p. 20-36.
8. Id., « Die Rodbertus'sche Grundrententheorie und die Marx'sche Lehre von der absoluten Grundrente », *Archiv für die Geschichte des Sozialismus* (à l'avenir : *A. G. S.*), I, 1 et I, 3 (1910-1911), p. 1-40 et 391-434.
9. Id., « Zu den Grundrententheorien von Rodbertus und Marx », *A. G.S.* VIII, 2/3 (1919), p. 248-257, en réponse à P. Spitz, « Das Problem der allgemeinen Grundrente bei Ricardo, Rodbertus und Marx », *J.N.S.* 3^e sér. LI, 4 (avril 1916), p. 492-524 et LI, 5 (mai 1916), p. 593-629 ; et « Notes de lecture sur O. Kiihne, *Untersuchungen über die Wert- und Preisrechnung des Marxschen Systems* (Greifswald, Bamberg, 1922) » *A.S.S.* LI (1923), p. 260-264.
10. Id., « Der Kardinalfehler der Bohm-Bawerkschen Zinstheorie », *J. G. V.* XXX, 3 (1906), p. 943-972 ; « Objektivismus und Subjektivismus in der Werttheorie », dans *Nationalökonomiska Studier till Knut Wicksell*, Stockholm, 1921, p. 1-22 ; « Böhm-Bawerk's Hauptwerk in seinem Verhältnis zur Sozialistischen Theorie der Kapitalzins », *A. G.S.* XI, 1/2 (1923), p. 161-173. Dans son premier article sur Böhm-Bawerk, « l'Erreur principale de la théorie de l'intérêt de Böhm-Bawerk », Bortkiewicz explique que sa thèse est, en réalité, une nouvelle formulation de la théorie de la productivité du capital, théorie qu'il rejette. Böhm-Bawerk confond les questions, très différentes, de l'origine de l'intérêt et de la détermination de son niveau. Sur la première question, seule la théorie du surtravail peut apporter des éclaircissements. Böhm-Bawerk, dans les éditions suivantes de son *Kapital et intérêt*, ne répondra que de façon très insatisfaisante aux nombreuses critiques de Bortkiewicz.
11. Id., « Die Grenznutzentheorie als Grundlage einer ultraliberalen Wirtschaftspolitik », *J.G. V.* XXII (1898), p. 1177-1216. Dans ses *Quelques questions critiques sur la*

théorie du Capital parues en 1900, Böhm-Bawerk critique l'argumentation développée par Bortkiewicz contre Pareto. Il l'accuse, en particulier, de chercher à discréditer la théorie marginaliste par une introduction arbitraire de considérations de caractère social et politique. Bortkiewicz répondra plus tard que cette attaque est absolument sans fondement ; rien n'est plus loin de sa méthode, explique-t-il, que d'exercer une critique « exotérique » de cette sorte (« Die Rodbertus'sche Grundrententheorie und die Marx'sche Lehre von der absoluten Grundrente », p. 424). Il ajoute, dans le même passage, qu'il faut savoir, par exemple, distinguer la construction théorique de Marx des conceptions socialistes de son auteur.

12. *R.E.P.* IV, 1 (janv.-fév. 1890), p. 80.
13. *Ibid.*, p.85.
14. L. von Bortkiewicz, « Objektivismus und Subjektivismus... », p. 230.
15. Cf. *supra*, p. 35-39.

16. Comme Marx, on suppose $n_{v_i} = 1$ pour tout i .

$$\begin{aligned}
 17. \quad p_i &= n_{c_i} c_i + v_i + r (c_i + v_i) = n_{c_i} c_i + v_i + s (c_i + v_i) (1 - q_o) \\
 &= n_{c_i} c_i + v_i + s (c_i + v_i - q_o c_i - q_o v_i) \\
 &= n_{c_i} c_i + v_i + s v_i + s (c_i - q_o c_i - q_o v_i) \\
 &= w_i + s (q_i c_i + q_i v_i - q_o c_i - q_o v_i) \\
 &= w_i + s (c_i + v_i) (q_i - q_o)
 \end{aligned}$$

18. Il est assez remarquable qu'à deux unités près, le schéma de transformation de Marx puisse se prêter à cette manipulation en apparence anodine. Voici ce schéma original ; avec entre parenthèses les modifications de Bortkiewicz.

Secteur	c_i	v_i	$n_{c_i} c_i$	m_i	w_i
I	80	20	50	20	90
II	70	30	51 (50)	30	111 (110)
III	60	40	51 (52)	40	131 (132)
IV	85	15	40	15	70
V	95	5	10	5	20

19. L. von Bortkiewicz, « Essai de rectification... », loc. cit., p. 20. (Voir note 7.)
20. On suppose désormais que $n_{ci} = 1$.
21. L. von Bortkiewicz, « Wertrechnung und Preisrechnung im Marxschen System », *A.S.S.* XXV, 1, p. 15-16.
22. Id., « Essai de rectification... », p. 21.
23. Id., « Wertrechnung und Preisrechnung... », *A. S.S.*, XXV, 1, p. 17.
24. *Ibid.*, p. 21.
25. *Ibid.*, p. 20.
26. *Ibid.*, XXV, 2, p. 467.
27. L. von Bortkiewicz, « Die Rodbertus'sche Grundrententheorie... », p. 402.
28. *Ibid.*, p. 423-425.
29. *Ibid.*, p. 433. Sur la question de la rente foncière et ses liens avec celle de la transformation, on peut signaler les travaux suivants : E. Bernstein, « Franz Oppenheimer wieder Ricardo », *A.S.S.* XXI, 1 (juil. 1910), p. 190-198 ; K. Diehl, « Die Grundrententheorie im dkonomischen System von Karl Marx », *J.N.S.* 3^e sér. XVII, 4 (avr. 1899), p. 433-480, et « Gibt es bei David Ricardo eine absolute Grundrente », *J.N. S.* 3^e sér. XLI, 6 (juin 1911), p. 458-478 ; F. Natoli, « Rendita assoluta et rendita differenziale nel sistema teorico di Carlo Marx », *R. S.* 2^e sér. XVI (sept.-oct. 1906), p. 669-681 ; F. Oppenheimer, *David Ricardo's Grundrententheorie*, Berlin, Reimer, 1909, et « Gibt es bei David Ricardo eine absolute Grundrente ? », *J.N.S.* 3^e sér. XLII (1911), p. 795-811 ; N. Slepzoff, « la Théorie

- de la rente foncière de Marx », *R.E.P.* XIII, 3 (mars 1899), p. 245-277 ; cf. aussi « Analyse du troisième livre du *Capital* de Marx », *Revue socialiste*, XXVII (1898), p. 58-69, 195-210.
30. Samuelson, en 1971, parle aussi de l'incompétence mathématique de Marx, mais il l'excuse en faisant appel au matérialisme historique ! L'inexistence, en 1867, des calculatrices électroniques, et de la théorie de l'input-output de Leontief, expliquerait que Marx a développé sa théorie de l'exploitation en termes de valeurs plutôt qu'en termes de prix.
 31. L. von Bortkiewicz, « Wertrechnung und Preisrechnung... », *A. S. S.*, XXV, 2, p. 477-480.
 32. *Ibid.*, XXV, 1, 27. Très récemment, András Bródy a défendu la thèse de Marx contre les objections classiques en écrivant que, précisément, les auteurs de ces critiques ne pouvaient concevoir l'interdépendance des quantités mathématiques. Un système fermé a besoin de définitions circulaires et l'expérience scientifique moderne en a démontré la puissance. La théorie classique de la valeur-travail se croyait libre de ces « bévues logiques ». Marx, formé à l'école hégélienne, a construit une théorie « circulaire » que Böhm-Bawerk a attaquée sur ce point, et Hilferding mal défendue en voulant nier la circularité. Tel est le nœud du problème de la transformation, et Bródy se propose de « montrer que le point de vue de Marx était entièrement logique et consistant — et que les difficultés mathématiques ne naissent que lorsqu'on veut nier les définitions circulaires » (A. Bródy, *Proportions, Prices and Planning*, p. 84).
 33. L. von Bortkiewicz, « Wertrechnung und Preisrechnung... », *A. S. S.*, XXV, 1, p. 37-38.
 34. *Ibid.*, p. 38.
 35. *Ibid.*, p. 22.
 36. *Ibid.*, XXV, 2, p. 481.
 37. *Ibid.*, XXV, 1, p. 11.
 38. A. Bródy, *op. cit.*
 39. Les symboles de nos équations ne correspondent pas nécessairement à ceux de Bortkiewicz. Nous avons aussi explicité certaines hypothèses sous-jacentes, et cherché à clarifier la présentation souvent confuse de Bortkiewicz, de manière à ce qu'on puisse la comparer aux travaux actuels.
 40. L. von Bortkiewicz, « Wertrechnung und Preisrechnung... » *A.S.S.*, XXV, 1, p. 25.
 41. Bortkiewicz précisera la nature de ces relations entre f , A et U , en soulignant l'importance, à l'occasion de la critique d'une brochure de Kühne consacrée à ses travaux. Kühne s'oppose, sur la plupart des points, à l'interprétation bortkiewiczienne de la valeur et des prix de Marx, et croit déceler, dès le départ, une « grossière erreur arithmétique » dans l'interprétation de la grandeur U . Bortkiewicz conclut qu'il s'agit là d'« une caricature de critique d'un niveau peu élevé » (*A. S. S.*, 1923).
 42. L. von Bortkiewicz, « Wertrechnung und Preisrechnung... », *A. S. S.*, XXV, 1, p. 27.
 43. *Ibid.*, p. 25.
 44. Soit a_0 le vecteur des inputs de travail direct, et A la matrice d'input-output des marchandises. On démontre facilement que le vecteur des inputs de travail direct et indirect, A_0 , est donné par $A_0 = a_0 (I - A)^{-1}$. $(I - A)$ est connu sous le nom de matrice de Leontief. Ainsi, à titre d'exemple des modèles récents, les équations en valeur de Samuelson (*J.E.L.*, 1971) ont la forme $p/w = a_0 (1 + s) (I - A)^{-1}$, le salaire étant choisi comme numéraire. Samuelson écrit : « Bien que Bortkiewicz n'emploie jamais la matrice de Leontief, ses équations (9) et (11) (*i.e.*, 15 et 17 de notre texte) sont équivalentes à mes formulations en valeurs » (p. 424). Bródy, de son côté, prouve que le vecteur-solution de ses équations en valeurs $p = a_0 + pA = a_0 (I - A)^{-1}$ est le vecteur propre de la « matrice de coefficients augmentées » Q , c'est-à-dire $pQ = p$, où $Q = \begin{bmatrix} A & f \\ a_0 & O \end{bmatrix}$, f étant le vecteur de consommation des travailleurs (Bródy, p. 29-30).

45. Sraffa prouve en 1960 que son équation de prix peut être exprimée sous forme de «quantités de travail datées», i.e. $Ap_a = L_a w + La_1 w (1+r) + \dots + La_n w (1+r)^n$. Cette formule est évidemment analogue à l'équation des prix de Dmitriev-Bortkiewicz. Bortkiewicz reconnaît que «sa solution algébrique du problème des prix a été prise, pour l'essentiel, dans un travail de V.K. Dmitriev». D'autre part, dans son «modèle d'exploitation», Samuelson écrit que l'équation de Bortkiewicz est équivalente à sa relation de prix $P/W = a_0 (1+r) (1 - a (1+r))^{-1}$. L'équation de prix de Dmitriev se présentait sous la forme suivante :

$$Y_A = n_a ax_a (1+r)^t A + n_1 ax_a (1+r)^t A_1 + n_2 ax_a (1+r)^t A_2 + \dots + n_k ax_a (1+r)^t A_k.$$

(Par rapport à Bortkiewicz, $n_a, n_1, n_2, \dots, n_k = a_{i1}, a_{i2}, a_{i3}, \dots, a_{im_1}$;
 $ax_a = H ; t_A, t_{A_1}, t_{A_2}, \dots, t_{A_k} = t_{i1}, t_{i2}, t_{i3}, \dots, t_{im} ; y_A = p_i$)

46. *Ibid.*, p. 32.

47. Voici le jugement global de Bortkiewicz sur les rapports entre Dmitriev et Marx, qui éclaire en même temps sa propre interprétation de Marx : « Bien que Dmitriev lui-même ne fasse aucune tentative pour lier son système d'équations avec celui du modèle de Marx — il ignore donc le calcul en valeurs comme contraste du calcul en prix — mais essaie plutôt de le relier à Ricardo, on peut néanmoins affirmer qu'il a présenté un modèle théorique entièrement conforme à la manière marxiste de poser le problème. Tout comme Marx, le modèle de Dmitriev montre comme déterminants ultimes et exclusifs du prix les conditions techniques de production des marchandises, y compris les conditions techniques de production de la marchandise travail, trouvant leur expression dans un salaire réel donné » (*ibid.*, p. 35).

48. Marx lui-même mentionnait, parmi les éléments « foncièrement nouveaux » de son livre, le fait d'avoir traité de la plus-value avant ses formes (cf. lettres à Engels du 24 août 1867 et 8 janvier 1868). La deuxième nouveauté concernait le caractère double (abstrait-concret) du travail. Dans la seconde lettre, il ajoute le fait d'avoir analysé le salaire comme forme irrationnelle d'un rapport dissimulé. Aucun de ces deux derniers aspects n'est étudié par Bortkiewicz, ce qui n'est pas un hasard.

49. L. von Bortkiewicz, « Wertrechnung und Preisrechnung... », *A. S. S.*, XXV, 1, p. 35.

50. L'équation (25) de Bortkiewicz correspond à une équation de Dmitriev, où le taux de profit, r , est posé comme fonction du travail dépensé dans la production du bien salarial, supposé unique pour la commodité de l'exposition. ($N_a, N_1, N_2, \dots, N_q$) étant les quantités de travail dépensées aux temps $T_a, T_{a_1}, T_{a_2}, \dots, T_{a_q}$, et a la quantité du bien consommée par les travailleurs, on avait :

$$r = f(N_a, N_1, N_2, \dots, N_q ; T_a, T_{a_1}, T_{a_2}, \dots, T_{a_q} ; a).$$

51. L. von Bortkiewicz, « Wertrechnung und Preisrechnung... », *A. S. S.*, XXV, 2, p. 446.

52. Bortkiewicz est du reste le premier auteur, et le seul avant Seton, à construire un modèle double (valeur-prix) dans lequel un élément commun essentiel est le vecteur du salaire réel.

53. L. von Bortkiewicz, « Wertrechnung und Preisrechnung... », *A. S. S.*, XXV, 2, p. 447.

54. *Ibid.*, p. 468.

55. *Ibid.*, p. 476.

56. *Ibid.*, p. 454-459.

57. C'est aussi dans ce cas que, pour Sraffa, la « valeur-travail » s'applique : « Si nous supposons w égal à l'unité, tout le revenu national est affecté aux salaires et r est éliminé. Nous revenons ainsi en fait au système d'équations linéaires dont nous sommes partis, avec cette différence que les quantités de travail sont désormais introduites explicitement au lieu d'être représentées par des quantités de biens nécessaires à la subsistance. À ce niveau des salaires, les valeurs relatives des marchandises sont proportionnelles à leur coût en travail, c'est-à-dire à la quantité de travail qui a servi directement ou indirectement à les produire. À aucun autre

niveau de salaire, les valeurs n'obéissent à une règle aussi simple » (*Production de marchandises par des marchandises*, Paris, Dunod, 1970, p. 15). R est évident que par valeur relative et valeur, il faut entendre ici prix de production.

58. L. von Bortkiewicz, « Wertrechnung und Preisrechnung... », A. S. S., XXV, 1, p.43-44.

59. *Ibid.*, p. 40.

60. *Ibid.*, p. 43.

61. *Ibid.*, p. 42.

62. *Ibid.*, XXV, 2, p. 477.

63. L. von Bortkiewicz, « Die Rodbertus Grundrententheorie... », p. 423-424.

64. Id., « Wertrechnung und Preisrechnung... », A.S.S., XXV, 1, p. 22.

65. *Ibid.*, XXV, 2, p. 474.

66. *Ibid.*, p. 481.

67. *Ibid.*, p. 447.

68. Rappelons ce tableau de valeurs :

Secteur	c		v		m		w
I	225	+	90	+	60	=	375
II	100	+	120	+	80	=	300
III	50	+	90	+	60	=	200
Totaux	375	+	300	+	200	=	875

69. Voici le tableau de prix de Tugan :

Secteur	cx		vy		r (cx + vy)		p
I	180	+	60	+	60	=	300
II	80	+	80	+	40	=	200
III	40	+	60	+	25	=	125
Totaux	300	+	200	+	125	=	625

70. L. von Bortkiewicz, « Essai de rectification... », p. 25.

71. *Ibid.*, p. 27-28.

72. *Ibid.*, p. 30.

73. *Ibid.*, p. 26.

74. Cf., pour une présentation de ces solutions : C. Benetti, et J. Cartelier, « Notes sur la littérature sur la transformation des valeurs en prix de production », dans C. Benetti, C. Berthomieu et J. Cartelier, *Économie classique, économie vulgaire*, Paris, Grenoble, François Maspero, Presses Universitaires de Grenoble, « Intervention en économie politique », 1975, p. 93-136.

75. Ce point de vue a été très nettement développé par C. Benetti et J. Cartelier dans « Prix de production et étalon », dans C. Benetti, C. Berthomieu et J. Cartelier, *op. cit.*, p. 9-30.

76. Lettre à Weydemeyer, 5 mars 1852.

CONCLUSION

Nous ne sommes, en apparence, guère avancés depuis que Croce, paraphrasant Hegel, a fait dire à Marx, à propos de sa théorie de la valeur : « Pas un seul de mes élèves ne m'a compris. » Il circule, depuis quelques années, une quantité de plus en plus impressionnante de textes consacrés à l'analyse de la valeur, de la plus-value, des prix et du profit, dont aucun ne parvient jamais à « clore le débat », nonobstant les titres ambitieux de certaines publications récentes. Mais cela est plutôt un signe de richesse et de renouvellement, lorsque les débats ne se réduisent pas, comme c'est trop souvent le cas, à des invectives politiques accompagnées d'appels incantatoires au texte de Marx, ou à des arguties scolastiques propres à épouvanter le commun des mortels. Toutefois Marx, sur ce dernier point, a apporté une clarification intéressante : « Pour l'homme peu cultivé l'analyse de cette forme [de la valeur] paraît se perdre dans des *minuties* ; ce sont en effet et nécessairement des *minuties*, mais comme il s'en trouve dans *l'anatomie micrologique*¹. » L'interprétation de ces *minuties* a des implications importantes sur l'analyse de plusieurs questions essentielles : mouvement du taux de profit, rente, intérêt, réalisation, commerce international, travail productif, transition, etc. Et, directement lié au problème des prix, il y a l'inflation, au coeur de l'actualité économique actuelle, et à laquelle on a peine à apporter des explications satisfaisantes et cohérentes. Les tâches sont donc multiples et complexes, auxquelles il faut ajouter, parallèlement : 1. la réponse systématique aux critiques marginalistes de l'analyse marxiste, même dissimulées sous des « reformulations », ce qui implique la critique du marginalisme ; 2. l'évaluation de l'analyse néo-ricardienne et de son rapport au marxisme, ce qui implique l'examen du rapport de Marx à Ricardo.

C'est là un projet considérable, qui concerne les concepts de base pour l'analyse du mode de production capitaliste. La recherche nécessaire à sa réalisation se ressent d'une division profonde, parmi ceux qui se réclament du marxisme. Elle se ressent, aussi, d'attitudes dogmatiques qui la paralysent. Nous avons vu qu'au tournant du siècle, les théoriciens des partis se réclamant

du marxisme opposaient à la critique révisionniste, ricardienne ou marginaliste une conception naturaliste de la valeur doublée d'une référence incantatoire à l'égalité, « prouvée » par Marx, des quantités de valeurs et de prix. Or cette attitude persiste, encore aujourd'hui, chez de nombreux « économistes marxistes ». Elle renvoie, nous l'avons vu, non pas à la problématique marxiste, mais à celle de Ricardo. Croyant défendre le marxisme contre les « subversions » néo-ricardienne ou néo-classique, on se réfère à une interprétation ricardienne de la théorie marxiste de la valeur et des prix, sans même tenir compte des perfectionnements que Bortkiewicz lui a apportée. Cette inconséquence théorique ne peut mener qu'à des impasses, illustrées par l'éclectisme des constructions théoriques mises de l'avant pour rendre compte du fonctionnement actuel des économies capitalistes.

L'appel incantatoire au matérialisme historique, à la lutte des classes ou au prolétariat ne peut tenir lieu de réponse satisfaisante aux problèmes posés par l'analyse du mode de production capitaliste et de ses formes contemporaines. Il ne faut pas rejeter, en même temps que l'économisme ou le dogmatisme, la rigueur théorique sans laquelle il n'est pas d'analyse scientifique possible. Si l'on adopte le point de vue de Marx, il faut, à la lumière de sa méthode d'analyse, retrouver le sens de sa démarche. L'analyse de la valeur et de la plus-value constitue un moment essentiel de cette analyse, sur lequel Marx n'a pas tout dit, une fois pour toutes et clairement. Fort heureusement, c'est la conclusion à laquelle semblent aboutir, maintenant, de plus en plus de chercheurs. Cette conclusion est le point de départ de recherches et de renouvellements hors desquels l'analyse marxiste n'a pas de sens, si ce n'est de se convertir, d'instrument de connaissance et de transformation de la réalité, en idéologie au service du maintien de nouvelles formes d'« ordres établis ».

NOTE DE LA CONCLUSION

1. K. Marx, « Préface », dans *le Capital*, livre premier, tome 1, p. 18.

BIBLIOGRAPHIE

- ADLER, Georg, *Die Marxsche Wertlehre und ihre Konsequenzen für die Kritik der kapitalistischen Produktionsweise*, Tübingen, H. Laupp, 1886.
- *Die Grundlagen der Karl Marxschen Kritik der bestehenden Volkswirtschaft*, Tübingen, H. Laupp, 1887.
- BAUER, Otto, « Mathematische Formeln gegen Tugan-Baranowsky », *Neue Zeit* XXV, 1 (mars 1907), p. 822-823.
- *Die Nationalitätenfrage und die Sozialdemokratie*, Vienne, Wiener Volksbuchhandlung, 1907.
 - « Bücherschau — Marx Literatur » (critique de Charasoff, *Das System des Marxismus*), *Kampf* IV, 5 (févr. 1911), p. 237-238.
- BELL, Spurgeon, « Ricardo and Marx », *Journal of Political Economy* XV (1907), p. 112-117.
- BERNSTEIN, Eduard, « Sozialistische Ökonomie in England », *Neue Zeit* XV, 1 (sept. 1896), p. 46-54.
- « Zwei politische Programm-Symphonien », *Neue Zeit* XV, 2 (juin 1897), p. 331-339.
 - « Arbeitswerth oder Nutzwert ? Antwort an Karl Kautsky von Eduard Bernstein », *Neue Zeit* XVII, 2 (juil. 1899), p. 548-554.
 - « Zur Theorie des Arbeitswerths », *Neue Zeit* XVIII, 1 (déc. 1899), p. 356-363, 398-404.
 - *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie*, Stuttgart, J.H.W. Dietz, 1899.
 - *Socialisme théorique et social-démocratie pratique*, Trad. par A. Cohen, Paris, P. V. Stock, 1900.
 - « Franz Oppenheimer wieder Ricardo », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* XXI, 1 (juil. 1910), p. 190-198.
- BLOCK, Maurice, « les Théoriciens du socialisme en Allemagne », *Journal des économistes*, 3^e sér. XXVII, 79 (juil. 1872), p. 5-38.
- *les Progrès de la science économique depuis Adam Smith : révisions des doctrines économiques*, 2^e éd. augm. 2 vol. Paris, Guillaumin, 1897 (1^{re} éd. 1890).
 - *Karl Marx, fictions et paradoxes*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1900 (Extrait de la *Revue internationale de sociologie*).
- BÖHM-BAWERK, Eugen von, *Kapital und Kapitalzins*, t. I : *Geschichte und Kritik der Kapitalzins-Theorien*, Innsbruck, Wagner, 1884 ; t. II : *Positive Theorie des Kapitals*, 1889 ; t. III : *Exkurse zur « Positiven Theorie des Kapitals »*, 1909/1912.
- *Histoire critique des théories de l'intérêt du Capital*, trad. par Joseph Bernard, Paris, Giard & Brière, 1902, 2 t.

BÖHM-BAWERK, Eugen von, « Schmidt, Dr Conrad, *Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlage des Marx'schen Wertgesetzes* » *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* XLVI, 3 (1890), p. 590-595.

- « C.A. Verrijn Stuart, *Ricardo und Marx* », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* 3^e sér. I (1891), p. 877-880.
- « Zum Abschluss des Marx'schen Systems », p. 85-205, dans O. v Boenigk, (édit.), *Festgaben für Karl Knies zur fünfundsiebzigsten Wiederkehr seines Geburtstages*, Berlin, Haering, 1896.

BORTKIEWICZ, Ladislaus von, « Léon Walras. *Éléments d'économie politique pure, ou Théorie de la richesse sociale* » (bulletin bibliographique), *Revue d'économie politique* IV, 1 (janv.-fév. 1890), p. 80-86.

- « Die Grenznutzentheorie als Grundlage einer ultraliberalen Wirtschaftspolitik », *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich* XXII (1898), p. 1177-1216.
- « Der Kardinalfehler der Böhm-Bawerkschen Zinstheorie », *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft* XXX, 3 (1906), p. 943-972.
- « Wertrechnung und Preisrechnung im Marx'schen System », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* XXIII, 1 (juil. 1906), p. 1-50 ; XXV, 1 (juil. 1907), 10-51 ; XXV, 2 (sept. 1907), p. 445-488.
- « Zur Berichtigung der grundlegenden theoretischen Konstruktion von Marx im dritten Band des *Kapital* », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* 3^e sér. XXXIV, 3 (sept. 1907), p. 319-335.
- « Essai de rectification de la construction théorique fondamentale de Marx dans le troisième livre du *Capital* », *Cahiers de l'ISEA* 76 (janv. 1959), p. 20-36.
- « Zur Zinstheorie », *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft* XXXI (1907), p. 1288-1303.
- « Die Rodbertus'sche Grundrententheorie und die Marx'sche Lehre von der absoluten Grundrente », *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung* I, 1/3 (1911), p. 1-40, 391-434.
- « Zu den Grundrententheorien von Rodbertus und die Marx », *Archiv für die Geschichte des Sozialismus* VIII, 2/3 (1918-1919), p. 248-257.
- « Objektivismus und Subjektivismus in der Werttheorie », p. 1-22, dans *National-ekonomiska Studier till. Knut Wicksell*, Stockholm, 1921.
- « Böhm-Bawerk's Hauptwerk in seinem Verhältnis zur sozialistischen Theorie des Kapitalzins », *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung* XI, 1/2 (1923), p. 161-173.
- « Kuhne, Otto : *Untersuchungen über die Wert- und Preisrechnung des Marx'schen Systems* » (Literatur-Anzeiger), *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* LI (1923), p. 260-264.

BOUDIN, Louis B., « A Cry of Warning », *International socialist Review* VII, 3 (sept. 1906), p. 148-157.

- « Mathematische Formeln gegen Karl Marx », *Neue Zeit* XXV, 1 (janv. 1907), p. 524-535, 557-567, 603-610.
- *The Theoretical System of Karl Marx*, Chicago, C. Kerr, 1907. (Réimpression d'une série d'articles parus dans *International socialist Review* V, 11 (mai 1905) à VII, 4 [oct. 1906].)

BOURDEAU, Jean, « le Parti de la démocratie sociale en Allemagne », *Revue des deux Mondes*, 1^{er} marx 1891, p. 168-202 ; 15 avril 1891, p. 907-944.

- *le Socialisme allemand et le nihilisme russe*, Paris, F. Alcan, 1892.
- dans : *les Débats*, 13 octobre 1896.
- *l'Évolution du socialisme*, Paris, F. Alcan, 1901.

BOURGUIN, Maurice, « Des rapports entre Proudhon et Karl Marx », *Revue d'économie politique* VII, 3 (mars 1893), p. 177-207.

BUCH, Leo von, *Intensität der Arbeit, Wert und Preis der Waren*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1896.

- BUTLER, C.V., « *Capital*, by Karl Marx, Vol. II », *Economic Journal* XVII (1907), p. 560.
- BUTLIN, F.M., « *Das Kapital. Von Karl Marx. Buch III* », *Economic Journal* V (1895), p. 249-251.
- « *Karl Marx and the Close of his System : A Criticism*. By Eugen von Böhm-Bawerk », *Economic Journal* VIII (1898), p. 375-378.
 - « *Value, Price, and Profit*. By Karl Marx », *Economic Journal* IX (1899), p. 7273.
 - « Über das Verhältnis von Wert und Preis im ökonomischen System von Karl Marx. Von Prof. Dr Karl Diehl », *Economic Journal* IX (1899), p. 73-74.
- CHARASOFF, Georg von, *Karl Marx, über die menschliche und kapitalistische Wirtschaft : Eine neue Darstellung seiner Lehre*, Berlin, H. Bondy, 1909.
- *Das System des Marxismus : Darstellung und Kritik*. Berlin, H. Bondy, 1910.
- COLETTI, F., « Riposta a P. Lafargue circa la teoria del valore di Marx », *Critica sociale*, 1^{er} nov. 1894, p. 333-335.
- « la Teoria del valore di Carlo Marx e la critiche di A. Loria », *Critica sociale*, 16 août 1894, p. 248-251 ; 16 septembre 1894, p. 282-286.
 - « la Teoria del valore di Carlo Marx e il socialismo scientifico », *Critica sociale*, 16 juin 1895, p. 26-30.
- CORNELISSEN, Christian, *Théorie de la valeur, réfutation des théories de Rodbertus, Karl Marx, Stanley Jevons, et Bohm-Bawerk*, Paris, Scheicher, 1903.
- CROCE, Benedetto, « Essai d'interprétation et de critique de quelques concepts du marxisme », *Devenir social* IV, 2 (fév. 1898), p. 97-126.
- « Recenti interpretazione della teoria marxista del valore e polemiche intorno ad esse », *Riforma sociale* VI, 5 (mai 1899).
 - *Matérialisme historique et économie marxiste : essais critiques*, Trad. par A. Bonnet, Paris, V. Giard & Brière, 1901.
- CUNOW, H., « Karl Marx, *Theorien über den Mehrwert* », *Neue Zeit* XXIII (1904-1905), p. 497-506, 547-555, 617-624.
- DIEHL, Karl, *Über das Verhältnis von Wert und Preis im ökonomischen System von Karl Marx*, Jena, Fischer, 1898.
- « Die Grundrententheorie im ökonomischen System von Karl Marx », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* 3^e sér. XVII, 4 (avril 1899), p. 433-480.
 - *Sozialwissenschaftliche Erläuterungen zu David Ricardo's « Grundgesetzen der Volkswirtschaft und Besteuerung »*, 2 vol., Leipzig, W. Engelmann, 1905.
 - « Gibt es bei David Ricardo eine absolute Grundrente », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* 3^e sér. XLI, 6 (juin 1911), p. 758-778.
- DMITRIEV, V.K., *Essais économiques : esquisse de synthèse organique de la théorie de la valeur-travail et de la théorie de l'utilité marginale*, Trad. du russe par B. Joly, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1968 (1^{re} éd. Moscou, 1904).
- DUHRING, Eugen, « Marx, *Das Kapital, Kritik der politischen Ökonomie*, I Band », *Ergänzungsblätter zur Kenntnis der Gegenwart* III, 3 (1868), p. 182-186.
- ENGELS, Friedrich, « Préface », p. 9-24, dans K. Marx, *le Capital : critique de l'économie politique. Livre deuxième : le Procès de circulation du capital*, Paris, Éditions sociales, 1960, t. I (1^{re} éd. all., 1885).
- « Préface », p. 7-25, dans K. Marx, *le Capital : critique de l'économie politique. Livre troisième : le Procès d'ensemble de la production capitaliste*, Paris, Éditions sociales, 1957, t. I (1^{re} éd. all. 1894).
 - « Ergänzung und Nachtrag zum dritten Buch des *Kapital* », *Neue Zeit* XIV, 1 (sept.-oct. 1895), p. 4-11, 37-44.
 - « Supplément », p. 26-44, dans K. Marx, *le Capital. Livre troisième*, Paris, Éditions sociales, t. I, 1957.
- ESPINAS, Alfred, *Histoire des doctrines économiques*, Paris, A. Colin, 1891.
- FAUCHER, Julius, « *Das Kapital, Kritik der politischen Ökonomie*, von Karl Marx », *Vierteljahrsschrift für Volkswirtschaft und Kulturgeschichte* V, 4 (1867), p. 206-219.

- FIREMAN, P., « Kritik der Marx'schen Werththeorie », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 3^e sér. III, 6 (juil. 1892), p. 793-808.
- FISCHERS, Paul, *Die Marxsche Werththeorie, zur Einführung in das Studium von Marx*, Berlin, T. Glocke, 1893.
- GARTNER, F.W., « Ein Beitrag zur Widerlegung der Marxschen Lehre vom Mehrwert », *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* XLIX, 4 (1893), p. 709-730.
- GERLACH, O. A. J., *Über die Bedingungen wirthschaftlicher Thdtigkeit. Kritische Erörterungen zu den Werthlehren von Marx, Knies, Schaeffle und Wieser, Habilitationschrift*, Jena, Fischer, 1890.
- GIDE, Charles, « la Notion de valeur dans Bastiat au point de vue de la justice distributive », *Revue d'économie politique* I, 3 (mai-juin 1887), p. 249-271.
- « Marx, K. *Misère de la philosophie* » (notes bibliographiques), *Revue d'économie politique* XI (1897), p. 412-413.
 - « Giuffrida, *Il 3° Volume del Capitale* » (notes bibi.), *Revue d'économie politique* XIII (1899), p. 1043.
- GIUDICE, A., *Il Valore e le fondamenta scientifiche del socialismo*, Palerme, Sandron, 1899.
- GIUFFRIDA, Vincenzo, *Il III° Volume del « Capitale » di Karl Marx (Esposizione critica)*, Catania, N. Giannotta, 1899.
- GRAZIADEI, Antonio, « la Teoria del valore di Carlo Marx ; intervento nella polemica Soldi-Coletti », *Critica sociale*, 1^{er} oct. 1894, p. 295-297 ; 16 oct. 1894, p. 317-319 ; 1^{er} nov. 1894, p. 347-349.
- « Sopralavore e sopralavore ; l'indipendenza della teoria del profitto dalla teoria del valore », *Critica sociale*, 1^{er} oct. 1895, p. 296-297.
 - *la Produzione capitalistica*, Turin, Bocca, 1899.
- GROSS, Gustav, *Karl Marx, eine Studie*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1885.
- GUNTHER, Ernst, « Die revisionistische Bewegung in der Deutschen Sozialdemokratie », *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich* XXIX, 4 (oct. 1905), p. 1235-1282.
- GUYOT, Yves, *L'Économie de l'effort*, Paris, A. Colin, 1896.
- « le Sophisme de Karl Marx », *Journal des économistes* 5^e sér. XLVII, 2 (août 1901), p. 193-214.
- HILFERDING, Rudolf, « Böhm-Bawerk's Marx-Kritik », p. 1-61, dans M. Adler et R. Hilferding, (édit.) *Marx Studien, Blätter zur Theorie und Politik des wissenschaftlichen Sozialismus*, Vienne, vol. I (1904).
- « Zur Problemstellung der theoretischen Ökonomie bei Karl Marx », *Neue Zeit* XXIII, 1 (1904-1905), 101-112.
- HOURLICH, Isaac A., « The Rate of Profits under the Law of Labor-Value », *Journal of Political Economy* II (1893-1894), p. 235-250.
- JAEGER, Eugen, *Der moderne Socialismus : Karl Marx, die internationale Arbeiter-Association, Lassalle und die deutschen Sozialisten*, Berlin, G. van Muyden, 1873.
- JEVONS, W. Stanley, *The Theory of Political Economy*, Harmondsworth, Middlesex, Grande-Bretagne, Penguin Books, 1970 (1^{re} éd., 1871).
- KAULLA, Rudolf, *Die geschichtliche Entwicklung der modernen Werththeorien*, Tübingen, 1906.
- KAUTSKY, Karl, *Karl Marx's ökonomische Lehren*, Stuttgart, Dietz, 1900.
- « Bernstein über die Werththeorie und die Klassen », *Neue Zeit* XVII, 2 (avril 1899), p. 68-81.
 - *Bernstein und das Sozialdemokratische Program*, Stuttgart, J.H.W. Dietz, 1899.
 - *le Marxisme et son critique Bernstein*. Trad. par M. Martin-Leray, Paris, P. V. Stock, 1900.
 - « Avant-propos », dans K. Marx, *Histoire des doctrines économiques*. Trad. par J. Molitor, Paris, Costes, 1925, t. 6 (1^{re} éd. allemande, 1910).

- KNIES, Karl, *Das Geld : Darlegung der Grundlehren von dem Gelde, insbesondere der wirtschaftlichen und der rechtsgiltigen Funktionen des Geldes, mit einer Erdörterung über das Kapital und Übertragung der Nutzungen*, 2^e éd. augm. Berlin, Weidmann, 1885 (1^{re} éd., 1873).
- KOMORZYNSKI, Johan von, « Der dritte Band von Carl Marx *Das Capital* : eine Kritische Abhandlung über die Arbeitswerttheorie und die socialistische Lehre vom Capitalsertrage », *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung* VI, 2 (1897), 242-299.
- KOPPEL, August, *Für und wider Karl Marx (Prolegomena zu einer Biographie)*, Karlsruhe, G. Braunsche, 1905.
- KUHNE, Otto, *Untersuchungen über die Wert-und Preisrechnung des Marx'schen Systems : eine dogmen-kritische Auseinandersetzung mit L. von Bortkiewicz*, Greifswald, L. Bambert, 1922.
- LABRIOLA, Antonio, *Discorrendo di socialismo e di filosofia : Lettere a G. Sorel*, Rome, Loescher, 1898.
- *Socialisme et philosophie (Lettres à G. Sorel)*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1899.
- LABRIOLA, Arturo, « la Teoria marxistica del valore », *Riforma sociale*, mars 1897.
- « Ancora la teoria marxistica del valore », *Giornale degli economisti* 2^e sér. XVII (oct. 1898), 334-350.
 - *la Teoria del valore di K. Marx : studio sul III° libro del « Capitale »*, Milan / Palerme, R. Sandron, 1899.
 - « Plus-value et réformisme », *le Mouvement socialiste* 2e sér. VII (fév. 1905), p.213-229.
 - *Karl Marx, l'économiste, le socialiste*. Trad. par E. Berth. Paris, M. Rivière, 1910 (1^{re} éd. italienne, 1908).
- LAFARGUE, Paul, « Notes », p. 167-174, dans : K. Marx, *le Capital, extraits faits par M. Paul Lafargue*, Paris, Guillaumin, 1894.
- « Breve Riposta-domanda ai critici di Marx circa la teoria del valore : Lettera al direttore della critica », *Critica sociale* 16 oct. 1894, p. 317.
 - « Replica di Lafargue », *Critica sociale* 1^{er} nov. 1894, p. 346.
 - « Die ökonomischen Funktionen der Börse : ein Beitrag zur Werttheorie », *Neue Zeit* XV, 1 (fév. 1897), p. 612-618 et 645-652.
 - « la Fonction économique de la bourse : contribution à la théorie de la valeur », *Devenir social* III, 4 (avr. 1897), p. 289-310.
- LANDE, Hugo, « Mehrwert und Profit », *Neue Zeit* XI, 1 (janv. 1893), p. 588-594 ; (févr. 1893), p. 620-628.
- LANGE, Ernst, « Karl Marx als volkswirtschaftlicher Theoretiker », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* 3^e sér. XIV, 4 (oct. 1897), p. 540-578.
- LAVELEYLE, Emile de, « le Socialisme contemporain en Allemagne : I. Les théoriciens », *Revue des deux Mondes* 3^e sér. XLVI (sept. 1876), p. 121-149.
- *le Socialisme contemporain*, Bruxelles, C. Muquardt, 1881.
- LEHR, Julius, « K. Marx, *Das Kapital, Kritik der politischen Ökonomie* », *Vierteljahrsschrift für Volkswirtschaft, Politik und Kulturgeschichte* XXIII, 2 (1886), p. 1-38 et 97-123 ; XXIII, 3 (1886), p. 34-60.
- « Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlage des Marx'schen Wertgesetzes », *Vierteljahrsschrift für Volkswirtschaft, Politik und Kulturgeschichte* XXIX 1 (1892), p. 145-174 ; XXIX, 2 (1892), p. 68-92.
 - *Grundbegriffe und Grundlagen der Volkswirtschaft zur Einführung in das Studium der Staatswissenschaften*, Leipzig, C.L. Hirschfeld, 1893.
- LÉNINE, V., « Karl Marx » (brève notice biographique comportant un exposé du marxisme), p. 37-87, dans : *Œuvres*, t. 21, Paris, Éditions Sociales/Moscou, Éditions en langues étrangères, 1960 (1^{re} éd. 1915).
- LEROY-BEAULIEU, Paul, *le Collectivisme, examen critique du nouveau socialisme*, Paris, Guillaumin, 1884.

LEXIS, Wilhelm, « Die Marx'sche Kapitaltheorie », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* nouv. sér. XI (1885), p. 452-465.

- « The Concluding Volume of Marx's *Capital* », *Quarterly Journal of Economics* X (oct. 1895), p. 1-33.
- « Über einen neuen Versuch einer Arbeits — und Werththeorie », *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich* XXIII, 3 (1899), p. 913-922.

LIEBKNECHT, Wilhelm, *Zur Geschichte der Werttheorie in England*, Jena, G. Fischer, 1902.

LORIA, Achille, « Karl Marx », *Nuova Antologia di Scienze, Lettere ed Arti* 2^e sér. XXXVIII (avr. 1883), p. 511-542.

- *Analisi della proprietà capitalista : opera che ottenne il premio reale per le scienze economiche*, Turin, Bocca, 1889.
- « Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlage des Marx'schen Wertgesetzes. Von Dr. Conrad Schmidt », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* nouv. sér. XX (1890), p. 272-274.
- « L'Opera postuma di Carlo Marx », *Nuova Antologia di Scienze, Lettere ed Arti* 3^e sér. LV, 3 (févr. 1895), p. 460-496.

MARSHALL, Alfred, *Principles of Economics : An Introductory Volume*, 8^e éd. Londres/Melbourne/Toronto, Mac Millan, 1966 (1^{re} éd., 1890).

MARX-ENGELS, *Textes sur la méthode de la science économique* (édition bilingue), Paris, Éditions sociales, 1974.

- *Correspondance*, tomes I à V, Paris, Editions sociales, 1971-1975.
- *Lettres sur « le capital »*, Paris, Editions sociales, 1964.
- *Lettres à Kugelmann*, Paris, Editions sociales, 1971.

MARX, K. *Œuvres, Économie*, Paris, Gallimard, tome I, 1965 ; tome II, 1968. (« Bibliothèque de la Pléiade », éd. de Max. Rubel.)

- *Manuscrits de 1844 (Économie politique et philosophie)*, Paris, Editions sociales, 1972.
- *Misère de la philosophie. Réponse à « Philosophie de la misère » de M. Proudhon*, Paris, Éditions sociales, 1972.
- *Travail salarié et capital*, Paris, Editions sociales, 1972.
- *Fondements de la critique de l'économie politique (Ébauche de 1857-1858)*, 2 tomes, Paris, Anthropos, 1968.
- *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éditions sociales, 1972.
- *Théories sur la plus-value (Livre IV du « Capital »)*, Paris, Éditions sociales, tome premier, 1974 ; tome II, 1976.
- *Theories of Surplus-Value (Volume IV of « Capital »)*. Londres, Lawrence & Wishart, Part I, 1963 ; Part II, 1968 ; Part III, 1972.
- *Salaire, prix et profit*, Paris, Editions sociales, 1966. *Un chapitre inédit du « Capital »*, Paris, Union générale d'édition, 1971.
- *le Capital. Critique de l'économie politique*, Paris, Editions sociales. Livre premier : *le Développement de la production capitaliste*, tomes 1 à 3, 1950. Livre deuxième : *le Procès de circulation du capital*, tomes 1 et 2, 1953. Livre troisième : *le Procès d'ensemble de la production capitaliste*, tomes 1 à 3, 1957.

MASARYK, T.G., *la Crise scientifique et philosophique de marxisme contemporain*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1898.

- *Die philosophischen und sociologischen Grundlagen des Marxismus : Studien zur sozialen Frage*, Vienne, K. Konegen, 1899.

MEYER, Rudolf, *Der Emancipationskampf des vierten Standes, t. I : Theorie des Socialismus. Der katholische Socialismus. Die Internationale. Deutschland. Schulze. Lassalle. Marx. Die Sozialconservativen. Die Arbeiterpresse*, 2^e éd. augm., Berlin, H. Bahr, 1882, 2 vol. (1^{re} éd., 1874-1875).

- MORIDE, Pierre, *le Produit net des physiocrates et la plus-value de Karl Marx*, Paris, A. Rousseau, 1908.
- NATOLI, Fabrizio, « Rendita assoluta e rendita differenziale nel sistema teorico di Carlo Marx », *Riforma sociale* 2^e sér. XVI (sept.-oct. 1906), p. 669-681.
- *il Principio del valore e la misura quantitativa del valore*, Palermo, A. Reber, 1906.
- OPPENHEIMER, Franz, *Das Grundgesetz der Marxschen Gesellschaftslehre : Darstellung und Kritik*, Berlin, Reimer, 1903.
- *David Ricardos Grundrententheorie. Darstellung und Kritik*, Berlin, Reimer, 1909.
 - « Gibt es bei David Ricardo eine absolute Grundrente ? », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 3^e sér. XLII (1911), p. 796-811.
- PANNEKOEK, Anton, « Herrn Tugan-Baranowskys Marx Kritik », *Neue Zeit* XXVIII, 1 (fév. 1910), p. 772-783.
- PARETO, Vilfredo, « Introduction », p. iii-lxxx, dans : K. Marx, *le Capital, extraits faits par M. Paul Lafargue*, Paris, Guillaumin, 1893.
- *les Systèmes socialistes*, t. 5, *Œuvres complètes*, Genève, Droz, 1965 (17^e éd., 1902-1903).
 - *Marxisme et économie pure*, t. 9, *Œuvres complètes*, Genève, Droz, 1966.
- PARVUS, « Der Weltmarkt und die Agrarkrisis », *Neue Zeit* XIV, 1 (1895-1896), p. 747-758.
- PETIT, Eugène, *Étude critique des différentes théories de la valeur (dans l'échange intérieur)*, Paris, A. Rousseau, 1897.
- RICCA-SALERNO, Giuseppe, *la Teoria del valore nella storia delle dottrine e dei Patti economici*, Rome, Accademia dei Lincei, 1894.
- RIEKES, Hugo, *Wert und Tauschwert. Zur Kritik der Marxschen Wertlehre*, Berlin, L. Simion, 1900.
- « Die philosophische Wurzel des Marxismus », *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* LXII (1906), p. 407-432.
- ROBERTY, E. de, « Marx. Der [sic !] Kapital. Kritik der politischen Ökonomie » *Philosophie positive* III, 3 (nov.-déc. 1868), p. 507-509.
- ROSENBERG, J., *Ricardo und Marx als Werththeoretiker*, Vienne, 1904.
- SCHAFFLE, Albert F.F., *Kapitalismus und Socialismus, mit besonderer Rücksicht auf Geschäfts-und Vermögensformen. Vorträge zur Versöhnung der Gegensätze von Lohnarbeit und Kapital*, Tübingen, H. Laupp, 1870.
- *Die Quintessenz des Socialismus*, 2^e éd. augm., Gotha, F.A. Perthes, 1877. SCHMIDT, Conrad, *Der natürliche Arbeitslohn*, Jena, G. Fischer, 1887.
 - *Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlage des Marx'schen Wertgesetzes*, Stuttgart, Dietz, 1889.
 - « Das Werthgesetz und die Profitrate », *Neue Zeit* VII (1889), p. 433-442.
 - « Noch einmal das Rätsel der Durchschnittsprofitrate », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 3^e sér. II (1891), p. 772-777.
 - « Die psychologische Richtung in der neueren National-Ökonomie », *Neue Zeit* X, 2 (juin 1892), p. 421-429 et 459-464.
 - « Die Durchschnittsprofitrate und das Marx'sche Werthgesetz », *Neue Zeit* XI, 1 (oct. 1892), p. 68-75 et 112-124.
 - « Werth und Preis. Eine Antwort an Herrn Hugo Lande », *Neue Zeit* XI, 2 (avr./ mai 1893), p. 132-138 et 180-185.
 - « le III^e Volume du *Capital* de Karl Marx », *Devenir social* I, 2 (mai 1895), p. 181-193.
 - « Grenznutzpsychologie und Marx'sche Wertlehre », *Sozialistische Monatshefte* I, 1 (janv. 1897), p. 18-22.
 - « Dr Adolf von Wenckstern. Marx. Dr E. v. Böhm-Bawerk. Zum Abschluss des Marx'schen Systems », *Vorwärts*, suppl., 10 avr. 1897.

SCHMIDT, Conrad, « Zur Theorie der Handelskrisen und der Überproduktion », *Sozialistische Monatshefte* V (1901).

- « Werttheorie » (Rundschau-Sozialwissenschaften), *Sozialistische Monatshefte* XII, 1 (mars 1908), p. 322-324.
- « Positive Kritik des Marx'schen Wertgesetzes », *Sozialistische Monatshefte* XIV, 2 (mai 1910), p. 604-618.
- « Marx' Nachlass », *Sozialistische Monatshefte* XIV, 2 (juin 1910), p. 721-723.
- « Rundschau — Werttheorie », *Sozialistische Monatshefte* XIV, 2 (juin 1910), p. 850-854.
- « Marxistische Orthodoxie », *Sozialistische Monatshefte* XIX, 1 (avr. 1913), p. 483-488.

SCHRAMM, C.A., *Grundzüge der Nationalökonomie*, Leipzig, 1876.

- Rodbertus, Marx, Lassalle. *Eine socialpolitische Studie*, Munich, Viereck, 1889.

SCHUBERT-SOLDERN, A.O. von, « Nochmals zu Marx' Wertheorie », *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* L, 3 (1894), p. 510-520.

SHAW, Bernard, « The Jevonian Criticism of Marx », *To-day*, nouv. sér. III (janv. 1885), p. 22-26.

SIMMEL, Georg, *Philosophie des Geldes*, Leipzig, Duncker und Humblot, 1900.

SKWORZOFF, A., « Die Profitrate nach Marx und ihre Beziehungen zum Unternehmungszins und Leihzins », *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* XLIX (1893), p. 690-709.

SLEPZOFF, N., « Analyse du troisième livre du *Capital* de Marx », *Revue socialiste* XXVII (janv.-févr. 1898), p. 58-69 et 195-210.

- « la Théorie de la rente foncière de Karl Marx », *Revue d'économie politique*
- XIII, 3 (mars 1899), p. 245-277.

SLONIMSKY, Ludwig, *Karl Marx' nationalökonomische Irrlehren : eine Kritische Studie*, trad. du russe par M. Schapiro, Berlin, J. Ride, 1897.

- *Versuch einer Kritik der Karl Marx'schen ökonomischen Theorien*, Berlin, 1899.

SOLDI, Romeo, « le Critiche di Achille Loria alla teoria del valore di Carlo Marx », *Critica sociale* 16 juil. 1894, p. 217-219.

- « Ancora delle critiche di Achille Loria alla teoria del valore di Carlo Marx, replica all. prof. Coletti », *Critica sociale* 1^{er} sept. 1894, p. 264-265.

SOMBART, Werner, « Zur Kritik des ökonomischen Systems von Karl Marx », *Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik* VI, 4 (1894), p. 555-594.

SOREL, Georges, « Sur la théorie marxiste de la valeur », *Journal des économistes*, 5^e sér. LV (mai 1897), p. 222-231.

- « über die Marx'sche Werttheorie », *Sozialistische Monatshefte* I, 6 (juin 1897), p. 345-353.
- « Nuovi contributi alla teoria marxistica del valore », *Giornale degli Economisti*, 2^e sér. XVII (juil. 1898), p. 15-30.
- *les Polémiques pour l'interprétation du marxisme : Bernstein & Kautsky*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1900. (Extrait de la *Revue internationale de Sociologie*.)

SPITZ, Philipp, « Das Problem der allgemeinen Grundrente bei Ricardo, Rodbertus und Marx », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 3^e sér. LI, 4/5 (avr./mai 1916), p. 492-524 et 593-629.

STAMMLER, Rudolf, *Wirtschaft und Recht nach der materialistischen Geschichtsauffassung. Eine socialphilosophische Untersuchung*, Leipzig, Veit, 1895.

STEFFEN, G.F., « Marx'Einleitung zu seiner Werththeorie. Einige kritischen Bemerkungen », *Sozialistische Monatshefte* I, 2 (févr. 1897), p. 82-86.

STIEBELING, Georges C., *Das Wertgesetz und die Profitrate*, New York, J. Heinrich, 1890.

STRASBURGER, K., « Zur Kritik der Lehre Marx' vom Kapital », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik* XVI (1871), p. 93-103.

SYBEL, Heinrich von, *Die Lehren des heutigen Socialismus und Communismus*, Bonn, M. Cohen, 1872.

TUGAN-BARANOWSKY, Mikhail, « Théorie de l'utilité marginale », *Messenger juridique*, S. Petersburg, oct. 1890 (en russe).

- *Theoretische Grundlagen der Marxismus*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1905.
- « Subjektivismus und Objektivismus in der Wertlehre », *Archiv für Socialwissenschaft und Sozialpolitik* XXII (1906), p. 557-564.
- *Soziale Theorie der Verteilung*, Berlin, J. Springer, 1913.

UNTERMANN, Ernest, « An Endless Task », *International Socialist Review* VII, 2 (août 1906), p. 94-105.

- « The third Volume of Marx's *Capital* », *International Socialist Review* IX (1908-1909), p. 946-958.

VEBLEN, Thorstein, « K. Marx. *Das Kapital*, Buch III », *Journal of Political Economy* III (1894-1895), p. 218-219.

- « *Misère de la philosophie*. Par Karl Marx », *Journal of Political Economy* V (1896-1897), p. 97-98.
- « The Socialist Economics of Karl Marx and his followers », *Quarterly Journal of Economics* XX, 4 (août 1906), p. 575-595 ; XXI, 2 (févr. 1907), p. 299-322.

VERRIJN STUART, C.A., *Ricardo en Marx : eene dogmatisch-historische Studie*, La Haye, M. Nijhoff, 1891.

WAGNER, Adolf, *Die Abschaffung des privaten Grundeigenthums*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1870.

- *Allgemeine oder theoretische Volkswirtschaftslehre. Erste Theil. Grundlegung*, 2^e éd. augm., Leipzig/Heidelberg, C.F. Winter, 1879 (1^{re} éd., 1876).
- *les Fondements de l'économie politique*, trad. par L. Polack, Paris, V. Giard & E. Brière, 1904-1914, 5 vol.

WALCKER, Karl, *Karl Marx : Gemeinverständliche, kritische Darlegung seines Lebens und seine Lehren*, Leipzig, Rossberg, 1897.

WEICHS-GLON, Freiherrn von, « über den Wert der Arbeit », *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* LI, 4 (1895), p. 618-634.

WENCKSTERN, Adolf von, *Marx*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1896.

WICKSTEED : Philip H., « *Das Kapital* : A criticism », *Today*, nouv. sér. II (oct. 1884), p. 388-409, dans : P.H. Wicksteed, *The Common Sense of Political Economy*, New York, A.M. Kelley, 1950, vol. 2, p. 705-724.

- « The Jevonian Criticism of Marx : A Rejoinder », *Today*, nouv. sér. III (avr. 1885), p. 177-179, dans : *The Common Sense of Political Economy*, vol. 2, p. 731-733.

WINIARSKI, Léon, « Étude critique sur le troisième volume du *Capital* », *Revue d'économie politique* XI (mai 1897), p. 425-465.

WOLF, Julius, « Das Rätsel der Durchschnittsprofitrate bei Marx », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 3^e sér. II (1891), p. 352-367.

- « Durchschnittsprofitrate bei Marx », *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 3^e sér. II (1891), p. 916.

LISTE DES REVUES ET ABRÉVIATIONS UTILISÉES

American Economic Review	<i>A.E.R.</i>
Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung	<i>A.G.S.</i>
Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik	<i>A.S.G.</i>
Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik	<i>A.S.S.</i>
Cahiers de l'ISEA	
Critica sociale	<i>C.S.</i>
Les Débats	
Le Devenir social	<i>D.S.</i>
Deutsche Worte	<i>D.W.</i>
The Economic Journal	<i>E.J.</i>
Edinburgh Review	<i>E.R.</i>
Ergänzungsblätter zur Kenntnis der Gegenwart	<i>E.K.G.</i>
Giornale degli economisti	<i>G.E.</i>
International Socialist Review	<i>I.S.R.</i>
Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich	<i>J.G.V.</i>
Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik	<i>J.N.S.</i>
Journal of Economic Literature	<i>J.E.L.</i>
Journal des économistes	<i>J.E.</i>
Journal of Political Economy	<i>J.P.E.</i>
Der Kampf	
Marx Studien	<i>M.S.</i>
Le Messenger juridique (en russe)	<i>M.J.</i>
Die Neue Zeit	<i>N.Z.</i>
Nuova antologia di scienze, lettere ed arti	<i>N.A.</i>
Quarterly Journal of Economics	<i>Q.J.E.</i>
Revue des deux Mondes	<i>R.D.D.</i>
Revue d'économie politique	<i>R.E.P.</i>
Revue internationale de sociologie	<i>R.I.S.</i>
Revue socialiste	<i>R.S.</i>
Riforma sociale	

Sozialistische Monatshefte	<i>S.M.</i>
Sozialpolitische Centralblatt	<i>S.C.</i>
Today	
Vierteljahrschrift für Volkswirtschaft un Kulturgeschichte	<i>V.V.K.</i>
Vorwärts	
Weltwirtschaftliches Archiv	<i>W.A.</i>
Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft	<i>Z.G.S.</i>
Zeitschrift für Nationaldconomie	<i>Z.N.</i>
Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung	<i>Z.V.S.</i>
Zukunft	

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE PREMIER — LA « RÉVOLUTION MARGINALISTE » ET <i>LE CAPITAL</i>	9
A — De Paris à Lausanne	10
B — La « critique jevonienne » de Marx	16
C — La critique autrichienne	20
CHAPITRE II — LE DÉFI D'ENGELS	33
A — La « solution » de Marx	35
B — Les réponses au défi d'Engels	39
C — La contribution d'Engels	46
CHAPITRE III — LIVRE TROISIÈME ET DEUXIÈME ASSAUT DES ÉCONOMISTES	61
A — La grande contradiction	62
1. Requiem pour <i>le Capital</i> : Loria et Böhm-Bawerk	62
2. Variations sur un même thème : Pareto et les autres	70
B — Exploitation et théorie de la valeur	74
CHAPITRE IV — RETRAITE ET CONTRE-ATTAQUE LA SCISSION DU MARXISME	85
A — L'analyse révisionniste	86
1. La révision économique : Bernstein	86
2. La révision philosophique : Croce	92
3. La révision mathématique : Tugan-Baranowsky	99
B — La riposte orthodoxe	104
1. Critique du révisionnisme	104
2. Marxisme et valeur : Hilferding	111
CHAPITRE V — LA SYNTHÈSE DE BORTKIEWICZ	125
A — Les erreurs du modèle de Marx	128
B — Marx, les mathématiques et la méthodologie	133
C — Fondements du marxisme et valeur	136

D — Modèle en valeurs	137
E — Modèle en prix	140
F — La détermination du taux de profit	143
G — Relations entre le calcul en valeurs et le calcul en prix	145
H — La « correction de la construction théorique fondamentale de Marx » ..	150
I — De Bortkiewicz à Sraffa	154
CONCLUSION	165
BIBLIOGRAPHIE	167

*Achevé d'imprimer
à Montréal, le 8 mars 1978,
sur les presses de l'Imprimerie Jacques-Cartier Inc.*